



**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 103-104
XXVII^e ANNÉE — VOL. XXII
JUILLET-OCTOBRE 1994

***Bulletin
des Amis
d'André Gide***

N° 103/104

JUILLET-OCTOBRE 1994

le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et
Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université de Nantes

et le concours du
CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Elaine D. CANCALON, Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Robert MALLET,
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE

*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE — VOL. XXII, N° 103/104
JUILLET-OCTOBRE 1994

LETTRES INÉDITES

André GIDE — André FONTAINAS : <i>Correspondance (1893-1938). Une amitié bien tempérée</i> , présentée par Henry de PAYSAC.	377
Une lettre inédite d'André GIDE à Paul SOUDAY, présentée par Philippe BRIN.	443
Françoise COTTON : André Gide et son oncle Charles Gide dans des lettres inédites.	447
Claude FOUCART : Autour de Thea Sternheim (Lettres échangées avec Jean Lambert).	451
Rudolf Jakob HUMM : Lettre à André Gide, 1937, présentée par Claude FOUCART.	461

*

Robert LEVESQUE : Journal inédit. Carnet XXIII (5 septembre 1937 — 16 février 1938), fin, et Carnet XXIV (20 février — 20 juin 1938).	475
--	-----

*

Georgette CHEVALLIER : En feuilletant <i>L'Arcade</i>	495
Paul d'HERS : Quiz Gide (Réponses).	500
Lectures gidiennes : Roger Martin du Gard, <i>Journal</i> [Philippe BRIN]. — Henri Bachelin, <i>Correspondances avec André Gide et Romain Rolland</i> [Pierre MASSON].	501
Cl. M. : Chronique bibliographique.	508
Les Nouveaux Membres de l'AAAG.	515
Assemblée générale 1994 de l'AAAG.	518
Varia.	519
Tables et index 1992-1994 (Vol. XX à XXII, n ^{os} 93 à 104).	523
Cotisations et abonnements.	557

ASSOCIATION DES Amis d'André Gide

COMITÉ D'HONNEUR

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR, Jacques DROUIN,
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,
Jean MEYER, Robert RICATTE, Roger VRIGNY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président d'honneur : ÉTIEMBLE

Président : Claude MARTIN

Vice-Président : Daniel MOUTOTE

Secrétaire général : Henri HEINEMANN

Trésorier : Jean CLAUDE

Conseillers : Madeleine AMIOT-PÉAN, Daniel DUROSAY, Alain GOULET,
Pierre LENFANT, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,
Roger STÉPHANE, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Représentant du Comité américain : Elaine D. CANCALON

COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCALON,
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM

Responsable : Elaine D. CANCALON

(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,
Fla. 32306, États-Unis)

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES (Université Lumière, Lyon)

Directeur : Claude MARTIN

(3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,
Tél. 78.59.16.05, Fax : même n°)

LETTRES INÉDITES



ANDRÉ FONTAINAS

(Photographie)

André Gide — André Fontainas : Correspondance (1893-1938)

présentée par

HENRY DE PAYSAC

Une amitié bien tempérée

Dans le chapitre X de *Si le grain ne meurt*, André Gide trace les portraits de ses compagnons d'alors, parlant d'« amitié qui emplit le temps et la place que cédait l'amour », un amour que lui refusait sa cousine Madaelaine dont il était épris. Puis il nous introduit rue de Rome, chez Mallarmé où l'avait entraîné Pierre Louÿs, et nous parle en particulier d'André-Ferdinand Hérold qu'il y rencontrait et qui l'émerveillait de sa débordante activité et par son universelle compétence « sur les sonnets bigornes ou l'emploi du saxophone dans l'orchestre », un Hérold qui, au sortir des soirées chez Mallarmé, avait la bonne idée de le raccompagner jusque devant sa porte, ce qui le faisait apprécier de Mme Gide, inquiète de savoir son fils dehors après minuit. Et Gide d'ajouter qu'Hérold était « parfois flanqué de son beau-frère » André Fontainas, dont le silence le surprenait. On peut donc en déduire que c'est chez Mallarmé qu'André Fontainas et André Gide firent connaissance.

L'un et l'autre avaient alors décidé de se consacrer aux lettres. En 1893, date de leur premier échange de correspondance, Gide a vingt-quatre ans et Fontainas vingt-huit. Le premier a publié les *Cahiers* et les *Poésies d'André Walter* et *La Tentative amoureuse*, le second deux recueils de poésie : *Le Sang des fleurs* et *Les Vergers illusoirs*. Ils n'en sont pas plus connus pour autant du grand public, mais le monde des lettres — celui qui compte d'abord — leur reconnaît du talent et, trois ans plus tard, Remy de Gourmont consacrera à chacun d'eux un chapitre de son *Livre des Masques*.

Si Gide a atteint la célébrité, Fontainas demeure de nos jours un in-

connu illustre. Une plaque apposée au 21 avenue Mozart à Paris, dans le quartier de la Muette, rappelle au promeneur que « dans cette maison, le poète André Fontainas a vécu depuis 1915. Il y est mort le 2 décembre 1948 », entouré d'un carré de fidèles. Parmi ceux-ci figurait Roland Barthes, un habitué de la maison.

Dans son livre *Confession d'un poète*, Fontainas s'est penché sur ses origines :

Né français, fils de Français, en territoire français, dans le département de la Dyle, sous l'Empire en 1809, mon grand-père, André-Napoléon Fontainas n'était devenu belge que parce qu'il exerça, lorsque la Belgique eut conquis son indépendance, des fonctions publiques (celles de Bourgmestre de Bruxelles). Mon père s'établit en France vers 1876 ou 1877, il n'eut pas à se faire naturaliser, il revendiqua la qualité de Français perdue par son père ; il l'obtint et ses enfants sont français. Quoi que né en Belgique, je suis français¹.

André Fontainas fera ses études secondaires à Paris, au lycée Condorcet, et aura Mallarmé comme professeur d'anglais. Parmi ses condisciples : Stuart Merrill, Ephraïm Mikhaël, René Ghil, Pierre Quillard, Rodolphe Darzens, autant d'hommes de lettres auxquels Gide sera également lié plus tard. Puis il part étudier le droit à Bruxelles. C'est aussi en Belgique qu'il publie ses premiers vers dans *La Libre Belgique*, *Le Coq rouge*, fondant même une éphémère revue, *La Basoche*. Un recueil de poèmes, *Le Sang des fleurs*, paraît en 1889 chez celle que l'on a coutume d'appeler la Veuve Monnom, la mère de Maria Van Rysselberghe. Il noue en Belgique des relations qu'il maintiendra sa vie durant. Mais, à vrai dire, il n'était pas nécessaire d'être né Belge ou de vivre en Belgique pour connaître Verhaeren, Mockel, Demolder ou Théo Van Rysselberghe, tant étaient proches artistes belges et français. Et qualifier André Fontainas de poète franco-belge n'a rien de péjoratif. Plus tard, il se remariera avec Marguerite Wallaert, veuve du poète belge Charles Dulait. Elle-même poète, elle publiera en 1913 un recueil de vers à l'Imprimerie Sainte-Catherine de Bruges, *Fêtes*, dans lequel elle donne libre cours à un profond sentiment de mélancolie ; elle s'illustrera également dans la peinture.

En 1890, Fontainas rentre en France et s'installe définitivement à Paris. Mais on peut constater que, peu après, Verhaeren vient se fixer à Saint-Cloud, Mockel à Rueil, que Théo Van Rysselberghe choisit de vivre en France et que Maeterlinck et d'autres artistes belges feront de même.

1. *Confession d'un poète* (Paris : Mercure de France, 1936), p. 12.

Si Gide désespère de s'enraciner et choisit de voyager, Fontainas prend le parti de vivre « dans le secret d'une solitude féconde ² », pour mieux se consacrer à son art. Il est vrai que Gide jouit d'une totale indépendance matérielle tandis que Fontainas doit entrer comme receveur dans les services de l'Octroi à Paris. Il y restera trente ans, mais cela ne l'empêchera pas de publier plusieurs dizaines d'ouvrages : des recueils de poésie, une histoire de la peinture française, des monographies d'artistes (Franz Hals, Courbet, Daumier, Constable), des romans comme *Les Étangs noirs* qui s'inspire de sa propre biographie, les *Notes d'un témoin* : de Stéphane Mallarmé à Paul Valéry, des *Souvenirs du Symbolisme* (réédités par les Éditions Lahor en 1991), un *Tableau de la Poésie française*, un livre de souvenirs : *Confessions d'un poète*, des traductions de Thomas De Quincey, John Keats, George Meredith, Shelley, Swinburne, une biographie d'Edgar Poe... Fontainas publiera en outre des articles dans des dizaines de revues en France et en Belgique et tiendra au *Mercur de France* la critique d'art, de 1896 à 1902, celle du théâtre, de 1906 à 1911, et pour finir la critique poétique, de 1919 à sa mort.

*

Les soirées de la rue de Rome, chez Stéphane Mallarmé auquel Gide et Fontainas voueront un culte indiscuté, les rencontres chez des amis communs comme Louÿs ou Hérold, les rares visites qu'ils se rendront mutuellement, une même collaboration à des revues comme *La Wallonie*, *L'Ermitage* de Ducoté, le *Mercur de France*, feront que les deux écrivains entretiendront des relations d'amitié et échangeront plus de cinquante lettres entre 1893 et 1938 (encore en manque-t-il certainement), c'est-à-dire quarante-cinq ans durant. Peu de confidences : on s'envoie ses œuvres, Gide congratulate sans se départir de l'extrême politesse dont il sait faire montre, Fontainas commente parfois presque en critique professionnel, ne se privant pas, à mesure que passeront les années, d'exprimer son désaccord à un Gide qui ne relance pas la balle et garde son habituelle réserve.

Dans les débuts, les deux écrivains confortent leur amitié et s'apprécient. C'est pour Gide l'époque de *Paludes*, des *Nourritures terrestres*, et, pour Fontainas, celle de *Crépuscules*, de *Nuits d'Épiphanies*. Dans une seconde phase, divers projets vont solliciter leur collaboration : souscription Rodin, exposition Lacoste, projet de voyage de Gide à Amsterdam, recherche d'un poste à Paris pour Ghéon. La période qui va de 1909 à la fin est, à nos yeux, la plus intéressante. Fontainas exprime son

2. Jean-Portal de Ladevèze, discours prononcé lors de l'inauguration de la plaque commémorative le 12 juin 1955.

désaccord sur nombre des thèmes que Gide aborde dans ses ouvrages, notamment en matière religieuse, sollicitant ainsi notre réflexion.

Parmi les premières lettres, l'une des plus révélatrices est celle que Gide adresse à Fontainas de Ravello, le 28 avril 1897. Alors que ce dernier imagine son ami « parmi les orangers, au bord d'une mer heureuse, si loin des turpitudes de la vie littéraire et joyeux », Gide lui répond, trois jours plus tard, pour lui faire part de l'inquiétude que lui cause la maladie de sa femme et de la profonde tristesse qui l'habite. « J'ai dû pourtant la quitter, continue-t-il, pour aller à Naples à la rencontre d'un ami [Marcel Drouin] qui n'a pu se trouver au rendez-vous, heures horribles, il pleuvait, j'étais malade d'ennui, de fatigue ; et presque de tristesse. Le soir, j'ai pu rentrer à Ravello où m'attendait votre lettre » ; et d'ajouter : « Dès que l'on ne s'abandonne plus à son charme, cette mer napolitaine, ces rochers roses, ces citronniers penchés n'apparaissent plus que comme un décor trop éclatant, d'un trop impossible bonheur » ; et de terminer par cete réflexion qui en dit long : « Il me fallait être bien triste pour avouer que je l'étais un peu ».

Jamais Gide ne se confiera autant à Fontainas et, plus tard, il ne pourra que se souvenir du réconfort qu'il trouva, ce soir-là, dans la lettre de Fontainas.

Dans une autre missive, du 27 juin 1901, Gide sait se montrer, à l'occasion, charmeur. Fontainas lui a adressé son recueil de poèmes *Les Jardins des îles claires*, et Gide lui répond : « Vos vers sont les premiers, cet été, dont ma rêverie enfin tranquille et libérée s'accompagne ; vous êtes avec moi depuis deux jours, en Normandie ; dans l'ombre épaisse et la "fraîcheur des herbes", je vous lis. Et loin des foules et des villes et des vains bruits et des secousses stériles où toute vie apparaît en exil, je me libère vers vos îles de silence. » Cette lettre rappelle celle qu'il avait adressée à Vielé-Griffin, lors de la parution de la *Clarté de vie*, lui écrivant : « Je vous ai lu dans un vallon rétréci du Jura, un vallon sans grande beauté déclamatoire, mais déjà plein de chaleurs, de foins embaumants, de vols d'insectes et, le soir, d'ombres que sur les foins projetait la forêt finissante. Je vous relis à présent, dans le vallon de Normandie où chaque été j'ai coutume de revenir pour y trouver toujours les mêmes chants, les mêmes eaux et, sur les lisières des bois, le soir, les mêmes paresse engourdissantes³. »

*

Parmi les projets qui réuniront Gide et Fontainas, figure la recherche,

3. Gide—Vielé-Griffin, *Correspondance*, éd. Henry de Paysac (Lyon : P.U.L., 1986), pp. 17-8.

en 1902, d'un poste pour Ghéon, à Paris. Gide commence à en parler à Fontainas, qui vante les avantages de sa situation et finit par convaincre Ghéon d'entrer à l'Octroi. Cependant les places sont rares, et c'est vainement que l'on use de recommandations. Ghéon va jusqu'à surveiller les décès qui se produisent parmi les employés ! Ce qu'il souhaiterait, c'est obtenir un poste à l'Octroi et continuer à exercer la médecine. Mais est-ce juridiquement possible ? Gide lui répond qu'il serait préférable qu'il aille questionner directement Fontainas « pour lui demander plus délicatement que je ne puis le faire par lettre ce que tu voudrais savoir... mais ne pourrait-on pas le savoir par quelqu'un d'autre ⁴ ? ». Car Gide répugne à se rendre chez Fontainas et se gausse, non sans humour, de l'embonpoint de son ami. Le 1^{er} janvier de la même année, n'écrivait-il pas à Ghéon : « Je viens de recevoir la visite du jeune Joseph Jouanier... ah ! mon vieux ! il a ce qu'on appelle une gueugueule ! et gros et gras ! un mastodonte — genre Fontainas avachi ⁵ ». Il est vrai que ce qui intéressait le plus au monde Jouanier, c'était les jeunes filles.

Fontainas, il l'avait d'ailleurs vu le 17 janvier de cette même année 1902. Il en rend compte dans son *Journal* avec la même veine : « Fontainas, depuis un mois, souffre de rhumatismes. Mais c'est hier seulement que je l'apprends. J'hésite à l'aller voir, de peur qu'à son tour, le jour où je serais souffrant, il ne vienne. Dans son cabinet de travail, odeur douce et fade de médicaments. Abruti par le salicylate, il n'a, depuis un mois, rien pu faire, dit-il. Il se plaint d'avoir le cerveau encore stupéfié ; il y paraît, du reste ; et comme il n'a jamais été brillant causeur (moi non plus), il se reforme, à tous instants, de grands silences que l'on ne rompt qu'en se battant les flancs. Il prépare un roman dont il s'excuse de ne rien dire parce que ça le lui gênerait. Il m'interroge sur Charmoy contre qui Griffin l'a monté. Je lui raconte toute l'histoire. Il me reconduit à sa porte. Il est énorme et un peu bouffi. Au demeurant, excellent garçon, étouffé par ses bonnes qualités ⁶. »

Dans sa roserie d'homme de lettres, Gide n'en a pas moins perçu le trait essentiel du caractère de son ami : la modestie. C'est ce qu'exprimera Paul Fort, lors de l'inauguration de la plaque du 21 avenue Mozart : « Malheur aux timides à notre époque ! Fontainas ne fut pas un timide. Il fut, ce qui est pire, un modeste. Non ! encore, ce n'est pas cela. Il fut,

4. Gide—Ghéon, *Correspondance*, éd. Anne-Marie Moulènes et Jean Tipy (Paris : Gallimard, 1976), p. 424.

5. *Ibid.*, p. 387.

6. Gide, *Journal 1889-1939* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1951), p. 117.

comme Alfred de Vigny, un être plein de pudeur, un grand, très grand discret. C'est-à-dire un saint de la poésie. Trop discret, ce joueur pour l'art de Mallarmé, pour l'art de ses camarades, ce fils véritable, ce fils ardent de Verlaine ; trop discret, celui-là, qui après Verhaeren, Moréas et Maeterlinck fut le plus humain des poètes symbolistes. »

*

C'est une relation quelque peu étrange que celle de Gide et de Fontainas. On en prend et on en laisse, de part et d'autre, et, sans trop l'exprimer, on sait à quoi s'en tenir. Fontainas cessera assez vite d'adresser ses œuvres à Gide, mais ce dernier n'en continuera pas moins à lui envoyer les siennes. Pas toutes. Ainsi, il ne lui adressera pas *Les Faux-Monnayeurs*, de même, bien sûr, que *Corydon*. Il devait savoir que Fontainas vouait un véritable culte à la femme. Cependant, tout comme Henri de Régnier, il aurait pu s'exclamer : « Mon opinion en pédérasie est bien simple. Je ne désirerais pas le devenir, mais si je l'étais, je n'en aurais aucune honte après tout ⁷. »

On notera également que dans cette correspondance il n'est fait aucune allusion à l'affaire Dreyfus, mais l'on peut estimer sans risque d'erreur que, tout comme Gide, Fontainas fut dreyfusard.

*

Fontainas publiera dans *La NRF* sa traduction de *L'Amour dans la vallée* de Meredith, et l'on s'en tiendra là, car « Fontainas fait partie d'une constellation dont nous n'avons pas à souhaiter la copie mais dont la sympathie peut nous être précieuse », ainsi que l'écrit Gide à Schlumberger ⁸. Cette constellation, c'est celle du *Mercure de France* auquel Fontainas collabore assidument, et ce dernier aura beau frapper à nouveau à la porte de *La NRF*, celle-ci restera poliment fermée. Pourtant, on pourrait se demander si Gide et Gallimard ne commirent pas une erreur en refusant d'édition la biographie de Poe que leur proposa Fontainas et qui finalement parut avec succès au *Mercure* et demeure une référence. Edgar A. Poe, « cas unique, aérolithe de l'Amérique, est entré chez nous avec la même figure d'exception étrange. Il n'y a pas d'écrivain qui ait été transplanté, raciné dans une autre littérature avec une plénitude et un bonheur plus exceptionnel que lui », devait écrire Albert Thibaudet dans *La NRF*, à propos de la publication de Fontainas ⁹, soulignant par là

7. *Journal inédit* d'Henri de Régnier, fin 1894 (Bibl. Nationale).

8. Gide—Schlumberger, *Correspondance*, éd. Pascal Mercier et Peter Fawcett (Paris : Gallimard, 1993), p. 292.

9. Note sur *La Vie d'Edgar A. Poe* d'André Fontainas, *La NRF*, n° 77, 1^{er} février 1920, p. 298.

l'importance du personnage.

Fontainas ne recevra pas non plus *Si le grain ne meurt*, et l'on en devine la raison lorsqu'on lit le portrait que Gide y trace de son ami :

Belge énorme, du nom de Fontainas, qui était peut-être bien le meilleur des êtres, du cœur le plus tendre, et pas bête, je crois, autant qu'on en pouvait juger par ses silences. Il semblait avoir découvert que le plus sûr moyen de ne jamais dire de bêtises est de ne point parler du tout ¹⁰.

Si le grain ne meurt paraît en 1926 et, trois ans durant, c'est le silence entre les deux écrivains. On ne s'étonnera pas que Fontainas ait répondu en 1928, à Albert Mockel qui lui demandait l'adresse de Gide : « Hélas, je ne suis guère à même de te renseigner. Je n'ai pas gardé de relations suivies avec Gide, je ne sais de lui rien de précis. Il me semble avoir ouï dire qu'il avait acheté un appartement rue Vaneau, je crois... ! mais je n'en sais pas davantage ¹¹. »

Mockel, contre lequel Gide avait aussi exercé son redoutable humour, écrivant dans le même ouvrage : « Mockel jouissait d'un sens artistique des plus fins. Il poussait même la finesse jusqu'à la ténuité ; en regard de l'amenuisement de sa pensée, la vôtre vous paraissait épaisse et vulgaire », et Gide de citer à ce sujet une anecdote de Mallarmé qui, parlant d'une dame si extraordinairement distinguée, ajoutait : « Quand je lui dis bonjour, je me fais toujours l'effet de lui dire : Merde ¹² ». On voit que Gide n'avait pas oublié l'enseignement de Mallarmé : Jean Cassou, que je rencontrai quelques mois avant sa mort, rue du Cardinal Lemoine à Paris, assis sous son fameux tableau de Fernand Léger, me laissa entendre avec pudeur qu'il ne comprenait pas que Gide ait pu se laisser aller à écrire dans son *Journal* qu'il avait « lu sans plaisir les insignifiants *Mémoires de l'Ogre* » qu'il venait de publier ¹³.

Les écrivains savent heureusement faire le dos rond. D'ailleurs, Gide renouera bientôt avec son habitude d'adresser ses livres à Fontainas et, en 1929, ce dernier recevra *L'École des Femmes* — Gide se disait curieux de connaître l'analyse qu'il en ferait. N'avait-il pas écrit autrefois à Ruyters : « Tu es un de mes lecteurs préférés et vers toi je me penche comme le Narcisse de Wilde vers la rivière et je te demande anxieux : Suis-je

10. Gide, *Si le grain ne meurt*, in *Journal 1939-1949 — Souvenirs* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954), p. 541.

11. *La Correspondance d'A. Fontainas à A. Mockel*, mémoire de Nadine Hulin, Université de Louvain, 1968.

12. *Si le grain ne meurt*, éd. citée, p. 544.

13. *Journal 1889-1939*, éd. citée, p. 988.

beau ¹⁴ ? » Fontainas ne lui répondit pas dans ce sens, mais releva une fois de plus la qualité du style de son ami : « Cette beauté d'une langue si pure, si nette, si précise, si dédaigneuse de l'ornement pittoresque ou facile ¹⁵. »

Ce qui aurait pu rapprocher les deux écrivains, c'est la question religieuse. L'un et l'autre se disaient incroyants. En fait, ce sera leur pierre d'achoppement. *L'Immoraliste* (1902), *La Porte étroite* (1909), la traduction par Gide de *L'Offrande lyrique* de Tagore (1914), *La Symphonie pastorale* (1920), et même l'ouvrage critique de Gide sur *Dostoïevsky* (1923) seront pour Fontainas autant d'occasions d'exprimer son désaccord.

Il semble que ce soit à partir de *L'Immoraliste* que Fontainas ait voulu se démarquer vis-à-vis de Gide : « Vous êtes d'éducation profondément protestante, lui écrit-il le 19 juin 1902. Vous vous êtes dégagé de son emprise, mais cependant votre esprit en conserve le souvenir et vous vous comparez dans chacun de vos actes, dans chacune de vos pensées, à celui que vous auriez été (ou, peut-être, que vous avez été) sous l'influence de cette éducation. Moi je ne sais rien d'aucune morale ni païenne ni surtout chrétienne... aussi, tandis que je suis *amoral* vous pouvez vous dire *immoraliste*, et je comprends malaisément ce besoin, non tant de confession, que d'explication, de comparaison de vos pensées et de vos gestes (ou ceux des protagonistes de vos livres) avec ce qui peut être... le convenu, l'admis, le louable... »

Ce qui distingue essentiellement Gide de Fontainas, c'est que ce dernier pense avoir définitivement fermé la porte alors que Gide, toujours sous le poids de son éducation puritaine, s'interroge et s'interrogera jusque sur son lit de mort sur un possible au-delà, jusqu'au point extrême où l'homme passe de vie à trépas. Le Professeur Jean Delay était là, le 19 février 1951, lorsque Gide murmura : « C'est toujours la lutte entre le raisonnable et ce qui ne l'est pas ¹⁶ ». Vers la fin de l'après-midi, Gide avait cessé de vivre. Avait-il résolu son problème auquel il nous avait intéressé sa vie durant ? Même si ce balbutiement ou cette absence de balbutiement avait peu de chance de changer quoi que ce fût dans l'existence ou la non-existence d'un Olympe possible.

Pour Fontainas, mieux vaut ne pas s'interroger et se tenir à l'écart de toute idée religieuse. À propos de *La Porte étroite*, il écrit : « Tous ces mots qui tendent à l'édification morale ou religieuse, au sacrifice, au re-

14. Gide—Ruyters, *Correspondance*, éd. Claude Martin et Victor Martin-Schmets (Lyon : P.U.L., 1990), t. I, p. 45.

15. Lettre du 4 juillet 1899.

16. Jean Delay, « Dernières années », *La NRF*, nov. 1951, p. 370.

noncement de soi, selon la conception chrétienne, me sont d'une signification si étrangère que je m'étonne quand j'en ai compris sur certains cerveaux l'importance terrible ¹⁷. » De même qu'à ses yeux Tagore est un poète qui se livre « à des spéculations métaphysiques les plus creuses et les plus inutiles ¹⁸ ». Lisant *La Symphonie pastorale*, il s'exclame : « J'étouffe et je ressens le besoin de respirer le grand air... J'ai été élevé et me suis ensuite toujours tenu en dehors de toute religion... Chaque fois qu'une circonstance m'a obligé de fréquenter des idées chrétiennes... elles m'ont été insupportables par leur étroitesse, par leur mesquinerie ¹⁹. » Ceci dit, Fontainas n'en est pas moins conscient que la dimension métaphysique lui échappe : « Au fond, je le sais, je le sens fort bien, il y a une valeur qui m'échappe complètement... j'essaie parfois de m'y assimiler par l'intelligence et l'application de mon vouloir, je n'y parviens pas ²⁰. »

A *contrario*, à vingt ans passés, Gide ne se séparait pas de sa Bible ²¹, et l'on ne s'étonnera pas qu'il ait imprégné nombre de ses livres de ce puritanisme qu'il portait en lui. Un créateur crée avec le meilleur de lui-même. Fontainas aime la nature ; il excelle à parler de l'amour : sa poésie s'en inspirera. Gide met en scène un pasteur, une mystique. Qui mieux que lui pouvait le faire ? « L'auteur de *L'Immoraliste* et de *La Porte étroite* est, par quelque côté, ce que les mystiques appellent un homme intérieur [...]. La mission de Gide est de jeter des torches dans nos abîmes, de collaborer à notre examen de conscience », écrit le janséniste François Mauriac dans sa préface à *La Tentative amoureuse* ²².

La position de Fontainas reflète une époque et fut assez courante dans le milieu artistique de la fin du siècle dernier et du début de celui-ci. On peut par exemple le rapprocher de celle du ménage Van Rysselberghe qui, à l'instar des Fontainas, se refusèrent à donner à leurs enfants une éducation religieuse ²³. Gide, lui, fera donner « une culture biblique » à

17. Lettre du 4 juillet 1909.

18. Lettre du 3 août 1914.

19. Lettre du 23 juillet 1920.

20. Lettre du 13 juillet 1923.

21. Henri de Régner, « évoquant la gravité du jeune huguenot qu'il avait surnommé de façon funèbre *Ci-Gide*, rappela ce souvenir de Bretagne : "Je le vois à Belle-Isle, avec Hérold, la pipe à la bouche ; lui, avec *Wilhelm Meister* ou la Bible. [...]" » (Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, Paris : Gallimard, 1956-57, t. II, p. 179).

22. François Mauriac, « André Gide », in Gide, *La Tentative amoureuse*, Paris : Stock, 1922 (coll. « Les Contemporains »), p. 11.

23. « En 1889... les Van Rysselberghe s'installèrent à Passy, rue Schaeffer...

sa fille ²⁴. En fait, anticonformiste sans l'être, Gide jouait le jeu. Lors des funérailles du comte Kessler qui, chassé de son pays par les agitateurs nazis, s'en vint mourir en France en 1937, il se rend au temple de la rue Cortambert, s'étonnant « de ne pas voir dans l'église, ni ensuite pour accompagner le corps au cimetière, aucun des peintres et des sculpteurs que Kessler avait si généreusement obligés durant sa vie ²⁵ ».

Les derniers échanges de lettres entre Gide et Fontainas reflètent le désir de ne pas ternir une relation qui remonte à présent si loin en arrière. Fontainas, que le côté social intéresse mais qui refuse de s'engager, comprend l'attitude de Gide face à l'expérience communiste.

Leur correspondance s'arrête en 1938, mais les hasards de l'existence les feront se rencontrer plusieurs fois encore. « Pendant la guerre de 40, je me trouvais avec mes parents à Nice, explique Anne-Romaine Fontainas. Un jour, traversant la ville à pied avec mon père, au coin d'une rue, nous avons rencontré André Gide, avec sa fille lui aussi. Les deux hommes ont été extrêmement heureux, surpris de se retrouver. Très cordialement, ils ont bavardé pendant quelques moments ²⁶. »

Ils devaient également se revoir à Paris, en 1945, lors de la réouverture du Musée du Louvre. André Fontainas se trouvait au pied de la Victoire de Samothrace lorsque survint André Gide. Il portait cape et feutre noirs. Émus, nous dit sa fille, les deux écrivains s'étreignirent sans un mot, et Gide disparut par où il était arrivé.

H. de P.

Mes plus vifs remerciements vont à Mlle Fontainas pour l'aide précieuse qu'elle m'a apportée.

Nous allions ensemble (avec Élisabeth) à un cours tenu, rue de la Pompe, par une dame et ses trois filles... Avant la classe, la Maîtresse demandait à Élisabeth de sortir et elle disait la prière... et, cette prière terminée, Élisabeth pouvait rentrer. » (Notes inédites d'Edmée Vielé-Griffin, fille aînée du poète, Arch. Vielé).

24. Selon les termes de Mme Catherine Gide (octobre 1993).

25. Gide, *Journal 1889-1939*, p. 1274 (8 décembre 1937).

26. Yun Sun Limet, « André Fontainas », *BAAG*, janvier 1993. [Signalons ici le seul ouvrage important qui ait été publié sur Fontainas (thèse de doctorat) : Marguerite Bervoets, *L'Œuvre d'André Fontainas*, Bruxelles : Palais des Académies (« Mémoires », t. XVIII, de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises en Belgique), 1949, 25 x 16 cm, xviii-238 pp.]

1. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 29 juin 1893.

Je tarde bien, mon cher Ami, à vous remercier de l'amicale envoi de votre beau livre¹ ; c'est qu'avant de vous dire ma gratitude et les motifs de mon admiration, j'ai tenu à le bien lire et à le relire attentivement.

Et tout d'abord vous dirai-je le charme que j'ai ressenti à l'ouvrir et à en parcourir distraitement même les pages ; le format, le papier, la typographie sont délicieux ! et en vérité vous avez eu la plus jolie idée de librairie que je sache, depuis longtemps. Une bonne part du mérite en revient, je sais, à votre collaborateur et je serais heureux de pouvoir exprimer à M. Denis toute la joie esthétique que j'ai eue à me ravir les yeux aux mirages exquis de ces illustrations originales et sûres qui font si bien corps avec le texte.

Pour vous, mon cher Gide, vous avez su mener à bien une personnelle et neuve entreprise. Cette idée de faire prendre corps au rêve d'un voya-

1. *Le Voyage d'Urien* parut à la Librairie de l'Art Indépendant en 1893, illustré de lithographies en couleurs de Maurice Denis. Le livre, tiré à 300 ex., est dédié à Henri de Régnier. C'est un voyage imaginaire dont les paysages reflètent des états d'âme. Gide nous mène de l'Océan pathétique à la Mer des Sargasses et à la Mer des glaces. D'abord effrayé qu'il ne s'agisse d'une narration touristique, Mallarmé s'empresse de féliciter l'auteur : « Je ne sache pas qu'un soit parti jamais, avec autant, disons de naturel, selon un fil de fiction tenu et pur, comme le vôtre qui mène à la totalité du songe ! Si vraisemblablement ! pour employer un mot gros ; ou mieux grâce au transparent courant de pensée qui n'abdique et veut que trop de merveille groupée au toucher crédule s'écroule, pour des recommandations... tel groupe de mots apparu dans faste hante parmi les très beaux qui jamais se soient écrits. » Dans ce voyage du rien, proche du symbolisme, on pourrait relever le côté onirique de certains passages, les phantasmes auxquels l'auteur donne libre cours, l'importance du thème de l'eau, le style musical comme dicté de l'intérieur par un métronome, déjà l'ironie et l'apparition de Madeleine Rondeaux sous les traits d'Ellis, « languissante de maladie », évanescence et inextinguible.

geur à travers le monde des idées est vraiment ravissante, et toute la grâce délicate que vous avez su mettre à dénuder l'illusoire apparence de votre *Ellis*, création si vague et si féminine, et la tristesse résignée et énergique de la fin du volume, et, en un mot, toutes les visions radiuses ou appâties parmi lesquelles l'*Orion* nous promène en laissant ce net sillage de phrases musicales et assouplies, j'aime sincèrement tout votre livre, comme je vous aime, vous, et vous loue d'avoir fait œuvre d'artiste réfléchi et subtil, une œuvre parmi les quelques œuvres que ceux de notre génération ont données jusqu'à ce jour.

Et je vous répète encore mes félicitations enthousiastes et aussi ma sympathie sincère pour vous et votre œuvre.

André Fontainas.

2. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

34, via Gregoriana, Rome.
Dimanche, Avril 1894.

Cher Monsieur et Ami,

Vos vers m'ont fait ici la plus charmante surprise ; ils me trouvèrent jeûnant et affamé de poésie, — merveilleusement dispos à en jouir. Le livre est resté sur ma table et je le relis souvent.

..... *Enfant rôdeur*

*qui pais en nos jardins le troupeau de tes chèvres²
est parfait, parmi bien d'autres.*

Une pensée particulièrement lyrique soutient en vous les vers qu'elle appelle — elle n'en est heureusement pas le prétexte, mais la cause suffisante ; de là, je pense, cette absence de nature qui fait la qualité très rare de vos vers — on ne peut rappeler vos émotions que par eux.

Excusez-moi si je suis très peu clair : je travaille, et tout ce qui n'est

2. Vers extraits du *Parc sentimental* (*Nuits d'Épiphanie*, Mercure de France, 1894) :

Ô brises et baisers des brises, pour vos lèvres
Palpite en nudités royales la splendeur
Des glaïeuls et des lys, et s'affine une odeur
De verveine frissons infinis et mièvres.

Rubis clairs scintillants ignorés des orfèvres,
S'est offerte vers toi, frôleuse, la candeur
De quelles tiges ! et tu ris, *Enfant Rôdeur*
Qui pais en nos jardins le troupeau de tes chèvres.

pas « mon sujet », je l'exprime avec peine. « Mon sujet » aussi, d'ailleurs³. Je voudrais, cher Monsieur, que vous présentiez mes respects à Madame Fontainas, et me croyiez très cordialement votre

André Gide.

3. — ANDRÉ FONTAINAS À ANDRÉ GIDE

Paris, 15 mai 1894.

Cher Monsieur et Ami,

J'ai été très touché de recevoir de vous une lettre au sujet de mes vers. Vous êtes là-bas sous le soleil et parmi tant de merveilles, et vous pouvez songer à nous qui vivons de notre triste existence quotidienne ! Je vous suis très reconnaissant d'avoir pu en ma faveur détourner un instant votre pensée de votre sujet ou bien de Michel-Ange.

Est-ce bientôt que nous vous reverrons, ou prolongerez-vous encore votre enviable séjour aux pays du soleil contemplateur ? Du moins — sans doute ? — vous arrêterez-vous en chemin et peut-être prendrez-vous quelque chose à l'atmosphère de la Sainte Florence qui est la Mecque de

3. Gide vient de passer plusieurs mois en Algérie, notamment à Biskra, de fin novembre 1893 à mars 1894, et se trouve à Rome. Il a commencé à rédiger *Les Nourritures terrestres* et soigne une congestion pulmonaire. Selon le Professeur Jean Delay, « il avait eu en Afrique du Nord une poussée congestive de tuberculose pulmonaire à forme sèche, fibreuse, mais à cette atteinte organique légère, en voie de guérison, se surajoutaient des désordres nerveux où il fallait faire la part d'un dérèglement vaso-moteur et d'un tempérament émotif, anxieux, suggestible ». (*La Jeunesse d'André Gide*, t. II, p. 315.)

Gide, qui voyage avec le peintre Paul Laurens, « fébrile et essoufflé, en proie à une accablante fatigue », s'embarque pour Malte, la Sicile, s'arrête à peine à Messine et Naples et se dirige vers Rome. Là, sur les conseils de Pierre Laurens, il demande à M. Guillaume, le directeur de la Villa Médicis, l'adresse d'un spécialiste des affections pulmonaires et s'installe au rez-de-chaussée du 34 via Gregoriana, petite rue résidentielle qui mène à la Trinité-des-Monts et à la Villa Médicis, d'où apparemment Gide se faisait livrer ses repas. Il y restera jusqu'en août 1894. Il loue un piano et travaille aux poèmes et proses poétiques qu'il introduira dans *Les Nourritures terrestres*. Ainsi lit-on dans le livre III, à propos de la Villa Borghese : « C'est un lieu de fraîcheur exquise, où le charme de dormir est si grand qu'il semblait jusqu'alors inconnu » (*Romans, récits...*, « Bibl. Pléiade », p. 174), ou, dans le livre VI : « À Rome, près du Pincio (terrasse qui fait face à la Trinité des Monts) : au ras de la rue, par ma fenêtre grillée, pareille à celle d'une prison, des vendeuses de fleurs venaient me proposer des roses ; l'air en était tout embaumé » (p. 223).

mes espoirs et de tous mes rêves⁴ ? et quel est le précieux et psychique itinéraire que votre Urien en rapporterait !

Croyez-moi, cher Monsieur et ami, très cordialement votre

André Fontainas.

4. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 23 avril 1895.

Cher Ami,

Pouvez-vous, voulez-vous me faire le très grand plaisir de venir dîner jeudi prochain rue de Commaille avec quelques amis que vous connaissez déjà ? Je serai seul à la maison ; ce serait donc sans aucune cérémonie.

Excusez-moi de vous prévenir si tard et ayez l'obligeance de me répondre le plus tôt possible que vous acceptez.

Croyez-moi amicalement votre

André Gide.

4. Le 23 mai 1894, Gide, qui était à Florence, écrit à sa mère : « Après Rome, tout m'a l'air merveilleux ; rien que de me savoir dans la ville des Médicis et de Savonarole me donne une grande émotion »... Il y fit une rencontre inattendue : celle d'Oscar Wilde. Tout comme Rome, Florence apparaît dans le livre III des *Nourritures terrestres*, sous le titre de Colline de Fiesole : « Belle Florence, ville d'étude grave, de luxe, et de fleurs ; surtout sérieuse ; grain de myrte et couronne de "svelte laurier". Colline de Vincigliata. Là j'ai vu pour la première fois les nuages, dans l'azur, se dissoudre ; je m'en étonnai beaucoup ne pensant pas qu'ils pussent ainsi se résorber dans le ciel, croyant qu'ils dureraient jusqu'à la pluie et ne pouvaient que s'épaissir. Mais non : j'en observais tous les flocons un à un disparaître ; il ne restait plus que de l'azur. C'était une mort merveilleuse ; un évanouissement en plein ciel. » (p. 175).

André Fontainas, quant à lui, devait se rendre une douzaine de fois en Italie. Il y remplit de nombreux cahiers de notes qui sont restées inédites. Se trouvant à Florence, il écrit : « Le train électrique, par les délicieuses pentes et courbes ensoleillées... me monte à Fiesole. Je m'enfonce dans la vallée grave et souriante avant que, devant le haut San Francesco, j'aie jouir de la vue totale de la ville et des environs paradisiaques sur quoi le soleil expire lentement dans sa gloire », pour ajouter plus loin : « Quitter une ville d'Italie est une chose trop dure... mais partir de Florence rend inconsolable ; c'est un exil... » (Arch. Fontainas).

5. — ANDRÉ FONTAINAS À ANDRÉ GIDE

Paris, le 11 mai 1895.

Mon cher Ami,

Bailly, le maladroit sorcier a dû vous dire que l'exemplaire que vous me destiniez de *Paludes*, il me l'a remis dès hier matin ; j'ai donc eu la joie d'être l'un des premiers à lire votre beau livre et sans doute suis-je un des premiers à vous remercier du pur et nouveau plaisir d'artiste que cette lecture compose pour qui peut comprendre ou sentir à demi-mot. En effet, votre œuvre ironique sans cruauté et pessimiste sans affectation ni ton doctrinal, est déconcertante, un peu, ou plus ; n'était notre puéril entêtement sans but et qui s'obscurcit à loisir le miroir de toute réflexion, votre œuvre serait la plus décourageante peut-être que je connaisse. Car où tendent nos efforts risibles, et vraiment y a-t-il effort appréciable ⁵ ? Nous sommes d'étranges pantins et, avec notre manie ridicule de raisonner à propos de rien et de tout, ce qui nous peut tout juste reconforter, c'est de voir qu'à tout prendre nous ne sommes guère plus ni autrement pantins que les autres hommes, et que tout, en définitive, finit par s'équivaloir. Continuons à nous griser nous-mêmes, à encenser les autres avec le parfum illusoire des vapeurs de gloire et de génie, mais, d'un facile retour sur nous-mêmes, mesurons la vanité de cette ivresse factice et stérile ; nous aurons du moins l'avantage que j'estime de mesurer le néant comique de ce que nous valons et de ce que les autres valent. « Atteste l'insane d'œuvrer », disait aussi Rimbaud, et vraiment l'attester, le seul moyen en est encore d'œuvrer, évidemment. Rions-en, soit, entre nous ; et ne nous gonflons pas d'importance en petit comité : si nous en imposons à ceux du dehors, mon Dieu ! nous serons du moins du bon côté, et je ne saurais vouloir que nous cherchions à éclaircir de si dociles dupes.

M'en voudrez-vous de ces oiseuses réflexions un peu bien banales que votre livre me suggère, et de n'oser naturellement, après cela, vous louer de la nouveauté audacieuse de votre fiction, et de l'ordonnance savante de vos phrases ? Je tiens uniquement à vous remercier d'avoir songé à m'en offrir un exemplaire, et à vous prier de me croire résolument votre

5. Dans *Paludes*, il y a certes la critique du milieu littéraire, mais il y a aussi Tityre, le personnage principal qui se remet en question et cherche à se situer par rapport au monde qui l'entoure. Qu'est-ce qu'un homme normal ? C'est un Tityre angoissé, convaincu de la vanité de tout effort, qui se pose la question. On voit que Fontainas, à sa suite, se demande où tendent ses « efforts risibles ». Livre d'introspection, du dédoublement de l'artiste faisant acte créateur, le Nouveau Roman s'y reconnaîtra comme il se reconnaîtra dans *Les Faux-Monnayeurs*.

ami.

André Fontainas.

6. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, le 15 mai 1896.

*Cher Ami,
Merci de vos paroles ; vous êtes excellent et croyez que je suis heureux, très heureux, de vous plaire.
Je suis votre*

André Gide.

7. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 3 février 1897.

*Mon cher Gide,
Je n'avais hier reçu le Mercure que depuis quelques heures. Je ne m'étais pas promené avec vous à Biskra et à El Kantara. Je ne veux pas que cet accident de temps m'ait empêché de vous dire combien j'aime vos notes de voyage, vives, colorées et d'une langue qu'entre toutes celles de nos contemporains j'apprécie très haut. Vos caracous, et toutes les observations de mœurs arabes ou juives (la fête dansante des hystériques, etc.) me paraissent neuves et sûres à l'égal de, par exemple, votre impression du départ lorsque vous allez solitaire longuement y contempler... et Athman est un être bien amusant ⁶.*

6. Les « Notes de voyage : Tunis et Sahara » ont paru dans le *Mercure de France* de février 1897. Elles seront reprises dans le *Journal 1889-1939* de la « Bibliothèque de la Pléiade » sous le titre de « Feuilles de route » (pp. 59-86). Notes toujours passionnantes à lire, que Gide a commencé à prendre à partir de Florence (15 décembre 1895) alors qu'il est en voyage de noces, puis à Rome, Naples, Capri, la Sicile et les papyrus de la Cyanée, les Latomies..., Tunis et ses Caracous, sortes de guignols qui se déroulent dans les souks, El Kantara, le Sud Algérien, Biskra, Touggourt où il estime que les Ouled Naïls dansent mieux qu'à Biskra et sont plus belles. Athman est de la partie à partir d'El Kantara, et Francis Jammes, le berger des Pyrénées, vient les rejoindre. La danse des hystériques à laquelle Fontainas fait allusion se déroule à Biskra. « On nous apprend, écrit Gide, que toutes les femmes qui dansaient... étaient, tant juives qu'arabes, des malades démoniques.. Chacune à son tour payait pour avoir son droit à la danse, et cette vieille négresse au bâton était une sorcière renommée qui connaissait les exorcis-

Pour la seconde fois, j'ai l'éblouissement de l'Orient et le désir d'y aller voir. La première fut quand, aux récentes fêtes russes, dans l'étroite et longue rue de Varenne, je rencontrai par hasard, revenant d'un cortège, la chevauchée orgueilleuse et splendide des cheikhs aux brunous clairs sur leurs montures délicates⁷.

Un affectueux serrement de mains.

André Fontainas.

8. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

*Ravello près Naples,
21 avril 1897.*

Mon cher Fontainas,

J'aurais voulu vous écrire plus tôt — mais ce n'est qu'ici, enfin reposé dans cet estuaire de lumière⁸, que je peux lentement, longtemps comme ils me plaisent, à loisir relire vos vers⁹.

mes et savait faire déménager les démons du corps des femmes... »

7. Festivités franco-russes qui devaient culminer, au mois d'août cette même année, avec le voyage du président Félix Faure en Russie.

8. La mauvaise santé de sa femme pousse André Gide à reprendre le chemin de l'Italie, au début d'avril 1897. Sa belle-sœur Jeanne Rondeaux les accompagne. Le train les conduit à Marseille et à Saint-Raphaël, où ils rendent visite aux dames Brandon-Salvador, amies de longue date de Mme Gide mère. Dans un article intitulé « Justice ou charité », paru dans *Le Figaro* du 25 février 1945 et recueilli dans *Feuillets d'automne* (Paris : Mercure de France, 1949), Gide se remémora cette visite (le passage a toutefois été coupé dans *Feuillets d'automne*, p. 233, mais le texte intégral de l'article est reproduit dans l'appendice du t. II de la *Correspondance Gide—Martin du Gard* (éd. Jean Delay, Paris : Gallimard, 1968), pp. 543-5). Les Gide se dirigeront ensuite vers Gênes, Rome et Naples. Le 16 avril, ils sont à Ravello, où les rejoint Marcel Drouin soupirant après la main de Jeanne Rondeaux qui se montre hésitante. Dans une lettre qu'il écrit ce même mois d'avril à Paul Valéry, Gide parle également de cette terrasse d'hôtel : « Nous sommes à Ravello sur une terrasse très extraordinaire, mais avec un premier plan qui me tranquillise. » (Gide—Valéry, *Correspondance*, éd. Robert Mallet, Paris : Gallimard, 1955, p. 290).

9. Gide remercie Fontainas de *Crépuscules*, paru au Mercure de France cette même année, ouvrage qui rassemble divers titres précédemment parus : *Les Vergers illusoires*, *Nuits d'Épiphanie*, *Les Estuaires d'ombre*. Deux inédits y figurent également : *Idylles et Élégies*, *L'Eau du fleuve*. Bien que Gide se soit essayé à bien des « formules » poétiques, il semble plus à son aise dans ce que l'on

Je ne vous dirai pas complaisamment qu'ils gagnent à être ainsi réunis ! car le plaisir que je goûtai naguère à leur première lecture n'était pas moindre que celui que j'y retrouve à présent ; mais nul plus qu'un voyageur ne peut se réjouir de les voir réunis en un seul et simple volume, que je n'ai pas trop peur d'endommager en le mettant dans ma poche.

Je vous imagine ici, sur cette terrasse ; je cause avec vous de prosodie... La « question du vers » m'occupe, m'inquiète, m'exaspère plus que jamais... vous avez bien compris, n'est-ce pas, que si j'écris en prose, c'est « faute de mieux ».

... Bien que nous pu peu causer ensemble à nos dernières rencontres, je suis heureux de vous avoir revu presque souvent avant de quitter Paris. La cordialité de votre accueil, ce soir où je vins vous voir, m'a donné le désir de l'éprouver encore et croyez qu'à mon retour je serai pressé de venir encore me réjouir de notre sympathie.

Veuillez, à Madame Fontainas, présenter mes hommages et croire aux amicaux sentiments d'

André Gide.

9. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 25 avril 1897.

Votre lettre, mon cher Gide, entre les quelques affectueuses que m'a values mon livre, est celle qui m'a le plus touché par son ton d'amitié, et je vous en suis très reconnaissant.

J'ai, chaque fois que j'ai publié, la chance d'être par vous lu en Italie, et quelque chose de la bonté de l'atmosphère où vous vivez couronne d'éclat mes pauvres vers, que je voudrais autrement expressifs et sonores.

Et puis je rêve à vous, parmi les orangers, au bord d'une mer heureuse, si loin des turpitudes de la vie littéraire, et joyeux ! vous ignorez les lâchetés ou les faiblesses mêmes des quelques-uns que nous considérons comme les meilleurs d'entre nous, serait-ce seulement faute de mieux, hélas ¹⁰ !

appelle la « prose poétique ».

10. Écrivant à Paul Valéry le même jour, Gide devait ajouter en p.-s. : « Reçu ce matin une admirable lettre de Fontainas. » (Gide—Valéry, *Correspon-*

Pardonnez-moi cette amertume versée sans raison au milieu de vos délices : mais songez à ce que nous venons de contempler ici, oh ! la marée de mesquines vilenies, d'ambitions vaniteuses qui a entraîné les jeunes gens et nos contemporains à proclamer grand poète jusqu'à l'assimiler à l'idée même de Poésie, en une fête offerte au poète et à la poésie, un Catulle Mendès¹¹ !

Cependant Mallarmé existe, Dierx existe, Heredia même, et le souvenir d'Alfred de Vigny.

Pourquoi méprisons-nous la jeunesse, si nos amis aussi valent si peu ?

Naturellement j'excepte quelques-uns qui se sont comme moi refusés à cette manifestation dégradante : Valéry, naturellement, Griffin, de Régnier..., mais il en est dont la conduite m'a été particulièrement pénible autant qu'elle paraît invraisemblable.

Pardonnez-moi, là-bas dans la tranquillité radieuse, cette indignation doit vous surprendre, mais ici, rappelez-vous, il n'est pas possible de se détourner tout à fait de la bourbe qui nous éclabousse, et cela fait tant de bien de se confier un peu à quelqu'un dont la loyauté et l'amitié sont éprouvées. Pardonnez-moi.

Offrez, je vous prie, à Madame Gide mes plus respectueux hommages, et croyez à mes amicaux sentiments.

André Fontainas.

10. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Ravello, 28 avril 1897.

Je réponds tout aussitôt, cher Ami. Croyez-vous, lorsque je serais en Chine, que votre lettre me soit moins précieuse ? Elle n'est point venue comme un dérangement à ma joie, certes, mais comme une relâche à mon inquiétude en un jour de tristesse où j'avais besoin d'amitié. Depuis notre départ de Paris, ma femme est presque sans cesse souffrante ou très

dance, p. 294).

11. Catulle Mendès (1841-1909), expression même du Parnasse et, à ce titre, honni des poètes symbolistes. En 1897, il est fêté pour ses nombreuses publications : *Gog* (roman), *Arc-en-ciel et Sourcil rouge* (nouvelle), *L'Art du Théâtre*, *Le Procès des roses* (pantomime), *Petits Poèmes russes mis en vers français*, *l'Évangile de l'Enfance de Notre-Seigneur Jésus-Christ*.

faible ; je ne peux ni travailler ni même lire qu'à peine ; je passe à me tourmenter tout le temps que je ne passe pas à la soigner. J'ai dû pourtant la quitter pour aller à Naples à la rencontre d'un ami qui n'a pu se trouver au rendez-vous ; heures horribles ; il pleuvait, j'étais malade d'ennui, de fatigue et presque de détresse. Le soir, j'ai pu rentrer à Ravello où m'attendait votre lettre ¹².

Merci de m'avoir écrit ; il n'a pas fallu entre nous beaucoup de paroles pour savoir que nous pouvions nous parler ainsi ; mais je commence à trouver qu'à mesure qu'on regarde mieux, les « honnêtes gens » se font plus rares et qu'on les apprécie d'autant plus. Si ma lettre est stupide, tant pis ; c'est votre faute. Il ne fallait pas me tant faire désirer vous récrire. Puisque je vous ai dit mon inquiétude d'hier, il me faut ajouter que ma femme semble aller mieux aujourd'hui. Nous pensons aller sur quelque pic de Suisse où un air plus léger fera croire la vie plus facile. Dès qu'on ne s'abandonne plus à son charme, cette mer napolitaine, si parfumée, ces roches roses, ces citronniers penchés, n'apparaissent plus que comme un décor trop éclatant, d'un trop impossible bonheur.

Au revoir, cher Ami, que cette lettre ne vous rebute pas et ne vous décourage pas de m'écrire ; mes lettres sont à l'ordinaire d'un autre ton. Il me fallait être bien triste pour avouer que je l'étais un peu. Excusez, je vous prie, mon silence près des « autres ». Veuillez présenter mes meilleurs hommages à Madame Fontainas et me croire très cordialement

André Gide.

11. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 25 juin 1897.

Oui, mon cher Gide, je vous l'ai dit hier, j'ai plaisir à vous le répéter : vos Nourritures terrestres sont un livre, à mon sens, vraiment

12. On notera les soucis que lui cause la santé de sa femme et la solitude dans laquelle vit finalement Gide. La lettre de Fontainas du 25 avril l'avait ému ; celle du 28 est sans doute à marquer d'une pierre blanche et, peut-être même, significative de la durée de cette amitié. Fontainas imaginait Gide « parmi les orangers, au bord d'une mer heureuse, si loin des turpitudes de la vie littéraire, et joyeux ». Il n'en est rien, et cette lettre nous montre au contraire un Gide accablé de tristesse, errant seul dans les rues d'une ville étrangère, sans doute à la recherche de Marcel Drouin et, si l'on se rapporte à Claude Martin, « il griffonne un mot qu'il laisse à la poste avec l'espoir que Drouin aura la bonne idée d'y passer » (*La Maturité d'André Gide*, Paris : Klincksieck, 1977, p. 190).

beau¹³.

Et tout d'abord ce qui y frappe et m'enchante, c'est le ton. Vous êtes, savez-vous bien ? un sûr et étonnant poète de la belle lignée de Chateaubriand ; oui, votre phrase toujours grave et sonore, souple cependant, se meut avec une majesté dont la placidité tout apparente est en réalité comme la surface immobile des eaux d'un calme lac où s'agitent en reflets limpides les feuillages du bord que la brise traverse, le passage régulier des oiseaux fiers dont le coup d'aile s'y mire, la navigation indolente de quelque gondole amoureuse. Sous la somptuosité de votre emphase cadencée, on sent courir le frissonnement divers des courants qui concourent à la former et qu'elle unit en un flot sans les annihiler. Vous avez votre langue riche et variée, avec ses images, un rythme bien à vous, et que j'aime.

Cela, écoutez ! est presque tout en vérité ; mais encore ce n'est rien ! Plus que tout autre peut-être, vous avez d'abord vécu entièrement de la vie factice que se font ceux qui sont destinés à écrire. En des symboles ingénieux vous avez enveloppé la gravité de votre pensée que l'étude des livres et de l'art, des philosophies vous avait acquise. Et tout à coup vous vous êtes aperçu que cela n'était pas avoir vécu : avoir tiré de son seul cerveau une matière neuve, travaillée, presque vivante.

Vous avez su, ce fut votre extraordinaire et si originalement ironique Paludes, vous apercevoir que le monde où vous viviez était artificiel et vain, bien que parfois séduisant, vous avez compris qu'il vous en fallait, non par dédain, par défiance, mais par désir de vous posséder vous-même enfin vous dégager de son absorbante influence, et vous êtes parti, et vous avez eu ce qui fut tout d'abord, je le gagerais, une souffrance, ou du moins un rude effort, ce qui est devenu pour vous la suprême ivresse, d'ouvrir les yeux, de voir autour de vous, de comprendre, c'est-à-dire d'aimer quoi ? le ciel et l'impalpable, lumineuse et colorée atmosphère, les arbres, les animaux, les souffles du vent, les ondoiemens sonores des eaux ou leur sommeil, les jardins et les habitations, les hommes eux-mêmes. Et votre âme s'est épanouie à l'universel amour puisqu'enfin elle a su admirer. Tout est là. Vous seul avez su rejeter le livre, momen-

13. Cette lettre fait partie de celles que citera Yvonne Davet dans son livre *Autour des "Nourritures terrestres"* (Paris : Gallimard, 1948), avec l'assentiment d'André Gide puisque celui-ci lui permit de puiser dans ses archives. Y. Davet y vit même l'expression 'une reconnaissance de la part de Fontainas lorsqu'il écrit : « Vous avez su vivre, et nous le dire... vous ne niez rien, vous avez joui, et votre jouissance des choses nous est un encouragement, un exemple délicieux... » (p. 129).

tanément je pense pour plus tard y revenir non plus d'un exclusif amour mais comme à l'une encore parmi toutes les choses existantes qui vaut, à l'égal de toutes les autres, une minute d'extase et de bonheur ; vous avez su rejeter le livre, pour vous sentir vivre parmi les choses, et votre Nathanaël, n'est-ce pas vous-même, sans doute, et Ménélaque aussi, et les Nourritures, vous-même les avez exaltées devant vous-même et vous en avez su délicatement éprouver la saveur.

Vous avez su vivre et nous le dire, vous n'êtes pas de ceux qui clament : vivons ! vivons ! et qui ne voient pas plus loin. Vous ne niez rien, vous avez joui, et votre jouissance des choses nous est un encouragement, un exemple délicieux.

Qu'importe dès lors que vos paysages soient tout à fait algériens, italiens ou normands ? C'est l'occasion diverse où votre intime lyrisme s'est exalté, simplement, et leur choix, absolument, est accidentel. Élissons tout autre site, soit ! et ressentons non ce que, mais comme vous avez senti.

Votre choix a été bon, car vous avez communiqué avec l'air et la terre des pays que vous avez habités, entièrement, et je ne sais notes de voyages plus profondes et plus suggestives que bien des pages des Nourritures.

Laissez-moi vous louer spécialement de la belle ordonnance imagée et pour ainsi dire odorante de votre ferme, de tous les jardins qui dans le livre frissonnent chastement sous les lourdes frondaisons de leurs arbres épais, toscans ou algériens, des oasis, et les pénétrantes impressions des lieux anciens que vous traversez une seconde fois, en vous rappelant la première.

Mon cher Gide, je vous aime beaucoup, pour vous-même d'abord qui vous livrez si ouvertement, si sûrement, et pour toute l'émotion de souveraine beauté si neuve que vos livres, l'un après l'autre, nous apportent.

André Fontainas.

12. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 23 mai 1898.

Cher Ami, voici 25 frs. pour le grand homme ; excusez si je ne peux envoyer plus. Je ne suis à Paris que depuis 3 jours¹⁴ et repars demain ;

14. Venant d'Italie par l'Allemagne, Gide ne fait que passer par Paris avant de se rendre à Cuverville. Apprenant qu'un comité s'est créé en vue de l'érection

main ; mais rentre dans 10 jours et serai heureux de vous revoir. Bien cordialement.

André Gide.

13. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 24 mai 1898.

Merci, mon cher Ami, de votre souscription ; j'en remets le montant à M. Morhardt qui est le trésorier, mais que vous vous hâtez : nous ne voulions recueillir l'argent que lorsque 1° nous aurions été sûrs d'avoir assez (c'est fait, à peu de chose près), 2° lorsque le Conseil municipal aurait confirmé l'attribution du terrain nécessaire à l'érection. Nous ne demandions jusqu'ici que des adhésions.

Je retiens la quasi-promesse que vous me faites de me voir à votre prochain passage (je n'ose dire séjour) à Paris.

Bien cordialement à vous.

André Fontainas.

14. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 14 juin 1898.

Je vous renvoie ci-inclus le montant de votre souscription pour la statue de Balzac ¹⁵. Vous savez déjà sans doute que Rodin renonce, actu-

d'une statue de Balzac par Rodin, il envoie sa souscription à Fontainas, et celui-ci en accuse réception par retour. Gide fera brièvement allusion au projet Rodin au début de sa première « Lettre à Angèle » de *L'Ermitage* (juillet 1898, passage non repris dans le recueil de 1900 ni dans *Prétextes*).

15. L'histoire de la statue de Balzac à Paris est fertile en épisodes de toute sorte. C'est la Société des Gens de Lettres qui en avait confié le projet à Rodin, en 1891, sous l'influence de Zola. Un comité de soutien se créa pour soutenir le sculpteur. Rodin procéda à de nombreuses études, qui ont été conservées : Balzac nu, debout, drapé, en robe de chambre, en frac... Rodin anticipait sur la sculpture moderne, mais ne fut pas suivi, et certains menacèrent de le traduire en justice... Ce n'est finalement que le 1^{er} juillet 1939 que la statue fut inaugurée, au coin des boulevards Raspail et du Montparnasse.

Rodin était très lié au milieu littéraire. Le cas de Gide est un peu particulier.

ellement, à l'imposer.

À mon avis, il a tort... mais il ne m'a pas consulté (et en cela, il a eu raison).

Je vous crois toujours dans nos murs, et ne désespère pas de vous rencontrer. Si, par exemple, je pouvais espérer vous trouver chez vous, un jour.

Bien à vous,

André Fontainas .

15. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 15 juin 1898.

Cher Ami,

Je suis désolé de n'avoir pu venir vous voir lundi dernier ; je vous avais d'avance gardé cette soirée et me réjouissais de la passer près de vous, — puis je me suis engagé à fournir une chronique à L'Ermitage ¹⁶,

Une seule lettre le concernant figure dans les archives de Rodin, à l'Hôtel Biron. Elle émane d'Émile Verhaeren, qui écrit au sculpteur le 16 janvier 1905 : « André Gide dont vous connaissez les talents d'essayiste et de critique désirerait vous faire visite à Meudon et passer quelques moments en tête-à-tête avec vos chefs-d'œuvre et avec celui qui les a faits. Le lui permettez-vous ? Nous le permettez-vous ? Car je les accompagnerais ainsi qu'un de ses amis. » Nous n'avons pas la réponse de Rodin mais, si l'on se rapporte au *Journal* de mai 1907, on sait que Gide finira par rencontrer Rodin puisqu'il déjeuna avec lui, à la Tour d'Argent, en compagnie des Van Rysselberghe et du comte Kessler.

André Fontainas, dont on sait l'attrance pour les arts, se montra un ardent défenseur de Rodin, écrivant en 1898 dans le *Mercure de France* : « Ah ! une telle statue sur une place de Paris stupéfiera la canaille et fera hurler. Oui, mais les sincères admirateurs du beau seront là pour la garder, pour en éloigner l'insulte imbécile et ordurière. » Et plus loin, évoquant son art : « Rodin, paisible, sait la flamme de la pierre altière... Qui n'a vu, de lui, ces corps qui s'étreignent, et le baiser, et l'amour humain éperdu et épuisé ? Et si le détail nous obsède, ces membres grêles et gracieux dont l'énergie se tend pour le suprême effort, ces lèvres qui se boivent, ces yeux qui se prennent, ces mains qui se crispent et entrent dans la chair, la chair merveilleuse, transparente, qui vibre ! Voyez ces seins aigus et purs, ces croupes élégantes et longues, ces ventres palpitants, milliers de fleurs d'aromes subtils et affolants, ces cuisses féminines, nerveuses et polies... Rodin est le plus vrai des sculpteurs, étant le plus sensuel, le plus charnel, le plus fervent d'amours désespérées et totales ! »

16. Il s'agit de sa première « Lettre à Angèle ».

ge ¹⁶, et, devant la leur porter mardi matin, je n'ai plus eu lundi que du temps pour la faire. Je pars dans quelques jours pour La Roque et suis trop inquiété par certains « pourparlers » au sujet de ma pièce ¹⁷ pour pouvoir vous proposer un rendez-vous ; mais vers le 22, je serai de nouveau à Paris et pense bien que l'un ou l'autre alors, nous trouverons le temps de nous voir.

Veuillez, je vous prie, présenter mes hommages à Madame Fontainas et me croire très cordialement votre

André Gide.

Merci du billet.

16. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 6 juillet 1898.

Mon cher Gide,

Depuis le jour où j'ai trouvé chez moi votre carte de visite, je me propose de venir sonner à votre porte : mais des devoirs administratifs m'en ont, jusqu'à ce jour, détourné et je ne vois pas, avant quelque temps encore, l'occasion probable de me libérer de bonne heure.

J'aurais tant aimé vous dire combien vos fragments de Saül, dans La Revue blanche, m'ont frappé par leur grandeur tumultueuse, héroïque à la fois et familière. Il me tarde de connaître tout le drame. Il doit être d'une étrange audace de nouveauté et de puissance, d'après le peu que vous nous en avez livré.

Tout de même, je l'espère, à bientôt : comme le boulevard Raspail est loin de moi !

À vous,

André Fontainas.

17. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

La Roque-Baignard, 10 octobre 1898.

Mon cher Fontainas,

16. Il s'agit de sa première « Lettre à Angèle ».

17. Saül, drame en cinq actes. Avant de paraître au Mercure de France en 1903, Saül fut publié dans La Revue blanche du 15 juin 1898 (actes III, IV et V). Gide aurait souhaité que sa pièce fût montée au Théâtre de l'Œuvre.

André Gide



AUGUSTE RODIN
Le Monument de Balzac (1891-1897)
(Bronze)

Je me désole d'avoir attendu pour vous écrire un service ¹⁸ *à vous demander ; mais les intérêts de Charles Lacoste importent plus ici que ces regrets personnels et le dévouement que je vous sais pour la bonne cause artistique me fait avoir l'indiscrétion de cette demande :*

Pouvez-vous vous charger du placement de cette douzaine de cartes ? J'ai pensé que l'affaire Rodin et la pratique des expositions particulières vous mettait plus à même qu'aucun autre de mes amis, de faire tomber ces cartes d'entrée en les mains des amateurs, critiques, artistes les plus attentifs, etc... moi je n'en connais presque aucun et ne puis même trouver, à la campagne où je suis encore, les adresses à ajouter à ces 7 noms : Charles Morice, Maeterlinck, Mockel, Muhlfeld, Roger Marx, Quillard, Ranson. Puis-je vous demander de vous charger (entre autres) de ces 7 envois. Je ne me dissimule pas l'ennui que je vous cause et n'agis ainsi que parce que je suis convaincu que vous voudriez bien en agir de même avec moi le jour où je pourrais vous rendre quelque service. Lacoste compte sur cette exposition ; elle est pour lui d'une importance vitale ; c'est à ce titre surtout que je vous en parle, car si je connais la valeur morale de Lacoste, sa valeur artistique n'a pu m'être révélée par les deux ou trois esquisses que j'ai vues de lui. Je me réjouis de voir son exposition en rentrant à Paris vers le milieu du mois ¹⁹.

Si je ne devais vous retrouver prochainement, je vous parlerais de moi quelque peu, mais que vous dire, sinon que je recueille ces dernières heures de tranquillité pour achever un Philoctète à l'île du Diable qui sera de la plus belle portée ²⁰.

18. Sic.

19. Gide s'emploie à assurer le succès de l'exposition du peintre Charles Lacoste, ami de Francis Jammes, au Salon des Cent, rue Bonaparte, à Paris. Il ira jusqu'à en parler dans sa quatrième « Lettre à Angèle » (*L'Ermilage*, novembre 1898, passage non recueilli), écrivant : « Profitez-en pour voir l'exposition de Lacoste ; des scrupules artistiques m'empêchent d'en parler sans l'avoir vue ; je le regrette ; mais vous, ne manquez pas de m'en parler... » Claude Martin (*La Maturité d'André Gide*, p. 349) note que Gide lui-même adresse du château de La Roque des cartes d'invitation à Cremnitz, Lorrain, Vielé-Griffin, Osbert, Chauvin, Davray... À noter que Charles Lacoste a fait l'objet d'une importante rétrospective, il y a une douzaine d'années, à la Mairie du XVI^e arrondissement de Paris.

20. *Philoctète*, commencé en Engadine en 1894, sera terminé au cours de l'été 1898 et paraîtra dans le n^o de décembre 1898 de *La Revue blanche*, avant d'être édité au Mercure de France en 1899 avec *Le Traité du Narcisse*, *La Tentative amoureuse* et *El Hadj*. Drame sans l'être, différentes interprétations en ont été données en plus de celle de la légende grecque traitée par Sophocle. Rappelons-en le thème : Philoctète, guerrier grec qui participait à la Guerre de Troie,

Au revoir, cher Ami, merci d'avance ; veuillez présenter mes hommages les plus gracieux à Madame Fontainas et croire à toute ma cordialité reconnaissante.

André Gide.

18. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 17 octobre 98.

Mon cher Gide,

Rentré de Hollande et de Belgique, je n'ai pas encore vu l'exposition de Charles Lacoste, mais vous avez bien fait de vous adresser à moi : vous êtes, vous le savez, pour le talent comme pour le caractère, l'un des hommes de notre génération pour qui j'ai la plus fervente estime. C'est pour vous dire que j'ai le plus vif désir de vous être, fût-ce en une aussi petite chose, agréable. Je ne reprends ma chronique du Mercure qu'au n° prochain ; vous me ferez crédit jusque-là ; j'espère ?

Les envois de cartes seront faits dès demain ; je compléterai celles des adresses qui me manquent chez Vallette. À mon grand regret, je ne puis rien envoyer à Charles Morice, vis-à-vis duquel je vis en état de... paix armée.

Que vous êtes heureux de travailler constamment à une chère besogne et de mener à bonne fin les projets de longue haleine qui vous sont chers ! Je me souviens de ce que vous m'avez dit autrefois de votre Philoctète et j'attends une œuvre très haute, d'une emphase savante et splendide. Quant à moi, je nourris toujours à la fois 20 projets et ne m'attache avec obstination à aucun ; je ne travaille pas. C'est pour cela d'ailleurs que j'ai tenu à faire une chronique mensuelle (à peu près) qui du moins m'oblige à fixer sur un sujet mes idées périodiquement²¹.

Actuellement je me satisfais, sans plus, à savourer la joie éblouissante d'avoir vu l'exposition des Rembrandt réunis à Amsterdam. Sur 123, il y en a plus de cent merveilleux, et dix dont on ne peut se douter, même à Paris, Londres, Dresde ni Cassel !

J'ai vu à Bruxelles Eekhoud²² : c'est-à-dire qu'il y fut parlé de vous,

est mordu par un serpent ; il est abandonné à lui-même avant d'être guéri par Machaon. Il prendra part aux derniers combats de Troie et tuera Pâris.

21. *Au Mercure de France.*

22. Georges Eekhoud (1856-1927), poète et romancier belge. Il est notamment l'auteur du *Cycle patibulaire* (1892) et d'*Escal-Vigor* qui lui vaudra, en

vous, dont une lettre récente l'avait enchanté. Je ne lis pas Nietzsche, grâce aux dieux ! et vous-même ?

Croyez-moi, mon cher Gide, votre bien sincèrement dévoué.

André Fontainas.

19. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Oct. 98.

*La Roque-Baignard,
par Cambremer,
Calvados.*

Votre lettre me touche beaucoup, cher Ami ; il semble presque que vous me remerciez de vous avoir procuré cet ennui, et vous le faites d'une manière si charmante que je ne puis me retenir de vous demander aussitôt quelque chose :

Quand finit l'exposition d'Amsterdam ?... Vous qui en venez devez savoir cela.

Des occupations dites « de famille » m'ont retenu jusqu'à ce jour. Mais je meurs d'envie de voir ces Rembrandt, votre lettre active mes désirs ; j'y cours... Est-ce pour trouver musée clos ? Oh ! je vous en prie, renseignez-moi bien vite — aussitôt à l'adresse que j'indique ci-dessus et qui n'est plus la mienne que pour trois jours : juste le temps de recevoir votre réponse.

Et à Paris j'aurai le plaisir de parler avec vous d'Amsterdam.

Le facteur part — si je le manque tout est perdu.

Je suis votre ami

André Gide.

1900, un procès pour outrages aux bonnes mœurs. Sa *Nouvelle Carthage* sera traduite en sept langues. Très lié aux milieux symbolistes, Eekhoud fut présenté à Gide par Ruyters. Leurs relations devaient se poursuivre jusque vers 1910 (v. la *Correspondance* Gide—Ruyters et l'excellent article de Mirande Lucien dans le *BAAG* de janvier 1993). Pour Fontainas, « ce qui est particulier à M. G. Eekhoud, c'est de s'être servi d'un décor de paysage étroit et fruste, de caractères locaux, de campagnards encore à demi sauvages pour proclamer des idées de suprême solidarité humaine, pour dégager de la chaîne des préjugés et des lois l'homme universel » (*Mercure de France*, juillet 1896, pp. 49-54).

P.-Sc. Recommandez-vous un hôtel à Amsterdam ? Voilà 10 ans que je n'y suis allé.

20. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 22 octobre 98.

Je me hâte de vous répondre brièvement, mon cher Gide. L'exposition Rembrandt est ouverte jusqu'au 31 octobre. Vous y verrez des œuvres déconcertantes et prodigieuses, vous y verrez l'histoire logique et précise du développement d'un génie. Car cet homme extraordinaire qui, dès les premières années, montra un talent volontaire, énorme, original, se cherche toute sa vie pour ne donner que les dernières années de son existence ce qu'il avait voulu, complètement. Rappelez-vous du Louvre la Vénus et l'Amour, le Saint Matthieu, vous en aurez quelque idée, inférieure à ce que vous découvrirez là-bas : l'Homère ou l'Esther, ou la Vieille Femme qui est placée sur le même panneau que l'Homère, un peu au delà. Remarquez que je ne veux pas dissimuler les œuvres de la première époque (dont la Leçon d'anatomie de La Haye, en Hollande, constitue le chef-d'œuvre), ni de l'époque intermédiaire : vous en verrez là-bas des spécimens inouïs et splendides, outre ceux que vous connaissez. Mais l'œuvre de la dernière période !! c'est Beethoven dans ses derniers quatuors. Vous verrez le peintre, d'un simple procédé pictural, tirer les effets les plus inattendus, les plus profonds, par l'aide simple d'un développement logique, assidu, poussé, si vous voulez, à ses extrêmes limites et jusqu'à se faire, à soi-même, contraste pour se retrouver encore et renaître tel qu'il fut au point de départ.

Mais je bafouille, pardonnez-moi. Ô Gide, allez à Amsterdam, n'y manquez pas ; ne vous laissez pas détourner par la sotte rumeur en faveur ici, qu'il y a là beaucoup de faux Rembrandt. Il y en a, à coup sûr, quelques-uns, très peu je crois. Cela ne change rien à l'ensemble (124 toiles, 200 dessins au moins), et s'il y a des attributions douteuses, qu'importe, si elles ne portent pas sur des œuvres indignes du Maître, qui contrarient ou démentent son art personnel ? Vous trouverez là, je pense, un motif d'exaltation unique, comparable, si l'on ne tient compte de la différence de valeur des deux artistes, à l'enthousiasme d'ordre si spécial et si plein que l'on peut éprouver à Saint-Quentin, dans cet exquis musée qu'habite le seul La Tour, bien plus considérable, cela va sans dire.

Pour un hôtel, je me suis très bien trouvé dans le Rembrandt Hotel,

Rembrandt Plein, très modeste, très propre ²³.
 Votre bien dévoué

André Fontainas.

21. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 24 déc. 98.

Cher Fontainas,

Je vous remercie de votre lettre et j'accepte avec grand plaisir ce que vous m'y proposez. De toutes façons je comptais vous voir ce lundi soir puisque vous m'aviez dit que vous receviez ce soir-là, mais en allant dîner avec vous, la soirée plus longue et préparée sera plus agréable encore. Ma femme est très sensible à l'aimable invitation de Madame Fontainas et regrette de ne pouvoir m'accompagner. Mais sa sœur arrive d'Alençon pour la voir, précisément ce soir-là, trop souffrante encore pour que ma femme veuille la laisser seule. Elle regretterait plus cet empêchement si elle ne pensait trouver vite une nouvelle occasion de connaître et Madame Fontainas et vous.

Au revoir. Merci encore.

Croyez-moi bien cordialement votre

André Gide.

23. L'exposition était organisée à l'occasion des fêtes du couronnement de la reine Wilhelmine ; un pavillon fut spécialement érigé pour abriter l'œuvre du peintre. Il fait toujours partie du Rijksmuseum d'Amsterdam. André Fontainas rendit compte en termes lyriques de cette exposition, dans un article de quatorze pages qui parut dans le *Mercur de France* de janvier 1899. « La grande fête, éteinte avec le flamboiement suprême d'un été qui se survit, projette sa durable splendeur de souvenir vivace : le culte discret et unanime d'une puissance par la pensée formidable parmi les hommes, a été, avec des soins pieux et toute la ferveur, célébré à Amsterdam. » « Rembrandt, continue-t-il, n'a pas été le peintre innocent et facile des simulacres de son temps. Il ramassait la boue, on l'a bien dit quant à sa couleur, il en créait de la lumière. Il feignait de s'appliquer à un portrait, il creusait à chaque fois, aux rêveries éperdues de l'homme sensible, une mer chanteuse de visions où se fondre parmi l'extase... »

Enfin, Gide n'ira pas à Amsterdam.

22. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 11 juillet [1899].

Mon cher Gide,

Depuis que j'ai lu vos deux nouveaux volumes, je veux vous écrire et vous dire la profonde impression qu'ils m'ont faite. Mais je cherche en vain comment m'y prendre : je ne parviens pas à analyser, de façon qui me satisfasse. Je sais, j'ai senti que vous avez mieux que tout autre de notre génération la grande faculté de penser abstraitement, de traduire par des images vivantes votre pensée, sans l'annuler ou la brouiller. On se rend bien compte de sa continuelle présence même lorsque s'éveille un pur rythme de beauté en apparence plus concrète. Mais vous avez rêvé au départ, et la matière fleurie de votre rêve anime nécessairement l'évocation sous votre plume des ondes du sable stérile ou de la fraîcheur des oasis. J'aime *El Hadj*, vous le voyez, pour ses grandioses payages, comme pour le souffle de sagesse vraie qui le soutient²⁴. J'aime aussi votre *Philocète*, ce traité, puisque vous tenez à ce sous-titre, si précis et, laissez-moi dire, si pur dans sa forme si expressive de dialogue, où vous avez pu cette chose rare, rappeler la tradition hellénique, comme vous l'avez voulu, sans descendre à un pastiche misérable, à une parodie ! Je ne vous parlerai pas des deux autres traités, vous saviez déjà quel cas j'en fais, en somme c'est à les lire qu'est née toute l'estime, toute l'admiration que vous savez que je vous porte. Mais réunis aux deux plus récents ils prennent de ce rapprochement une signification plus certaine, et vous avez bien fait de publier ce recueil où se résume, en définitive, je crois, toute l'intégrité éloquente et audacieuse de vos pensées.

Mais que vous dire enfin de *Prométhée mal enchaîné* ? À la première lecture, je me suis laissé prendre au seul amusement de la fabulation, j'ai lu comme en des heures lasses on peut, pour se distraire, prendre *Candide* ou le *Hamlet* de *Laforge*²⁵. Je ne veux pas dire qu'il y ait res-

24. Composé sur un mode incantatoire, *El Hadj* ou le traité du faux prophète exalte en effet les beautés du désert qui se couvre de mirages : « ... rien [...] n'était pour nous [...] plus décevant, dit le héros, que ces mirages. Parfois, dès l'aube, nous marchions vers eux, et jusqu'au soir, pour nous désoler de les voir, d'abord lentement écartés, dans l'effacement du soleil, se dissoudre. » (*Romans, récits...*, p. 351). *El Hadj*, sorte de conte oriental qui a pu s'inspirer d'un fait divers de l'époque, laisse deviner les tendances homosexuelles de son auteur.

25. Jules Laforge, référence des poètes de l'époque et de Gide qui écrivait à Valéry, le 29 juin 1891 : « Vous me parlez de Laforge, quel bonheur si vous y venez ! Comme je l'aime Laforge ! J'en lis tous les jours. » (*Gide—Valéry, Correspondance*, p. 106).

semblance entre les trois œuvres, mais la qualité du plaisir distraitement éprouvé peut être parfois de même nature. Enfin, j'ai relu, et lu à haute voix aussi, vous savez poser des problèmes moraux et votre ironie en fait délicieusement ressortir ce qu'il y a de ridicule à se prononcer, comme nous faisons toujours, d'une façon irréductible, absolue, sans tempérament, comme nous étalons une sottise ingénuité, comme, certains, nous agissons inconsidérément, parce que justement nous nous sommes établi une règle trop stricte de jugement ou d'action qui ne se peut ployer aux mille circonstances que dictent ou modifient les nécessités de la vie.

Vous voyez, mon cher Gide, à quel point ce que j'ai voulu vous écrire demeure encore imprécis et confus en moi, comme j'ai besoin de vous reprendre et de mieux me retrouver parmi le tourbillon d'idées que vous éveillez en moi. Mais j'ai voulu surtout que vous n'ignoriez pas le haut plaisir intellectuel que vos livres nouveaux, à l'instar des précédents, m'ont procuré, et comme j'aime tout ce qui vient de vous, mon cher Gide, au même point que vous-même.

André Fontainas.

23. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Lamalou-les-Bains, 3 novembre 1899.

Cher Fontainas,

Déjà je voulais vous écrire au sujet de précédents vers que vous aviez donnés dans le Mercure. Je ne sais quelle discrétion me retint. Et j'espérais aussi, en rentrant à Paris plutôt²⁶ que je ne puis hélas le faire, vous dire bien ce que je vous aurais mal écrit.

Mais je lis « Les Îles » et n'attends plus. Votre poème est beau, cher ami, et je vous en remercie, parce que la visionnaire extase qu'il exaspère vint dans ma triste solitude, ici, comme le chœur d'Océanides vers le rocher muet de Prométhée²⁷.

26. Sic.

27. En 1899, Fontainas publie dans le *Mercure de France* de novembre « Le Désir », dédié à Stuart Merrill, et « Les Îles », dédié à Ferdinand Fontainas. Dans « Les Îles », le poète se laisse griser par l'océan :

Je vivrai d'île en île, ivresse ! où se parfume
L'air superbe de la beauté des sporales ;
Je cueillerai des gemmes et des fruits dans tes bois,
Sicile ! et j'entendrai les amoureuses voix
De tes bergers sur les radieuses collines
Où Théocrite errait et que rêvait Virgile...

Et puis... mais ce serait trop long à dire (question de métrique), il y a des difficultés résolues, des rythmes rompus, sans aucune solution d'art... cela est très beau.

*Au revoir. À bientôt je souhaite. Croyez à toute ma sympathie.
Je suis cordialement votre*

André Gide.

24. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Début Déc. 99.

Cher Fontainas,

Ducoté m'écrit une lettre désolée, me communique votre lettre irritée²⁸, et, comme je me sens un peu responsable de votre légitime plainte, votre ennui s'ajoute au mien et je me sens le plus gêné des trois.

Sans un brusque voyage à Bruxelles²⁹, je serais venu vous voir, vous aurais remercié de vos vers, en poète et ami, et comme je m'étais promis de le faire, plutôt que de vous écrire à nouveau comme je venais déjà de le faire — et j'eusse pu vous expliquer de vive voix comment, les vers du premier supplément de L'Ermitage, vers tout jeunes, se trouvant surchargés de dédicaces aux collaborateurs attirés de notre petite revue, j'avais, moi le premier, demandé qu'on les supprimât toutes. Quand, avec le second supplément, viennent vos vers, Ducoté me les tendit sans me rien dire : je fus ému, mais dû faire le Manlius ; comment argüer

Gide suit une cure de trois semaines à Lamalou-les-Bains. Il écrit à Henri Ghéon qu'il a « d'abord pensé crever d'ennui » et que « le premier et le plus sûr effet de ces bains, c'est de vous rendre stupide » (17 oct. 1899). Et Ghéon — qui pourtant ne suit pas de cure — lui répond : « Je suis abruti et ne sais que te dire. » Le 27 octobre, Gide ajoute : « Autant ne plus parler de ces heures abominables. De loin je jalousais tes moindres heures ; je pensais : lui au moins, il travaille ; il se promène au Louvre ; il va chez son ami Griffin... » (Ghéon—Gide, *Correspondance*, pp. 252-6.)

28. Voici cette lettre : « Paris, 4 déc. 1899. / Cher Monsieur, / Pourquoi mon titre est-il tronqué, ou plutôt débarrassé d'une offre dédicatoire qui l'accompagnait à André Gide ? J'ai été surpris de ne pas la retrouver, alors qu'elle figurait encore sur l'épreuve. / J'y tenais énormément. Je pensais L'Ermitage plus scrupuleux à maintenir les intentions des collaborateurs. / Voudriez-vous, cher Monsieur, m'expliquer cet étrange procédé, et n'en pas moins croire à la sincère expression de mon estime confraternelle ? / André Fontainas. »

29. Gide séjourne à Bruxelles du 5 au 8 décembre 1899.

*que votre dédicace me touchait plus que d'autres ? C'est de ma propre main que je la supprimai ; et ce qui m'armaït aussi bien d'une vertu cornélienne, c'est de sentir vos vers durables plus qu'un numéro de L'Ermitage, l'espoir de les revoir bientôt sans coupure, c'est-à-dire avec l'amical rappel du nom d'un qui sut aimer vous et vos vers*³⁰.

Voilà ce que je ne vous écrivis pas aussitôt, parce que j'espérais pouvoir venir vous le dire. Quel mauvais calcul je fis là ! Cher ami je vous supplie de ne m'en point vouloir, mais de vous dire que s'il faut en vouloir à quelqu'un, c'est à moi. Non à ce pauvre Ducoté qui n'y fut en rien responsable. Croyez-moi plein de regrets pour cette sottise histoire, plein de reconnaissance pour vos vers, plein d'amitié pour vous.

Votre

André Gide.

25. — ANDRÉ FONTAINAS À ANDRÉ GIDE

Paris, 10 déc. 99.

Oh ! mon cher Gide, je l'ai écrit déjà à Ducoté, je vous le répète : je suis profondément désolé de la lettre que je lui adressée, ce mécontentement est stupide, et vous me dites que ma lettre était irritée ! Moi qui ne me souviens plus des termes que j'ai employés. Vraiment ? Ai-je blessé Ducoté ? Voulez-vous, mon cher Gide, intercéder pour qu'il agrée mes excuses. Je voulais tant que vous receviez un témoignage de mon admiration et de mon amitié. J'ai été fort ennuyé lorsque j'ai cru que par négligence il avait été supprimé sans que vous vous en doutiez ! Vous

30. Il s'agit de « Cinq petits poèmes de la mer et du vent » que Fontainas publie dans *L'Ermitage* et qu'il avait dédiés à André Gide. En voici les derniers vers :

Le fleuve même est taciturne
 Parmi ses rives et les roseaux,
 Des fleurs y tombent l'une après l'autre ;
 Heures suaves et taciturnes
 La vie est calme après des eaux
 On s'émerveille, ma sœur,
 Des heures, des eaux et des soirs de bonheur
 De nous sourire en l'éclair tendre de tes yeux.

Les cinq poèmes figureront avec la dédicace à André Gide dans *Le Jardin des îles claires* publié au Mercure de France en 1901 (v. *infra*, lettre de Gide du 22 juin 1901).

l'avez connu, il me suffit, et si ce n'était le reproche injuste que j'ai fait à Ducoté, je me déclarerais satisfait, et plus que satisfait, vous m'avez parlé, encore une fois, avec une amitié si véhémence, mon cher Gide !

Vous ai-je seulement dit toute la joie que m'ont apportée vos félicitations au sujet de mes vers du Mercure ? Je les considère comme les meilleurs que j'ai écrits, mais je suis si peu entouré de gens que cela intéresse, je suis intellectuellement si seul, et d'ailleurs si incertain, que la moindre approbation de quelqu'un comme vous, Gide, que j'aime et que j'admire, vient me reconforter. J'ai pour ceux qui, comme vous, savent vraiment les choses que j'ignore trop, et qui ont vu et ont vécu aussi, qui sentent et qui pensent, comment dirai-je ? une envie presque, un fraternel enthousiasme.

Moi, je suis si poussé par le simple instinct. Parfois je songe qu'il faut que je sois curieusement doué nativement pour avoir pu réaliser certains rêves, peut-être, pas trop mal. Oh ! je ne m'illusionne pas, allez, je vois nettement ce que je vaudrais. Je ne me fais pas humble, mais je n'ai pas en moi la plus petite confiance. Tout est réussite et hasard. Que sais-je ? Qu'ai-je vu ? J'ai seulement rêvé beaucoup (trop peut-être) et malheureusement éprouvé bien des sensations pénibles et profondes dans les années de mon adolescence. Il est vrai que ces sensations, à moi-même je me les cache, avec une jalouse terreur. Je ne les domine pas et n'en tire aucun profit...

Mais que vais-je vous raconter là ? Je suis absurde, excusez-moi. J'en reviens au malentendu stupide que j'ai créé et qui motive cette lettre. Instantanément je désire que Ducoté ne me garde aucune rancune de ce qui s'est passé. Je le regrette sincèrement. Je vous prie de le lui bien assurer.

Bien cordialement à vous, mon cher ami.

André Fontainas.

26. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Lamalou-les-Bains, 4 mai 1901.

Cher Ami,

J'apprends votre triste deuil et suis bien affectueusement et tristement avec vous³¹. Veuillez exprimer à Madame Fontainas ma sympathie et celle de ma femme.

31. André Fontainas venait de perdre son père, Charles Fontainas, décédé à Paris.

Votre cordialement

André Gide.

Et merci de votre bonne lettre de l'autre jour.

27. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 10 mai 1901.

4, rue de l'Alboni (XVI^e).

Mon cher Gide,

J'ai été d'autant plus heureux d'applaudir et d'assister à votre beau succès, que je m'étais, à la lecture, complètement mépris³².

Certes la construction du drame me paraissait, comme elle est, solide, raisonnée, irréprochable. Mais j'avais été surpris par le ton familier du dialogue ; où était une aisance calculée et efficace, j'avais trouvé de la sécheresse !

La représentation d'hier m'a entièrement changé ; j'ai compris, et je vous apporte ma sincère et amicale louange.

Actuellement, nous avons donc un vrai théâtre, complet et très beau. C'est vous qui nous l'apportez.

À quand Saül ?

Bien affectueusement votre

André Fontainas.

28. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Cuverville, 22 juin 1901.

Cher Fontainas,

Vos vers sont les premiers, cet été, dont ma rêverie enfin tranquille et libérée s'accompagne ; vous êtes avec moi depuis deux jours, en Normandie ; dans l'ombre épaisse et la « fraîcheur des herbes », je vous lis³³.

Et, loin des foules et des villes et des vains bruits et des secousses stériles où toute ma vie apparaît en exil, je me libère vers vos îles de si-

32. *Le Roi Candaule*, drame en trois actes, a été joué au Nouveau-Théâtre le 9 mai 1901 par Lugné-Poë, qui tient le rôle de Candaule, Édouard de Max celui de Gygès. La pièce est publiée aux Éd. de la Revue Blanche, la même année.

33. *Le Jardin des îles claires*, Paris : Mercure de France, 1901 (repris dans *La Nef désemparée*, Bruxelles : Éd. de la Libre Esthétique, 1902).

lence. Et de même que ma pensée vint à vous, hier, lorsque vous composiez cinq de vos plus délicats poèmes ³⁴, ainsi que me le fait savoir votre très amicale dédicace, — votre émotion d'hier vient se joindre aujourd'hui à tout ce que mon rêve a de plus tendrement musical et d'exquis, ma passion de plus sonore.

Je commençais pour vous une autre lettre où j'indiquais dans votre livre mes « préférences » (pour l'excellent Octobre ³⁵ par exemple, où je voudrais uniquement remplacer « rauque corne », et où pourtant le 5^e vers avant la fin m'étonne de son pied manquant ³⁶ (?)). Mais je sais trop que ce que je préfère aujourd'hui n'est pas toujours ce que je préférerai demain, et que votre livre n'est pas de ceux qui livrent et laissent épuiser leur parfum en trois jours.

Aussi bien si je cesse de vous écrire à présent, c'est pour recommencer de vous lire.

Merci de votre dédicace et de ce livre tout entier.

Votre amicalement

André Gide.

29. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 27 avril 1902.

Mon cher Gide,

Hier, notre ami V. Rysselberghe m'a exposé les difficultés qui vous préoccupaient au sujet de votre ami Ghéon. Il s'agit de lui trouver, m'a-t-il dit, une situation administrative à la Ville de Paris. Comme le mieux serait d'avoir un but déterminé, il me semble (et Théo m'approuve) que

34. « Cinq petits poèmes de la mer et du vent » : I. Fraîcheurs des herbes, II. La mer à peine, III. Le geste du vent, IV. Accoudé parmi les fleurs, V. La vie est calme.

35. « Octobre » débute ainsi :

Une fleur de laurier persiste au jour morne.
Cueille-la. Le vent dur a fauché la falaise,
L'automne brusque accourt sur la mer. Rauque corne
Le souffle, à l'horizon, de la saison mauvaise.

36. Les cinq derniers vers sont les suivants :

Tous deux, toi, ma sœur, et moi ; ton inlassable
Tendresse, et ta beauté ! — l'hiver vient et l'automne
Va fuir. Voici le temps où le vent rôde et tonne,
Le froid rugueux rampe vers nous, et la falaise
Nous secoue et nous chasse, et la mer est mauvaise.

*vous pourriez essayer de lui faire avoir la même situation que celle que j'occupe : c'est la sinécure la plus tranquille qu'on puisse rêver*³⁷.

Je suis, vous le savez sans doute, depuis 7 ans, receveur d'octroi. Les places (au nombre d'une trentaine) sont attribuées suivant les vacances (fréquentes, étant donné le 1^{er} mode de recrutement) : trois à de vieux gabelous qui améliorent en 2 ou 3 ans leur pension de retraite (après quoi, ils disparaissent), et la 4^e au choix absolu du Préfet de la Seine, sans aucune condition autre que la nationalité, l'âge de 21 ans et le cautionnement qui est, au début, de 6 000 frs je crois exactement. Le traitement de début est de 4 000 frs. La besogne est d'un pur contrôle de comptabilité et de caisse, qu'on parvient, au bout de fort peu de temps, à terminer en moins d'une demi-heure par jour. On a 2 ou 3 jours par mois de travail en plus, et une dizaine d'inspections de caisse, vérifications d'écritures (par an) auxquelles il faut bien assister, la journée entière. Et c'est tout. Par exemple, on est responsable de « toute erreur, soustraction de denier, etc., qu'elles soient ou non de votre chef ». Res-

37. Médecin à Bray-sur-Seine, Ghéon voit sa clientèle fondre comme neige au soleil. C'est la raison pour laquelle ses amis cherchent à lui trouver une situation à Paris. Différentes lettres de la correspondance Gide—Ghéon se font écho de ce projet. En mars-avril 1902, Ghéon avoue qu'un poste à l'Octroi de la Ville de Paris ne serait pas pour lui déplaire, d'autant que Gide lui a transmis la lettre de Fontainas et que celui-ci indique que l'on peut gagner de 4 à 6 000 frs par mois et que, après un certain entraînement, on peut expédier le travail en une demi-heure ! Pour appuyer la candidature de Ghéon, on parle de faire intervenir Adrien Mithouard, poète et conseiller municipal de Paris, puis Mme Berthelot, lorsqu'on apprend le décès d'un employé auquel pourrait succéder Ghéon. Ce dernier se demande même si finalement — le travail étant peu astreignant — il ne pourrait pas cumuler un poste de médecin avec un emploi à l'Octroi. Mais est-ce compatible ? C'est pourquoi, en mai 1902, Gide dit à Ghéon : « J'irai voir Fontainas pour lui demander plus délicatement que je ne puis le faire par lettre ce que tu voudrais savoir au sujet du cumul possible. Patientie. »

À différentes reprises, on s'adressera à Ernest Vallé, un nom que mentionnent plusieurs ouvrages sans autres précisions. Ernest Vallé (1845-1921) naquit à Avize, près d'Épernay. D'abord avocat à Paris, il se lance dans la politique et se fait élire député d'Épernay en 1889 ; il sera réélu en 1893. Rapporteur général de la Commission d'enquête sur l'affaire de Panama, il fera adopter ses conclusions à l'unanimité par la Chambre des Députés. Sous-secrétaire d'État au Ministère de l'Intérieur en 1898, il est élu sénateur de la Marne la même année. On le retrouve Garde des Sceaux dans le ministère Combes, à l'époque (1904) où la Cour de Cassation fut saisie d'une nouvelle demande de l'affaire Dreyfus.

Concernant Ghéon, précisons que, ayant pu reprendre la clientèle d'un autre médecin, il restera à Bray.

ponsabilité à peu près illusoire : personnel d'une probité à peu près irréprochable, dévoué, sûr. En 7 ans, j'ai perdu environ 40 frs ! Cependant, une circonstance peut se produire où elle serait sérieuse et grave... mais les faits analogues sont d'une rareté invraisemblable.

Droit à 30 jours de congé par an, pas de chef, liberté d'aller au bureau à l'heure qu'on veut, etc...

Je ne dois pas cacher qu'une fois entré, je crois, vu la réforme des droits d'octroi, suppression des vins, etc., que l'avancement assez rapide de 4 000 à 4 500, à 5 000 et peut-être 6 000, serait sans doute très lent ensuite à 7 000, 8 000, 9 et 10 000.

Tout dépend, je vous le répète, du Préfet de la Seine qui nomme absolument qui il veut. Vous avez, sans doute, des relations plus ou moins directes avec lui ? ou vous pouvez les avoir ?

Un appui de conseiller municipal, bien choisi, naturellement peut être excellent... je crois qu'il vaut mieux éviter les nationalistes comme appui auprès de M. de Selves ; rechercher, par exemple, Froment Meurice (s'il est encore du Conseil ?), ancien rapporteur du budget de l'Octroi. Le monde protestant peut être influent aussi, voyez.

En tous cas, voyez là, mon cher Gide, le désir que j'ai de vous être agréable ainsi qu'à Rysselberghe, avec la conviction que — si des nominations trop nombreuses ne sont pas promises par le Préfet ou réservées à des candidats malheureux aux élections d'aujourd'hui — il peut y avoir là la meilleure voie à suivre pour assurer la tranquillité et la subsistance à votre ami Ghéon.

Tout votre

André Fontainas.

30. — ANDRÉ GIDE À ANDRÉ FONTAINAS

*Cuverville, lundi matin.
[fin avril 1902.]*

Quelle excellente lettre vous m'écrivez, cher Fontainas ! et combien propre à relever Ghéon de son triste découragement ! Je la lui communique aussitôt, avant que d'imprudentes démarches n'aient été tentées dans un autre sens. Et merci de vos indications précieuses ; nous allons donc tâcher d'agir diplomatiquement.

Je suis votre très reconnaissant ami

André Gide.

31. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 18 juin 1902.

Mon cher Gide,

*Je termine à l'instant la lecture de L'Immoraliste, et je demeure, de l'avoir lu à peu près d'une haleine, dans une stupeur cependant émerveillée*³⁸.

Assurément nul comme vous ne conduit les épisodes d'un drame intérieur et ne nous le révèle peu à peu par l'enchaînement de larges phrases en quelque sorte savoureuses autant qu'elles sont chantantes et précises. Mais c'est ce qui est la moelle même du récit qui m'arrête par une étrangeté déconcertante. J'avoue que je suis très surpris de voir un homme non plus borné par les livres où il s'enfonce, non plus énérvé des poussières débilitantes du savoir, non plus même neurasthénique ou souffrant dans sa chair, s'éveiller à la vie, s'attacher à la vie, rayonner, respalndir de la manière que vous dites !

Est-ce antipathique à ma nature ? Cela, surtout, je pense ! Mais quoi ! je comprendrais, me semble-t-il, son émerveillement, sa passion si elle était largement épanouie en belle ardeur sensuelle, et non glissante, hésitante, un peu inquiète. Il n'est pas de remords, il n'est pas d'égoïsme dans un réveil de la nature. Comment Michel ne cherche-t-il pas à entraîner, puisqu'il l'aime, Marceline dans sa joie, à la lui inoculer, à la faire s'épanouir avec lui par les mêmes spectacles, la même félicité, surtout lorsqu'il a compris qu'elle se meurt d'être délaissée !

Vous voyez que je ne vous cherche pas une querelle moralisatrice, il s'en faut ! Mais je crois qu'il y a une différence encore singulière entre nos façons de concevoir les sentiments. Vous êtes, comme vous le signalez vous-même, d'éducation profondément protestante. Vous vous êtes

38. Fontainas a reçu un exemplaire de l'édition originale (mai 1902) de *L'Immoraliste*. Bien entendu, il en admire le déroulement rigoureux et le style ; ce qui le choque, c'est l'attitude de Michel, le héros, à l'égard de Marceline, celle qu'il aime et qu'il n'en abandonne pas moins à son sort funeste ; et l'immoralisme du héros, même si c'est le thème de l'ouvrage. En outre, Fontainas rapproche volontiers Gide de ses héros. Et à ses yeux, il a beau se dire dégagé de l'empreinte de son éducation puritaine, chacun de ses actes, chacune de ses pensées en rappelle le souvenir alors que lui, Fontainas, ne sait rien — dit-il — d'aucune morale qu'elle soit païenne ou chrétienne. Si Gide est immoral, lui se sent amoral, indifférent même aux prescriptions morales ; il n'a pas le réflexe de la moralité. Il respecte, sans se poser de questions, « le convenu, l'admis, le louable ». C'est là un dialogue de sourds qui se répétera avec *La Porte étroite* et le *Dostoïevsky* de Gide.

dégagé de son emprise ; mais cependant votre esprit en conserve le souvenir, et vous vous comparez, dans chacun de vos actes, dans chacune de vos pensées, à celui que vous auriez été (ou, peut-être, que vous avez été) sous l'influence de cette éducation. Moi je ne sais rien d'aucune morale ni païenne, ni surtout chrétienne. Mes actes, mes gestes, mes pensées lui sont-ils conformes ou non ? jamais je ne m'en suis soucié ; j'ignore cette préoccupation. Aussi, tandis que je suis amoral, vous pouvez vous dire immoraliste, et je comprends malaisément ce besoin, non tant de confession que d'explication, de comparaison de vos pensées et de vos gestes (ou ceux des protagonistes de vos livres) avec ce qui peut être, chez la plupart de nos contemporains, le convenu, l'admis, le louable.

Je m'explique fort mal, et tout cela est bien vain. Mais je tiens surtout à ce que vous compreniez bien que je n'en goûte pas moins avec ferveur tout ce que vous écrivez, que vous m'apparaissez un peu comme une figure très spéciale d'humanité, très sincère et admirablement instinctive, que vous êtes, de plus, à mes yeux, un des plus sûrs écrivains de cette génération qui en compte de si nombreux, et que je vous aime très fraternellement.

André Fontainas.

32. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 9 février 1903.

Cher Fontainas,

Peut-être aurez-vous appris par quelque autre la maladie de ma femme — qui depuis hier commence à aller mieux³⁹. Depuis 10 jours, je n'ai pu trouver un instant pour aller vous voir ; et de plus j'eusse craint d'apporter la rougeole à votre foyer. Je suis moi-même extrêmement fatigué, mais tenais à ce qu'un mot vous dise que si je n'étais pas encore venu, ce n'était par oubli ni par négligence, mais par contrainte et que je

39. Madeleine Gide souffre d'une violente rougeole. « Moi-même [je suis] très fatigué, excédé par tout ce à quoi je dois tenir tête », écrit Gide ce même 9 février 1903 à Ghéon, lequel lui avait dit, quelques jours auparavant : « Oui, Fontainas m'écrit qu'il y a deux vacances en avril, mais on dit (?) qu'à cette occasion un poste de receveur serait supprimé, et que l'autre reviendrait non au candidat du préfet mais à quelque gabelou professionnel ? Que croire ?... Pour l'Octroi, Vallé a bien marché ; reste Jaurès : je pense que tu t'en inquiètes ? » (Ghéon—Gide, *Correspondance*, p. 496.)

*suis toujours
amicalement votre*

André Gide.

33. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 11 février 1903.

Cher Gide,

Je ne doutais pas que si vous n'étiez venu me voir, c'est que vous en aviez été empêché, et me gardais bien de vous en vouloir, soyez persuadé. D'ailleurs, je me reprochais de toujours vous laisser venir sans aller jamais sonner à votre porte. Mais cette année, j'ai entrepris un long travail suivi auquel je m'attache⁴⁰. Les interruptions forcées ne sont guère que les moments où il faut bien que je me consacre à mes obligations administratives, quelque légères qu'elles soient. Je ne vois personne, je ne vais nulle part.

Pourtant, il y a quelques jours, notre ami V. Rysselberghe m'avait appris la maladie de Madame Gide, et il a fallu que votre lettre amicale me rappelât la négligence que j'ai mise à vous en demander des nouvelles comme c'était mon intention !

Mon existence se consume en vains projets rarement en acte, si simple soit-il ! Pardonnez-moi, je n'en suis pas moins fervemment votre tout dévoué

André Fontainas.

34. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

*4, rue de l'Alboni, XVI^e.
Paris, 4 juillet 1909.*

Mon cher Gide,

Je viens, tout d'une haleine, de relire La Porte étroite, dont j'attendais de mois en mois avec anxiété la suite lorsque La Nouvelle Revue Française la publiait. Vous êtes des très rares qui peuvent, en posant haut la tête, se dire : J'ai fait un beau livre ! Vous en avez fait plus d'un, mais celui-ci, je le trouve unique et angoissant. Je n'en connais pas d'autre, de notre temps, qui soit d'un si douloureux désenchantement. « Combien

40. Fontainas travaille à l'*Histoire de la Peinture française au XIX^e siècle (1801-1900)*, qui paraîtra au Mercure de France en 1906.

cette analyse de ma tristesse est dangereuse », a écrit votre Alissa dans son journal ⁴¹. Hélas ! Vraiment il existe donc des âmes si déprises volontairement ou par éducation de la beauté regorgeante de la vie qu'elles puissent ainsi se nourrir et s'exalter de leur propre douleur, en fermant les yeux au monde et à la joie d'autrui ! Aberration étrange, et singulière puissance d'un mot dont le sens même ne saurait être étroitement défini ! Quoi, c'est là la vertu ! Tous ces mots qui tendent à l'édification morale ou religieuse me sont d'une signification si étrangère que je m'étonne toujours quand j'en ai compris sur certains cerveaux l'importance terrible. Mais cela ne serait que bien peu de chose, s'il n'y avait cet art à la fois simple, ample et austère, si rigoureux et si compréhensif, et si sensible enfin que vous avez su mettre au service d'une si subtile et si attentive analyse. Et — car c'est à quoi, vous vous en doutez, je suis toujours sensible avant tout — cette beauté d'une langue si pure, si nette, si précise, si dédaigneuse de l'ornement pittoresque ou facile, qui est comme la surface, à la tombée du soir, miroitante paisiblement des eaux limpides d'un lac ou d'un grand fleuve calme.

J'admire, mon cher Gide, profondément votre nouveau livre, et je suis heureux, en vous remerciant de me l'avoir envoyé, de vous dire la joie sereine et grave que j'ai eue à le lire.

Bien cordialement, je vous serre la main.

André Fontainas.

35. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 13 janvier 1910.

Soyez béni, mon cher Fontainas, qui permettez à celui qui n'a reçu d'aucun Saint-Esprit le don des langues de pouvoir déguster enfin ces

41. « Journal d'Alissa », 28 mai (*Romans, récits...*, p. 583) : « Combien cette analyse de ma tristesse est dangereuse ! [...] Ce n'est pas par désœuvre-ment, comme je le croyais d'abord, que j'écris, mais par tristesse. La tristesse est un état de péché, que je ne connaissais plus, que je hais, dont je veux décompliquer mon âme. Ce cahier doit m'aider à réobtenir en moi le bonheur. » Admirables et atroces pages de journal d'une âme qu'attire le mysticisme et qui, pour y parvenir, préfère renoncer au monde. Car dans *La Porte étroite* Alissa ne tend pas vers la sainteté, — Dieu seul est saint, au sens réformé du terme, — mais vers un mysticisme. « Mon rêve était monté si haut que tout contentement humain l'eût fait déchoir. J'ai souvent réfléchi à ce qu'eût été notre vie l'un à l'autre ; dès qu'il n'eût plus été parfait, je n'aurais plus pu supporter notre amour... »

*poèmes de Meredith, vers qui je regardais depuis longtemps comme vers un paradis défendu ! Après Keats, c'est certainement celui que vous deviez traduire ; car c'est aussi après Keats, celui que je désirais le plus lire*⁴². Merci. Bien amicalement votre

André Gide.

Excellentes, vos quelques pages liminaires.

36. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

4, rue de l'Alboni, Paris 16^e.
Paris, 15 janvier 1910.

*J'ai reçu, mon cher Gide, vos deux lettres*⁴³, et je suis très heureux d'y sentir l'intérêt que vous avez pris à mon essai de traduction : n'est-ce pas ? qu'on aime ou non Meredith, c'est un cerveau curieux et bien

42. André Fontainas vient de publier *L'Amour moderne* de George Meredith aux Éditions de la Phalange. Le livre est dédié à Henry D. Davray qui, écrit Fontainas, « le premier m'apprit à comprendre et à aimer l'art subtil et radieux de Meredith ». Suit une « Notice du traducteur ».

Fontainas avait publié la traduction de *Cinq poèmes de John Keats* en 1906 (Toulouse : Bibliothèque de Poésie).

George Meredith (1828-1909), poète et romancier anglais très populaire à son époque. *L'Égoïste*, *Richard Feverel* et *Les Comédiens tragiques* sont ses œuvres les plus connues et les plus appréciées. André Ruyters et Henri Ghéon lui consacrèrent des articles dans *La NRF* (juillet 1909 et janvier 1910). C'est l'époque où la France le découvre. En 1921, les Éditions de la NRF inscriront 19 traductions de Meredith à leur catalogue avant que l'auteur ne soit délaissé (signalons cependant une nouvelle traduction des *Comédiens tragiques* qui a paru chez Gallimard en 1993).

Gide appréciait diversement Meredith. En 1918, il lit avec ravissement *The Shaving of Shagpat*, notant dans son *Journal* (25 avril, p. 652) qu'il s'agit d'« un des livres que je jalouse le plus, que je voudrais avoir écrits ! ». La version française du livre devait paraître à la NRF en 1921, sous le titre de *Shagpat rasé*. Six ans plus tard, le 19 novembre 1924 (*ibid.*, p. 795) : « J'achève, par larges lampées, *L'Égoïste*. Je doute si jamais roman m'a plus ennuyé. Avant vingt ans, nos petits-neveux s'étonneront de l'intérêt que certains d'entre nous ont pu y prendre. » Enfin la Petite Dame nous rapporte cette réflexion de Gide, à la date du 31 octobre 1928 : « Meredith n'est décidément pas mon homme ; ça me rejette aussitôt du côté de Fielding et d'autres. J'ai lu maintenant quatre ou cinq fois son *Égoïste* que je trouve carrément surfait. »

43. L'autre lettre n'a pas été conservée.

particulier. C'est en cela avant tout qu'il m'attache. Mais c'est aussi parfois un grand lyrique de sentiment, et vous le verriez si j'avais l'occasion de publier un autre grand poème que j'ai traduit (L'Amour dans la vallée) ; mais où ? Il y a 26 strophes de 8 vers (208 vers), c'est un peu encombrant. Et je ne crois pas que La Nouvelle Revue Française soit disposée à prendre une traduction ; sinon, je vous l'offrirais volontiers pour elle.

Bien cordialement à vous.

André Fontainas.

37. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 26 janvier 1910.

Mon cher Fontainas,

Excusez-moi de n'avoir pas aussitôt répondu à votre proposition. Non, La NRF n'a aucun parti pris à l'égard des traductions et votre nom joint à celui de Meredith va la tenter beaucoup, je le sais, bien que nous soyons un peu encombrés pour le moment. Certes, je me rends compte que cette traduction ne peut intéresser qu'un public extrêmement restreint ; mais je m'assure que ce public, c'est parmi nos lecteurs que vous le trouverez. Si donc vous n'êtes pas trop pressé (sans doute L'Amour dans la vallée ne pourrait-il paraître avant juin ou juillet, car la place va être fort réduite par l'énorme Hélène de Verhaeren⁴⁴), vous nous ferez un grand plaisir en nous communiquant le manuscrit.

Bien amicalement votre

André Gide.

38. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Cuverville-en-Caux, 3 juillet 1910.

Cher Ami,

Je communique votre lettre à Jean Schlumberger, qui vous répondra

44. *Hélène de Sparte*, tragédie en quatre actes d'Émile Verhaeren, fut jouée au théâtre du Châtelet en 1912, et « ne paraîtra pas dans la Revue avant d'être publiée par le futur "comptoir d'éditions" », comme le souligne Auguste Anglès dans *André Gide et le premier groupe de la NRF* (Paris : Gallimard, 1978-86), t. I, p. 163.

avec précision⁴⁵ ; mais je puis déjà vous dire que votre Meredith devait passer dans le n° d'août, ainsi que vous le faisiez espérer ma lettre ; ce n'est qu'à grand regret que nous avons dû le remettre encore, à cause d'une très importante traduction de Chesterton que nous a envoyée Claudel, et qui, pour des raisons extra-littéraires, ne pouvait attendre plus longtemps⁴⁶.

Je suis à peu près certain que le Meredith passerait en septembre si vous avez l'obligeance de nous le laisser jusqu'à cette époque. (Nous avons craint de mettre deux traductions anglaises dans le même n°.) Il appartient à Schlumberger de vous fixer. Je serais au regret, croyez-le, si un retard devait nous enlever ce poème, car je me réjouissais de voir votre nom à notre sommaire ; mais sans doute septembre ne sera-t-il pas trop tard, même si vous devez faire paraître vos traductions en volume à la rentrée...

Veuillez présenter mes hommages à Madame Fontainas, et croire à mes sentiments très affectueux.

André Gide.

39. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 3 avril 1914.

J'ai lu, mon cher Ami, avec grand plaisir votre belle et nette traduction de Rabindranath Tagore⁴⁷. J'avais lu en anglais ces poèmes, et j'ai

45. Gide transmet ce même jour la lettre de Fontainas à Schlumberger, en ajoutant : « Vous voudrez donc bien écrire un mot à votre tour à Fontainas. Je serais très heureux de le contenter car Fontainas fait partie d'une constellation, dont nous n'avons pas à souhaiter la copie, mais dont la sympathie peut nous être très précieuse. Vous voyez néanmoins que ma lettre vous laisse une porte de sortie ; mais tout de même, à moins d'une possibilité, et je n'en prévois pas, répondez : Septembre. Mais tout le poème pourra-t-il passer en une fois ? Je crois que cela serait préférable ». (Gide—Schlumberger, *Correspondance*, pp. 292-3.) À noter qu'il ne faut pas confondre *L'Amour moderne* (*Modern Love*) de Meredith, dont la traduction par Fontainas avait paru en janvier 1910 aux Éditions de la Phalange, avec *L'Amour dans la vallée* que publiera *La NRF*.

46. « Les Paradoxes du Christianisme » de G. K. Chesterton, traduction de Paul Claudel, paraissent dans le n° 20 d'août 1910, et c'est dans le n° suivant, de septembre, que paraîtra la traduction par Fontainas de « L'Amour dans la vallée » (*Love in the Valley*).

47. Rabindranath Tagore (1891-1940), dont Gide traduit *L'Offrande lyrique*

l'impression que vous les rendez avec fidélité ; mais aussi avec le charme et la certitude de tout votre talent. Je n'ai pas, cependant, je dois vous le confesser, pour ce poète un enthousiasme excessif ; son art me paraît fait, le plus souvent, de formules orientales éprouvées depuis longtemps, auxquelles se mêlent quelques admirables découvertes, je le reconnais, mais aussi tout l'ennui, à mon sens, des spéculations métaphysiques les plus creuses et les plus inutiles. J'ai le sentiment sincère que le poète gagnerait prodigieusement à se contrôler, à se limiter, à se concentrer, car il y a véritablement en lui l'âme d'un grand lyrique, — et je

d'anglais en français (Éd. de la NRF, 1913), a reçu le prix Nobel de Littérature en 1913. Entre 1902 et 1910, il voit disparaître sa femme et la plupart des membres de sa famille ; il se retire alors dans la solitude et écrit *L'Offrande lyrique*. Il a beaucoup publié. À titre indicatif, la Foire de Calcutta de 1991 proposait 152 titres de l'auteur en sus de ses œuvres complètes en trente volumes ! Il a été traduit en trente-cinq langues et des centaines d'ouvrages de critiques ont été publiés sur Tagore et son œuvre. La « Tagore-industrie » fait vivre plusieurs centaines de personnes dans le pays du « Sous-Continent ». D'où venait cette prodigieuse créativité ? se demandait Saraju Ejita Barneju dans *Le Monde* du 9 août 1991. « Quel en était le moteur ? Nous savons qu'elle émergeait, continue-t-il, des profondeurs d'une société en inertie, d'un hindouisme devenu obscurantiste, d'un pays campé contre un régime colonial qui fut en même temps sa fenêtre sur le monde. » Il n'est pas surprenant que Gide ait été attiré par *L'Offrande lyrique*. On y retrouve la ferveur des *Nourritures terrestres* et le souffle d'*El Hadj*. « Dans la suite de poèmes... tous les modes plutôt de l'attente sont exprimés, écrit Gide dans l'introduction, et certaines strophes frémissent d'une intime musique qui me fait tour à tour penser à quelques mélodies de Schumann ou à tel aria d'une cantate de Bach. Par instants, il semble presque que l'attente soit amoureuse ; puis aussitôt la voici qui devient mystique éperdument. » Et de reproduire l'un des chants : « Au petit matin, un bruissement a dit que nous allions nous embarquer toi seulement et moi, et qu'aucune âme au monde jamais ne saurait rien de notre pèlerinage sans but et sans fin. / Sur cet océan sans rivages, à ton muet sourire attentif, mes chants s'enfleraient en mélodies, libres comme les vagues, libres de l'entrave des paroles. / N'est-il temps encore ? Que reste-t-il à faire ici ? Vois, le soir est descendu sur la plage et dans la défaillante lumière l'oiseau de mer revole vers son nid. / N'est-il pas temps de lever l'ancre ? Que notre barque avec la dernière lueur du couchant s'évanouisse enfin dans la nuit. » Tagore s'adresse à son dieu comme un poète à sa muse. « Quel est le secret de cette joie frémissante..., quelle est cette vérité qui tout à la fois nourrit l'âme et l'énivre ? », se demande Gide, car « cette joie naît toute naturelle au sentiment de la vie universelle, au sentiment de la participation à cette vie, un sentiment quasi panthéiste. "Mon poète", dit-il à Dieu, ou encore "Maître poète", un maître poète dont il est, lui, dont l'homme est la vivante poésie. »

rêve, devant lui, comme devant tant d'autres, à moins qu'ils possèdent la spontanéité ingénue d'un Verlaine, au prodigieux exemple de conscience qui nous fut donné inoubliablement par Stéphane Mallarmé.

Ce dont je suis heureux par-dessus tout, mon cher Ami, c'est la fidélité de votre souvenir, à laquelle répond, je vous assure, la constance de mes sentiments cordiaux et de ma fraternelle admiration.

André Fontainas.

40. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Cuverville, 14 juin 1914.

Mais certainement, cher Ami !

Je ne suis malheureusement pas à Paris pour choisir avec vous ; c'est donc à vous de décider quel morceau de votre livre est le mieux susceptible de former un tout, capable d'intéresser nos lecteurs⁴⁸.

Une seule chose m'inquiète : la proximité de la publication de votre ouvrage, en volume ; car nos prochains sommaires sont terriblement encombrés... peut-être serait-il bon que vous en parliez avec Jacques Rivière, notre secrétaire, un de ces prochains samedis (de 3 à 5, aux bureaux de la NRF).

Croyez, mon cher Fontainas, à mon affection bien fidèle.

André Gide.

48. La lettre d'André Fontainas à laquelle répond celle de Gide n'a pas été conservée. Il s'agit de la biographie de Poe par Fontainas qui paraîtra au Mercure de France en 1919, avec un portrait de Poe en héliogravure. Le retard de cette publication est sans doute due à la Guerre. Fontainas désirait voir paraître des extraits de son livre dans *La NRF*. Gide et Rivière l'en écartèrent sous prétexte que les sommaires sont encombrés. Gallimard adoptera la même attitude.

E. A. Poe est alors plus apprécié en France qu'en Amérique. « Les auteurs américains écrivent alors pour le plus grand bien du plus grand nombre. Poe, au contraire, n'écrivit pour le bien de personne. Ses écrits sont aussi éloignés de toute tendance moralisatrice qu'ils le sont de toute impure suggestion », estime William P. Trent (dans *Littérature américaine*, Paris : Armand Colin, 1923), nous donnant l'explication d'une tendance qui s'est depuis lors inversée.

41. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 23 juin 1914.

Mon cher Ami,

J'ai vu samedi M. Jacques Rivière qui, aimablement prévenu par vous, m'a réservé l'accueil le plus charmant. Il m'a confirmé que les sommaires sont faits jusqu'à octobre. J'ai vu Vallette qui voudrait faire paraître mon livre fin octobre, et, si je le retardais, il y aurait, par malheur, à craindre que je sois devancé par la publication d'un autre livre sur Poe (au Mercure aussi), traduit par Ransome : livre que j'ai lu en anglais, et que j'estime médiocre. J'aurais beaucoup aimé voir un morceau de mon étude dans La N^{elle} R. française, et j'écris dans ce sens à M. Rivière, mais je l'avoue, sans grand espoir. Je comprends qu'il ne peut, pour mes convenances personnelles, bouleverser des sommaires ni rompre des engagements antérieurs.

En tout cas, il m'en restera une fois de plus le souvenir plus cher de votre bienveillante amitié ; et l'assurance aussi que, le jour où je m'y prendrai plus à loisir, la Nouvelle Revue m'accueillera encore, comme elle m'a autrefois accueilli pour la traduction d'un poème de Meredith.

J'ai reçu, mon cher Ami, les deux beaux tomes de votre « *sotie*⁴⁹ » et j'ai grande joie, en la relisant, d'y retrouver le plaisir intellectuel que m'en avait procuré la découverte, dans la Revue.

Merci infiniment, et de toute ma fidèle cordialité, à vous, mon cher Gide.

André Fontainas.

42. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Paris, 21 mai 1917.

Mon cher Ami,

Je suis heureux que l'aspect de La Jeune Parque⁵⁰ vous ait plu. Voici tant de mois, et j'allais dire d'années, que je l'attends, que ce que j'admire surtout c'est sa présence...

Vous pourriez, au sujet du petit recueil dont vous me parlez⁵¹, le

49. *Les Caves du Vatican*, *sotie* par l'auteur de *Paludes*, anonyme, Paris : Éd. de la NRF, 1914.

50. La première édition de *La Jeune Parque* de Paul Valéry paraît alors aux Éditions de la NRF.

51. Dans une lettre qui n'a pas été retrouvée. Il pourrait s'agir de *Paysages*

présenter directement à Gallimard, qui gère depuis la guerre les intérêts de la maison — moi je n'ai pas grand espoir qu'il répondra favorablement.

Le « *Lasciate ogni speranza* » devrait être écrit, en encre sympathique, sur le seuil de chaque librairie. Spécialement à la NRF, les livres à paraître sont en souffrance depuis près de deux ans — je parle des livres au sujet desquels des engagements ont été contractés ; je doute que la NRF consente d'ici longtemps à en contracter d'autres. Je m'attriste personnellement d'avoir à vous répondre ainsi... et si je n'étais si grippé, si morose, si taciturne, j'aurais pris prétexte de votre mot pour vous porter de vive voix ma réponse ou du moins pris prétexte de cette réponse pour aller vous serrer la main. Mais quoi ! vous savez que je n'en reste pas moins bien affectueusement votre

André Gide.

43. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 23 juillet 1920.

Mon cher Gide,

J'ai reçu avec joie et lu avec avidité *La Symphonie pastorale* que vous m'avez fait l'amitié de m'envoyer, et dont je vous remercie bien fort, sensible à votre vieux et fidèle souvenir.

Je retrouve dans ce nouveau récit toutes les qualités, toute la force mâle et discrète de votre sûr talent, et j'en suis heureux⁵². Mais je l'avoue, comme chaque fois qu'il vous a plu de nous maintenir un instant dans l'atmosphère du « moralisme » protestant, en dépit du plaisir que j'éprouve à lire un livre de langue si nette, si certaine et si pure, et à y retrouver votre maîtrise, j'étouffe et je sens le besoin de respirer le grand air. Est-il possible, en même temps, de s'abîmer la vie de tant de restrictions et de contraintes et de satisfaire les inquiétudes de sa conscience avec une aisance qui me confond à ce point ? On ouvre la Bible, on trouve un texte dont on fait plus ou moins hasardeusement⁵³ application à son cas, et cela suffit, on a l'âme en paix ! Quelle singulière disposition !

et *Souvenirs de Belgique*, qui paraîtra chez Crès en 1919.

52. On a beaucoup écrit sur *La Symphonie pastorale*, l'un des ouvrages les plus connus de Gide, sans doute à cause du film qui en a été tiré et de la qualité des acteurs. Gide en situe le cadre dans le Jura suisse.

53. Sic.

Excusez-moi si ce que je vous écris là vous étonne, mais j'ai été élevé et me suis toujours tenu en dehors de toute religion. J'ai la fatuité de n'en pas valoir moins à cause de cela. Et chaque fois qu'une circonstance m'a obligé de fréquenter des idées chrétiennes (je n'ai pas eu l'occasion d'en rencontrer d'autres, hélas !... du moins d'autres idées de religion établie), elles m'ont été insupportables par leur étroitesse, par leur mesquinerie. Il se peut, d'ailleurs, que je sois, simplement, incapable d'en sentir la grandeur ; je ne les perçois pas, voilà tout.

Ne me prêtez pas, cependant, des sentiments que je n'ai pas : réduire la morale suave et simple, généreuse, de Jésus, j'aime la dire douce, des Évangiles et [de] certaines parties de la Bible. C'est une religion à quoi ma raison demeure impénétrable... sinon, peut-être, celle de la Beauté, ou celle qui soutient et explique Spinoza.

Tout ce que je vous écris là peut vous définir de quel plateau j'envie votre œuvre nouvelle, mon cher Gide, et combien j'en éprouve la sûre magie pour l'avoir supportée et admirée jusqu'au bout.

Merci donc encore et croyez-moi bien sincèrement votre ami

A. Fontainas.

44. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

*21 av. Mozart 16^e
Paris, 13 juillet 1923.*

Mon cher Gide,

Je suis très touché de votre fidèle souvenir, et j'ai lu votre Dostoïevsky avec autant d'intérêt que de soin⁵⁴. À chaque pas que j'ai, grâce à

54. *Dostoïevsky* (Paris : Plon, 1923) rassemble un portrait de l'auteur russe d'après la correspondance publiée par Melchior de Vogüé, une étude des *Frères Karamzov* et les conférences que Gide prononça au théâtre du Vieux Colombier. Gide considérait Dostoïevsky comme « le plus grand de tous les romanciers » (p. 61). En URSS, il sera attristé de constater que Dostoïevsky « ne trouve plus guère de lecteurs, sans qu'on puisse exactement dire si la jeunesse se détourne de lui ou si l'on a détourné de lui la jeunesse. Tant les cerveaux sont façonnés » (*Retour de l'URSS*, in *Voyages*, Paris : Gallimard, coll. « Biblos », 1993, p. 444). Fontainas n'était pas le seul à être rebuté par ce qu'il sentait « d'outré, de poussé à l'absurde dans la conception de l'analyse » de Dostoïevsky. Gide (*Dostoïevsky*, p. 57) fait lui-même allusion à « ce refus de certaines intelligences devant le génie de Dostoïevsky, au nom de la culture occidentale car je remarque aussitôt », continué-t-il, « que dans toute notre littérature occidentale, et je ne parle pas seulement de la française, le roman, à part de très rares exceptions, ne s'occupe que des

vous, fait dans cette étude, ma double impression allait se confirmant : mon absolue admiration pour la puissance de Dostoïevsky, mon antipathie instinctive pour son art, pour sa compréhension, pour la forme de son génie. Je suis un peu embarrassé de vous avouer cela, parce que, à plusieurs reprises, vous prétendez retrouver chez lui principalement ce que vous reconnaissez ou cherchez en vous. Il est bien certain, cependant, que les différences typiques sautent aux yeux. Vous êtes essentielle-ment français, je veux dire ordonné, écrivain de goût, artiste de choix. Je ne puis m'empêcher devant Dostoïevsky d'être rebuté par ce que je sens, à tort ou à raison, d'outré, de poussé à l'absurde dans sa conception de l'analyse psychologique. Ne vous semble-t-il pas un peu aisé de poursuivre un système jusqu'au bout lorsqu'on l'applique, de préférence, à des malades d'une certaine catégorie ? Il est plus commode d'étudier la mentalité des fous que celle des gens d'esprit sain, normal, équilibré. Prenons des exemples illustres. Lautréamont est plus facile à expliquer (je ne dirai pas que Victor Hugo ; vous ne l'aimez pas) que Montaigne ou que Balzac. Et, pour ma part, je n'adopte pas, du tout, le sentiment de Nietzsche ; je ne reprends jamais Stendhal sans être éperdu de tout ce que j'y apprend de nouveau.

Au fond, mon cher Gide, je le sais, je le sens fort bien, il y a une valeur qui m'échappe complètement. J'essaye parfois de m'y assimiler par l'intelligence et l'application de mon vouloir, je n'y parviens pas. Non seulement je n'ai rien d'un mystique, mais faute d'éducation préparatoire dans mon enfance, d'exemple exaltant autour de moi, de tendance naturelle à désirer ou à cultiver en moi l'esprit religieux, non moins que le culte, la morale chrétienne me demeure absolument étrangère. Je ne m'en explique pas la nécessité, je ne m'explique pas qu'on y puisse être soumis, non plus qu'à aucune autre morale d'ailleurs, dont on ait trouvé les préceptes en soi-même ou par soi-même. Ceci implique, en conséquence, l'impossibilité de toute inquiétude, de toute angoisse morale. Je crois que je puis avouer cela sans honte, car j'ai le sentiment que, sauf au plus des peccadilles, je n'ai jamais fait une action dont votre morale ou une morale religieuse, dogmatique, doctrinale, quelle qu'elle puisse être, autoriserait la condamnation.

Bref, en dehors du beau, je ne crois en rien. Et si l'hypothèse bien-

relations des hommes entre eux, rapports passionnels ou intellectuels, rapports de famille, de société, de classes sociales, mais jamais des rapports de l'individu avec lui-même ou avec Dieu, qui priment ici tous les autres ». C'est ce qui blesse l'irrégiosité de Fontainas.

mal opposés l'un à l'autre doit être admise, je ne saurais m'empêcher de croire que l'idée du bien doit forcément être impliquée dans l'idée du beau ; l'idée du mal, dans son contraire. Quant au beau, il est partout, on le peut dégager de tout : forme, matière, expression, idée, mouvement, stabilité, conception abstraite, relations diverses entre les sons, les couleurs, les gestes, les masses solides ou les abstractions intellectuelles, — c'est à l'artiste, au savant, au poète, au romancier, au critique, à l'essayiste, n'importe ? d'en suprendre et d'en ordonner triomphalement, c'est-à-dire ingénument et impérieusement, l'évidence diverse et incontestable.

C'est parce que, mon cher Gide, vous êtes de ceux, en notre temps, dont l'action dans ce sens m'apparaît la plus sûre et la plus continue, que mon estime esthétique vous accompagne toujours, même lorsque je vous comprends moins ou accepte plus malaisément la particularité du point de vue où vous semblez vous placer, mais qu'importe ? il est de mon devoir et souvent de ma joie d'accepter votre suggestion initiale pour marcher avec vous jusqu'à votre but final, quitte à discuter, ensuite, avec moi-même, le fruit que je crois avoir retiré ou que je préfère rejeter dans la corbeille que vous m'avez ouverte.

Acceptez, mon cher Gide, avec mes remerciements, mes fidèles souvenirs.

A. Fontainas.

45. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Cheratte (province de Liège), 21 juin 1924.

Mon cher Gide,

*Je serais fâché que vous puissiez me croire indifférent à l'aimable envoi de votre livre *Incidences*⁵⁵. J'avais compté le lire ici, mais, je vous le confesse en toute honte, je m'aperçois que j'ai oublié de l'emporter de Paris ! J'en ai vu assez, toutefois, pour me rendre compte que, souvent, nos tendances, nos opinions esthétiques ou littéraires divergent ; ce n'est pas un motif pour vous méconnaître ou vous méjuger, je tiens à vous l'assurer, car je ne pourrais supporter la pensée que vous vous imaginiez me*

55. Dans *Incidences* (Paris : Éd. de la NRF, 1924), Gide nous livre ses réflexions sur : l'Allemagne, le classicisme, Proust, la NRF, Rivière, Cocteau, Jammes, la mythologie grecque, Gautier (qu'il exècre), Paul Valéry, Dada. Plusieurs de ses préfaces sont reproduites.

*trouver au rang de ceux qui depuis quelque temps prétendent ameuter contre vous de misérables et ridicules huées*⁵⁶. J'avoue que, si l'occasion m'était donnée de consacrer à votre œuvre et à votre carrière d'écrivain une étude, vous m'estimeriez sans doute bien sévère, peut-être dur sur certains points, mais cette attitude implique une certaine dose de considération intellectuelle, et puis il y a certains autres points où nous nous rencontrons sincèrement, quand ce ne serait que votre égale (peut-être pas identique) admiration pour l'art de notre cher Valéry.

Je vous remercie de votre souvenir toujours fidèle, et je vous réitère mes sentiments sincèrement réciproques.

André Fontainas.

46. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 22 mai 1929.
21 av. Mozart 16^e

Mon cher Gide,

*Je suis très touché de vous voir reprendre l'amicale habitude de m'envoyer vos livres nouveaux et je vous remercie tout particulièrement des paroles d'envoi si aimables dont est rehaussé mon exemplaire de L'École des Femmes*⁵⁷.

56. Les « misérables cabales » auxquelles Fontainas fait allusion sont dues à la publication de *Corydon* par Gide. Mais ne dit-il pas lui-même dans son *Journal* qu'il est « devenu beaucoup moins sensible au blâme. Le déchainement d'attaques de ces derniers mois m'a bronzé » (6 août 1924, p. 788) ?

57. Dans *L'École des Femmes* (Paris : Éd. de la NRF, 1929), c'est à la femme que Gide donne la parole. « Le problème conjugal est analysé dans l'optique d'une femme, Évelyne, qui, d'abord résolue à se dévouer à son mari, deviendra au fil des ans un juge inexorable de ses insuffisances et de ses mensonges. Son journal trace l'envers de la conception du rôle de la femme dans la vie des grands hommes, conception que Gide avait partagée », écrit Alain Goulet dans *Fiction et vie sociale dans l'œuvre d'André Gide* (Paris : Lettres Modernes, 1984), p. 614. Mais n'est-ce pas l'histoire de Gide lui-même ? Fontainas, qui plaint l'héroïne victime de « pleutres conseillers », était franchement féministe, non seulement favorable à ce que la femme jouisse davantage de droits civiques, mais soucieux de la voir s'épanouir dans sa vie quotidienne et conjugale. Après avoir épousé la sœur de Ferdinand Hérold, il se remariera en mai 1915 avec Marguerite Wallaert, et devait couler des jours heureux entre sa femme et sa fille Anne-Romaine qui a un culte pour son père. Dans *Lumières sensibles* (recueil de poèmes publié à la

J'ai lu votre étude d'âme féminine avec, vous le pensez bien, le plus grand intérêt. C'est une âme délicate, songeuse, ingénue et confiante, que froisse le contact avec la vie brutale et trompeuse. Éveillée à la réalité, peut-être se fût-elle ressaisie quand même et re-offerte à la conquête de l'idéal dont le rêve est sa substance, si l'essaim des pleutres conseillers, en qui sa confiance continue à être placée, faute d'en pressentir d'autres possibles et en grande partie par la force d'une constante et vieille accoutumance, ne l'avaient déçue, eux aussi, par l'obstination de leur platitude invétérée et de leur incompréhension.

*Voilà, me semble-t-il, le sens supérieur de votre livre, son sens profondément humain, compatissant et de bonté ! Je vous sais le plus grand gré de me l'avoir fait lire, et cordialement, comme autrefois, du temps où nous nous rencontrions dans la vie, je vous serre la main
cordialement*

A. Fontainas.

47. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 24 août 1931.

21 av. Mozart.

Mon cher André Gide,

En traversant Paris d'une villégiature à l'autre, je trouve et je lis le recueil si intéressant à bien des points de vue, Divers⁵⁸, que vous avez bien voulu m'adresser. Je vous en remercie. Il n'est rien de plus précieux que de connaître mieux, à un certain âge, un écrivain par l'exposé plus personnel, parfois plus secret, des mobiles et des circonstances ou

Librairie de France en 1926), Fontainas a exprimé ce bonheur simple mais authentique :

Le bonheur avec toi dans la maison est entré
Afin d'y vivre une vie apaisée et fervente
Dans le calme et l'amour réciproque et dans l'attente
D'un mystère à soi-même inconcevable et sacré.

Et plus loin :

Je ne sais plus, ô souffle aimé ! de vous deux pour
Qui, chanteur inutile et sec, je me démène
Et chante : Marguerite, ô douce ! Anne-Romaine
Vous êtes la même âme, un souffle, un même jour.

58. Paris : Gallimard, 1931.

réflexions qui ont déterminé son œuvre.

« Comme Chopin par les sons, il faut se laisser guider par les mots. »
*Comprendra-t-on jamais assez que c'est la maxime fondamentale, et que les écrivains, les poètes en particulier établissent un équilibre entre la soumission des mots à leur propos (d'ordre secondaire) et leur propre soumission aux mots, qui est primordiale ? Encore faut-il savoir comprendre, soupeser, mettre en sa place chacun des mots qui requièrent leur admission, — choisir, et savoir pourquoi et ce que l'on a choisi*⁵⁹.

*Comme toutes les remarques que vous suggère Racine sont judicieuses*⁶⁰ !

*Où je ne vous suis guère, par contre, c'est dans la dénégation à Flaubert de son titre de grand écrivain. Je me moque de ce que peuvent en avoir dit Souday, Thibaudet et X et qui vous voudrez. Ce n'est point non plus parce que, à travers la vie, Flaubert m'est demeuré le compagnon, le maître. Ce n'est point, non, parce qu'il peine tant à écrire. Cela, je l'ignore à travers son œuvre, et je ne m'en préoccupe pas, puisque je ne le sens pas. Son application que vous n'appréciez pas à sa valeur n'est pas celle du tâcheron, mais l'attachement entêté, si vous voulez, de celui qui ne cesse pas d'être à soi-même le plus assidu et le plus méticuleux des critiques. C'est l'amour du verbe, c'est l'amour musical du verbe et le goût extrême de la plénitude significative, colorée et musicale du verbe qui le tient ainsi courbé sur le métier. Il ne s'accommode pas des demi-teintes, c'est, non sa faiblesse, mais sa particularité. « Il n'est pas un de ses livres qui ne soit d'une tenue exemplaire*⁶¹. » À moi, cela me suffit.

Si même comme vous j'inclinai — je ne sais s'il en est ainsi — à préférer la Correspondance à la Tentation, à Madame Bovary, aux Contes, à Salammbô, ce décor extraordinaire autour de si peu d'humanité, peut-

59. Équilibre des mots et musique intérieure — si divers d'un écrivain à l'autre ou d'une oreille (de lecteur) à l'autre ! Voire d'une époque à l'autre, pour le même écrivain, idée que développe d'ailleurs plus loin Fontainas, à propos de la traduction.

60. Gide écrit à propos de Racine : « Il est sans doute paradoxal de dire que Racine aurait changé le caractère de Phèdre si la beauté du vers l'eût exigé... mais ce que l'on peut dire sans tirer à soi, c'est que l'exigence du vers a inspiré, dicté presque à Racine certaines de ses notations les plus subtiles. » (p. 45). Dans ses « Remarques sur Racine » publiées dans *La Muse française* (15 juillet 1939), Fontainas écrit que « Racine est tout sacrifice, économie de moyens. Qui ne voit ce qu'il eût perdu, en cédant à la propension de tout raconter, de mettre à nu ses motifs ? Mais il préfère demeurer, ainsi que l'eût appelé Stéphane Mallarmé, "l'enchanteur d'une œuvre de mystère close comme la perfection" ».

61. *Divers*, p. 71.

être je m'inclinerais bien bas, tout de même, et — excusez le blasphème — je me demande si, par certaine hauteur sereine et saine de la pensée, Flaubert à certains moments n'est pas digne d'être fraternellement accueilli par Gœthe ⁶² !

Ma propre expérience m'amène à vous approuver entièrement dans ce que vous dites des traductions et des traducteurs ⁶³. Mais ne vous semble-t-il pas aussi qu'une traduction demeure toujours une œuvre non terminée ? Un poème aussi, me direz-vous. Mais ce n'est pas la même chose. On termine, on arrête un poème quand et où on a décidé de le faire, on n'en est responsable que vis-à-vis de soi-même. Mais l'expression française où j'ai tâché de faire tenir une expression de Dante ou de Shakespeare, je la sens toujours inégale à tout ce qu'a mis Dante ou Shakespeare, si consciencieux, si attentif et réfléchi, si fervent aussi que j'aie pu être en le traduisant.

Et ce que je n'ai pas mis, c'est arbitrairement que j'ai choisi de l'omettre, ou alors je n'ai pas pu ou encore je n'ai pas vu. Tenez, je relisais il n'y a pas si longtemps le poème *Love in the Valley* de Meredith, dont la traduction, qui remonte à combien de lustres ? a été l'occasion de mon unique collaboration, je crois bien, à La NRF, et j'étais frappé, non des insuffisances, ce serait trop dire, mais du moins des amendements et améliorations qu'il serait aisé (et nécessaire) d'y introduire. Pourtant je connaissais et aimais bien le poème, j'en sentais la richesse ruisselante et secrète. Je crois qu'on doit s'en apercevoir. Mais si j'avais à publier de nouveau cette traduction, comme je la reprendrais, comme je le refondrais. Je ne crois pas que les blâmes ou reproches que vous adressez aux « êtres subalternes » à qui les traductions sont confiées puissent m'atteindre, et cependant... voyez. Je ne puis m'arrêter en détail à toutes les pensées que la lecture de votre livre a suscitées en moi. Ce serait un volume d'égale importance matérielle au moins. Je m'arrête, mon cher André Gide, en vous remerciant de ne pas m'oublier, et en vous serrant la main, comme autrefois, quand c'était vrai.

André Fontainas.

62. « Que Flaubert ne soit pas un grand écrivain, écrit Gide (p. 69), c'est ce qui me paraît ressortir [...] de ses médiocres écrits de jeunesse [...]. Ce n'est qu'à force de travail [...] qu'il supplée les dons qui lui manquent. »

63. Dans sa *Lettre (non envoyée) à André Thérive* (*Divers*, pp. 188-98).

48. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 20 février 1932.

21 av. Mozart 16^e.

Mon cher Gide,

Je n'ai pas pu, hier soir, à cause de mon état de santé ⁶⁴, me rendre au théâtre de l'Avenue, où vous avez eu la gentille pensée de me convier. Veuillez me le pardonner. Ma femme m'a apporté les échos et les impressions de cette soirée, et je me réjouis avec vous de son succès ⁶⁵. J'ai lu votre *Œdipe* avec la plus grande curiosité. Vous vous doutez que je suis très sensible à la hauteur et à la pureté de votre langue, partout du moins, je vous dois de l'avouer, où votre volonté de moderniser l'état d'esprit et surtout d'expression de vos personnages — puisque vous ne voulez plus qu'ils soient des héros tragiques masqués et montés sur des cothurnes — ne dérouté pas nos vieilles habitudes, mes préjugés, mon culte, si vous me permettez de l'affirmer, de la pureté hellénique, vraie ou apparente, peu m'importe, mais dont mon esprit se nourrit, et toujours dans le même ravissement ⁶⁶.

Ne croyez pas toutefois que j'aie la rigidité irraisonnée d'un vieux professeur de grec ou d'un académicien centenaire. J'admets le burlesque, je m'y plais — et que l'on fronde nos dieux ne me déplaît pas. Je comprends moins qu'on en fasse des êtres familiers et actuels que des fantoches. Je veux bien que c'est une manière de souligner qu'ils sont de tous les temps, mais à cette locution : de tous les temps, je ne tiens pas essentiellement qu'on ajoute : et, par exemple, d'aujourd'hui ; cela me paraît une superfétation ⁶⁷.

Pardonnez-moi de vous dire tout cela brièvement ; crûment. Vous

64. André Fontainas était sujet à des attaques de goutte, notamment à la main droite.

65. *Œdipe* fut joué pour la première fois le 18 février 1932, au Théâtre de l'Avenue (après quatre représentations en Belgique et en Suisse), par Georges et Ludmilla Pitoëff.

66. À propos de la Grèce, Fontainas écrit dans *Confessions d'un poète* (p. 19) : « Le sentiment ainsi que la réflexion m'attachent uniquement aux souples constatations ou images sublimes de l'anthropomorphisme hellénique, parce que sous le symbole des dieux, des daïmones et des héros, je perçois un idéal palpitant de sérénité intelligente et généreuse, parce que j'y sens la grandeur d'une humanité de qui la foi en plus d'amour et en plus de savoir, en plus de beauté s'amplifie et s'incorpore. »

67. Fontainas pense sans doute au Prométhée mal enchaîné que Gide fait déambuler sur les grands boulevards et fréquenter les terrasses des cafés.

savez bien que si je m'y risque, c'est que je sens l'importance de votre tentative et qu'elle s'impose, sinon à mon adhésion, à mon attente sincère.

Et croyez-moi toujours avec les mêmes sentiments comme votre camarade d'autrefois, votre dévoué

André Fontainas.

49. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

Roquebrune, 9 nov. 1935.

Mon cher Fontainas,

*En amical souvenir, je tenais à vous envoyer un exemplaire sur hollande et sous couverture bleue de mes *Nouvelles Nourritures*. Et cela est cause que vous n'aurez encore rien reçu ; car on a dû retirer la feuille de titre et faux-titre, complètement ratée. J'ai quitté Paris avant d'avoir pu mettre les dédicaces sur ces « de luxe » — que j'espère qu'on pourra expédier bientôt, mais fort en retard sur l'édition ordinaire⁶⁸. Ceci dit pour que vous n'alliez pas croire à un oubli — car ne doutez pas de mon affection bien fidèle.*

André Gide.

50. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 25 novembre 1936.

Mon cher André Gide,

J'ai lu avec un intérêt passionné les trois volumes que vous m'avez fait l'amitié de m'envoyer⁶⁹.

De Geneviève, que vous dire ? C'est un récit délicieux, dont le ton, la manière et la portée voulue ne sauraient étonner : on y trouve votre sympathie éclairée pour les plus secrets tourments de l'âme humaine et

68. Bien que la date des « achevé d'imprimer » de l'édition courante et de la « Petite Collection bleue » (tirée à 300 ex. sur Hollande Van Gelder) soit identique : 22 octobre 1935, les exemplaires ordinaires des *Nouvelles Nourritures* furent en librairie dès les premiers jours de novembre. — En écrivant à Fontainas, Gide se souvenait sans doute de la belle lettre que celui-ci lui avait adressée lors de la publication des *Nourritures terrestres* (ci-dessus n° 11).

69. Tous trois parus à la NRF : *Nouvelles Pages de Journal* (1932-1935), *Geneviève* et *Retour de l'U.R.S.S.*

les sentiments que les contraintes sociales empêchent tant de pauvres gens de s'avouer à eux-mêmes et encore moins aux autres. C'est une œuvre profondément pathétique par ces qualités de psychologie et de compassion discrète : je n'ai pas à vous en féliciter, elles vous sont coutumières.

J'étais, vous le pensez bien, fort curieux de lire Retour d'URSS ⁷⁰. Je suis de ceux, assez rares, je crois, parmi la gent de lettres, qui ne se sont pas étonnés de votre adhésion aux principes et même aux actes généreux des Soviets, et je n'en suis que plus douloureusement surpris de lire sous votre plume le récit des déceptions que votre voyage vous a données. J'entends bien que les principes demeurent saufs et que vous vous bornez à jeter l'alarme sur la mauvaise direction actuelle qui risque de vicier toute l'expérience qui se fait là-bas. Pour moi, qui ne puis me plier à être un partisan, j'assiste intéressé et, tout de même, empli d'espoir, aux transformations que l'on essaie d'introduire dans l'organisation sociale ; mais sans m'arrêter aux excès déplorables de brutalités dont l'homme, dans les cas analogues, ne peut s'empêcher de se déshonorer. Cela est abject mais fatal, et tient au fond misérable de la nature humaine, toujours et partout insuffisamment évoluée pour s'élever au-dessus d'elle-même, mais, à un point de vue psychologique, cela est relativement secondaire, et n'altère pas la générosité des principes. J'avoue que, à mon opinion, l'homme rassemblé en troupeaux — mettons, si vous voulez, en partis — est toujours au-dessous de lui-même, et toujours il corrompt, de son incompréhension, de son intransigeance, de ses haines et de ses ignorances, les idées qui sont les plus belles, les plus nobles, et que toujours hélas ! ces expériences finissent mal. Voyez cette lamentable Espagne !... et ce que vous dites du régime stalinien n'est pas pour me faire changer d'avis. Est-ce la peine de sacrifier tant de vies innocentes, de causer tant de ruines, pour exalter, à la fin, quelque volonté de dictature, d'égoïsme et de domination ? J'ai plus de foi en une évolution lente, je dirais : latente, qui s'accomplit dans les mœurs ⁷¹. Voyez (interrogez Geneviève et sa mère) le très certain développement auquel nous avons assisté sans nous en douter, depuis cinquante ans, dans les droits, dans les conditions de penser, d'agir, de vivre, de la femme ! Je ne parle pas

70. Sic (pour Retour de l'U.R.S.S.).

71. Gide, qui avait d'abord vu dans le Communisme un réflexe évangélique, devra vite déchanter. Il le fait avec courage et lucidité dans son *Retour de l'URSS*. Ce qu'il dénonce alors finira par devenir de plus en plus criant auprès de tout observateur conscient ou sincère. Il est doublement intéressant d'en relever certains passages, car ils demeurent d'actualité

des droits dits politiques, qui, pour moi, sont au second plan : fatalement la femme les aura en France comme partout ailleurs. Mais son droit au travail, à la pensée, sa participation devenue indispensable à tout ce qui touche l'hygiène, l'instruction, la moralité, la santé de l'enfant. La femme compte enfin. Il y a un demi-siècle, elle était (ce qui n'est pas peu — et ce qu'elle reste fort heureusement) la parure et la possibilité de bonheur de l'existence commune et, à part cela, l'esclave ou la prêtresse du soi-disant plaisir. Il y a là une évolution des mœurs capitale, et ce n'est pas la seule à quoi nous ayons assisté. J'ajoute cependant que j'assiste très intéressé à ce qui se passe chez nous dans le domaine social (plutôt que politique — et j'espère même que la politique hideuse finira par s'y effondrer !), je souhaite, je désire, j'espère même la réussite civique, au fond de moi j'ai bien peur, non d'une action brutale, je n'y crois pas, sauf incidents passagers vraisemblables, mais d'un « ratage » sous d'obscures menées parlementaires ou politiques... Vous voyez l'intérêt que j'ai trouvé à lire votre livre. Pardonnez-moi de vous avoir parlé si longuement de choses que mieux que moi vous connaissez. J'ai voulu simplement, malgré ma sympathie foncière pour les idées qui vous sont chères, vous faire sentir mon inaptitude à me ranger dans un parti, quel qu'il puisse être, parce que je ne sens pas la nécessité de se grouper sous une direction commune pour faire aboutir, comme on dit, des doctrines. Elles s'embarrassent de mille concessions, corruptions et horreurs en chemin, et si elles triomphent à ce moment-là, elles ne sont plus propres ; elles sont, pour le moins, faussées par l'usage, et je m'en détourne... peut-être, je le reconnais, trop tôt, et avant même qu'elles soient souillées, par crainte qu'elles le soient. Et puis, au fond, je ne puis m'empêcher de penser que, sauf preuve du contraire, quand je pense d'accord avec un grand nombre d'hommes, c'est que je ne pense pas, je me suis rangé (c'est plus commode et plus vite fait) à des pensées que je n'ai pas pensées ni examinées. Et j'en ai honte...

Je me serai si bien laissé entraîner que c'est à peine si j'aurai le temps de vous parler de celui de vos trois recueils qui est, à mon sens, le plus attachant, les Nouvelles Pages de Journal où c'est une volupté de vous surprendre, vos pensées à nu, et en somme vous livrant dans le travail même de vos réflexions. J'ai vu, pour ne vous parler que de cela qui, vous le concevez, m'intéresse particulièrement, j'ai vu avec joie que en ce qui concerne la structure du vers français, nous ne sommes pas loin de sentir d'accord⁷² : c'est un étrange sortilège que ce vers réputé clas-

72. Dans *Nouvelles Pages de Journal*, Gide se penche sur la diction du vers français, à la suite d'une lettre qui a paru dans *Le Temps*, estimant que « tout vers

sique, soumis en apparence aux règles les plus rigoureuses et les plus étroites, et qui s'y adapte sans cesse, de façon à contenir jusqu'aux plus exigeants esprits pédagogiques — et qui, si l'on est sensible à son chant véritable, aux nuances et aux délicatesses les plus fines et les plus fugaces, déjoue les mille règles à quoi il fait mine de s'être plié ! Je ne vous suis pas, et pour cause, hélas ! dans le domaine de la versification allemande, mais la versification anglaise ni la versification italienne ne s'illustrent de prodiges aussi constants et insaisissables (tout juste la versification hellénique, et, je suppose, la chinoise qui est aussi impondérablement nuancée, j'imagine !) ; l'anglaise, l'italienne, l'allemande s'appuient sur d'autres bases, fortes, évidentes pour tous et non pas seulement, comme la nôtre, dans le détail, aux seuls raffinés ; elles ne sont pas moindres, certes ! mais différentes.

Et voilà décidément, mon cher André Gide, une épître de longueur excessive, pour vous parler de choses que vous savez pour le moins comme moi, pour vous remercier du plaisir que j'ai eu à lire vos livres, et vous serrer la main bien cordialement.

A. Fontainas.

51. — ANDRÉ FONTAINAS à ANDRÉ GIDE

Paris, 5 juillet 1937.

Je vous remercie, mon cher Gide, de m'avoir envoyé Retouches à mon Retour d'URSS ⁷³. Je ne suis guère surpris, je l'avoue, que Retour ait soulevé contre vous tant de sottises ou d'indignes injures, et vous aussi vous deviez vous y attendre. Vous les signalez, vous n'y répondez pas ; c'était le seul parti à prendre. Pour les discussions, il s'en va bien autrement. Les unes portant sur des faits, et il semble que vous y répondez victorieusement, d'autres sur des principes ou des théories plus ou moins rigides, et je suis toujours stupéfait de voir combien dans l'énonciation comme dans l'application de ces principes, le sentiment humain tient peu de place. Je n'ai pas à vous féliciter, mon cher Gide, d'être humain ;

français vraiment vivant respire et comporte une possibilité de scansion ; mais il reste là de l'arbitraire et le poète reste libre de placer les accents où il veut ». Vieux débat que Jean Marais réveilla, dans les années 50, lorsqu'il interpréta *Bri-tannicus* à la Comédie-Française.

73. Sic (cf. note 70 ci-dessus).

*vous n'êtes pas une machine organisée seulement pour fonctionner dans un but déterminé et pour produire toujours la même chose dans le même temps, de façon implacable et régulière, en dépit même des circonstances et des besoins*⁷⁴.

Un artiste, un écrivain est avant tout sensible ; son intelligence, sa culture secondent sa sensibilité, la déterminent dans une certaine mesure et dans une direction toujours soumise à son contrôle, c'est la perfection de l'humain. Et c'est à cause de cela que nous ne pourrions jamais être d'accord avec la masse énorme et confuse, qui se laisse endoctriner et soumettre à des idées auxquelles elle tient d'autant plus rigoureusement qu'elle est moins à même de les contrôler par une réflexion intelligente et personnelle ; ou elle abdique le sentiment au profit d'idéologies strictes jusqu'à la cruauté impitoyable, ou elle sombre dans un marasme de sensiblerie asservie d'où rien ne la peut retirer. Quand parviendra-t-on à l'illuminer du grand bienfait qui peut aller pour elle jusqu'à confondre intelligence et sentiment, quand se rendra-t-elle compte que c'est en elle-même qu'elle doit faire sourdre la source de cette ineffable fusion ? Les livres, les préceptes, les doctrines, les enseignements et surtout la comparaison de ces enseignements entre eux n'ont d'autre valeur que de mettre en action la personnalité étouffée chez la plupart, ou qui n'ose se révéler... jusqu'à ce que cette libération ait eu lieu, la masse humaine suivra des chefs. Mais qui lui apprendra à placer sa foi en des chefs qui en sont dignes, et à ne la conserver qu'aux chefs qui en restent dignes ? Elle est aveugle, elle se refuse à discerner, ou elle ne distingue que dans une explosion de colère, de passion, parfois excusable, mais bien souvent aussi injuste.

J'admire les hommes qui, comme vous, s'appliquent à lui inculquer un peu de clairvoyance pour son bien propre, dans son intérêt, et en vue de l'accession à plus de justice sociale. Je suis de ceux qui assistent à ces luttes sans avoir abdicé toute espérance, mais trop sceptiques pour croire à l'amélioration immédiate. Elle est, certes, au fond de mes vœux,

74. À propos du Communisme, Gide écrit : « J'ai dû vite comprendre que tout ce que je cherchais naguère dans le communisme (en vain, car où j'espérais trouver de l'amour, je n'ai trouvé que de la théorie), c'était ce que le Christ nous enseigne avec tout le reste en surplus. » (*Deux interviews imaginaires*, Charlot, 1947, p. 26.)

André Fontainas affirme un individualisme forcené assez proche de l'anarchisme : « Ni Dieu ni maître », aurait-il pu répéter. C'est surtout pour lui l'occasion de préciser sa pensée et d'avouer son « inaptitude à se ranger dans un parti ». Si l'on en croit sa fille, il se serait volontiers écrit : « Vive le communisme sans les communistes ! »

et je ne suis pas de ceux qui feront rien pour la contrarier ou la retarder. Je crois, hélas ! qu'il faut patienter, qu'il faut préparer surtout le peuple à comprendre, et, en attendant, lorsqu'on n'a pas reçu le don de prophétie, de persuasion ou d'enseignement, contribuer dans la mesure de ses forces personnelles à agrandir, à enrichir si l'on peut, le domaine de félicité intellectuelle et sentimentale qu'ouvrent les lettres, les arts, et sans doute les sciences, à l'esprit, à la joie de ceux des hommes déjà désintéressés, qui peuvent sentir et comprendre.

Vous vous éloignez généreusement parfois de ce domaine qui est le vôtre ; vous y revenez du moins pour notre bonheur et, je pense, le vôtre, et je m'en réjouis de tout cœur, après vous avoir remercié de l'excursion dans le domaine de la pitié humaine que vous nous invitez parfois à accomplir, vos livres en main, soit sur le Congo soit sur la Russie.

Je vous serre la main bien cordialement.

André Fontainas.

52. — ANDRÉ GIDE à ANDRÉ FONTAINAS

*1 bis rue Vaneau. VII^e
Invalides 79-27
18 novembre 1938.*

Mon cher Fontainas,

À qui, sinon à vous, demanderais-je un petit renseignement ? Il me paraît que mériterait de figurer dans une anthologie que je prépare pour la collection de la Pléiade certain petit poème que Pierre Louÿs nous récitait dans le temps avec un juvénile enthousiasme. Je ne me souviens que de quelques vers qui vous permettraient je pense de reconnaître le poème, si tant est que vous le connaissiez.

Les bleuets ont dit aux coquelicots

.....

Les coquelicots ont dit aux bleuets

Nous sommes plus beaux que vot' capitaine

.....

Nos chapeaux sont faits de faridondaine

.....

Reconnaissez-vous ? de qui diable cela peut-il être ? de Marsol-

leau⁷⁵ ?? *Que vous seriez aimable de me renseigner ! et peut-être de me donner le texte du dit poème, si vous l'avez dans votre bibliothèque.*

Sans la crainte de vous importuner, je vous consulterais également pour différentes choses, au sujet de cette anthologie, qui me tient à cœur comme bien vous pouvez penser.

Veillez croire à ma fidèle affection.

André Gide.

75. Louis Marsolleau, né en 1864, auteur de *Baisers perdus* (1886). Ce poème ne figurera pas dans l'*Anthologie de la Poésie française* de Gide. S'il y eut réponse d'André Fontainas à cette lettre de Gide, celle-ci ne se trouve pas dans le fonds Gide de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, où les lettres sont conservées (celles d'André Gide appartiennent à Mlle Anne-Romaine Fontainas).

Une lettre inédite d'André Gide à Paul Souday

présentée par

PHILIPPE BRIN

Le 25 avril 1928, André Gide écrit à Jean Paulhan : « Mais voici que Paul Souday, dans un récent article, parle élogieusement d'une lettre de moi à François Mauriac, parue dans une publication du Capitole ; j'ai pensé qu'elle intéresserait, peut-être, ceux de nos lecteurs qui ne la connaîtraient pas encore, et que j'y pourrais joindre une seconde ¹, également adressée à Mauriac, au sujet de sa Vie de Racine. »

En réponse à son article intitulé « L'Évangile selon André Gide », Gide adressa effectivement une lettre à François Mauriac le 7 octobre 1927 ². L'étude et la lettre seront publiées dans l'hommage à *André Gide* (Paris : Éd. du Capitole, coll. « Les Contemporains », 1928), ce « gros monument » comme le qualifie Roger Martin du Gard ³. Ce volume de la collection « Les Contemporains » rassemblait des études et souvenirs sur

1. Lettre du 24 avril 1928.

2. Cette lettre du 7 octobre 1927, accompagnée de celle du 24 avril 1928, est reproduite, à l'initiative d'André Gide, dans le n° de juin 1928 de *La NRF* et dans l'édition établie par Louis Martin-Chauffier des *Œuvres complètes d'André Gide*, t. XIV (Paris : Éd. de la NRF, 1938), pp. 401-3. Mauriac les redonna en appendice de *Dieu et Mammon* (Paris : Éd. du Capitole, 1929). Elles figurent naturellement dans l'édition Jacqueline Morton de la *Correspondance Gide—Mauriac* (« Cahiers André Gide », 2).

3. Lettre de Martin du Gard à Gide du 4 avril 1928 (*Correspondance*, Gallimard, 1968, t. I, p. 339).

souvenirs sur André Gide signés, entre autres, par Fr.-P. Alibert, Jacques Copeau, Edmond Jaloux, Roger Martin du Gard, André Maurois, Henri de Montherlant, Jean Schlumberger et Paul Valéry ; de quoi « avoir la nausée du gidisme, du monde gidien, de la chose gidesque ⁴ ! »

Une comparaison du Christ gidien avec le Dieu de Mauriac dépasse de beaucoup le cadre de cette présentation. Mais rappelons tout de même que le dialogue engagé entre les deux auteurs portait essentiellement sur la substitution, par l'auteur de *Numquid et tu... ?*, de « *et me suit* » au traditionnel « *et ne me suit pas* » dans les paroles du Christ rapportées par Matthieu : « *Celui qui ne prend pas sa croix et me suit n'est pas digne de moi* ⁵. »

Cette absence de négation amena François Mauriac à prétendre que « *chaque verset de l'Écriture, Gide le tire à lui, et de toute Parole, il triomphe* ». André Gide réfuta l'accusation d'interprétation des Écritures, et expliqua qu'il avait suivi scrupuleusement la version de la Vulgate et que le sens exact du verset en question lui était venu à la suite d'une conversation avec Henri Ghéon, récemment converti.

La qualité, l'importance et le sérieux de cette controverse ⁶ ne pouvaient échapper à l'attentif critique du *Temps*, Paul Souday. Ce dernier s'y référa donc dans son feuillet « Les Livres », et la lettre d'André Gide lui inspira la conclusion de sa chronique du 19 avril 1928 ⁷. Dans son article, qui traite principalement de deux ouvrages de Gide dont le sujet est étranger à toutes préoccupations religieuses (*Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*), Souday rend aussi compte du « *gros volume que lui consacrent les éditions du Capitole* » et avance que « *le morceau le plus précieux de cette partie est une réponse de Gide à M. Mauriac, désavouant formellement la doctrine du salut par le péché [...] et Gide ne le pouvait faire plus opportunément* ».

Accoutumé aux objections du critique du *Temps*, Gide fut assurément surpris par cet assentiment, puisqu'il jugea nécessaire de lui écrire le surlendemain de la parution de son article :

4. *Les Cahiers de la petite Dame*, t. I (« Cahiers André Gide », 4), p. 340.

5. « Numquid et tu... ? », *Journal 1889-1939* (« Bibl. Pléiade »), p. 604.

6. Le débat prendra fin avec l'aveu de François Mauriac : « Je n'ai pas répondu à votre lettre au sujet de mon petit article sur *Gide et l'Évangile*. Mon silence est un acquiescement. » (Lettre de mai 1928, *Correspondance*, pp. 78-9).

7. V. le BAAG n° 58, d'avril 1983, dans lequel est reproduite la seconde partie de l'article de Paul Souday (pp. 241-4).

21 avril 28.

Cher Monsieur Souday,

Je tiens pour malséants les remerciements entre auteur et critique ; mais permettez-moi de vous dire combien je vous ai su gré de remarquer et signaler ma lettre à Mauriac. Elle vous aura montré, cette lettre, que nous ne sommes pas aussi loin l'un de l'autre que parfois vous le donnez à entendre. Et c'est là ce dont je m'affectais dans certains de vos derniers articles ; je ne vous sentais pas « à égale distance », comme disais je ne sais plus quel blagueur. Oui vraiment, vous vous êtes cru beaucoup plus loin de moi que je ne me sentais l'être de vous. Je crois que vous commencez à le comprendre, et ne désespère pas de vous voir, un jour, cesser de me traiter en ennemi de la raison — c'est-à-dire de vous somme toute.

Je vous sais gré, également, d'accepter enfin, fût-ce sous réserves, ce jugement de Lalou, qui, lui, ne s'y est pas trompé.

Au revoir cher Monsieur Souday. Croyez à ma très cordiale attention.

André Gide.

Quant à « ce jugement de Lalou », il ressort de « l'étude de Lalou qui doit servir de préface à mon Dostoïevsky ⁸ et que Em. vient de me renvoyer de Cuverville ⁹ ». Paul Souday signale cette « remarquable introduction » et observe que « M. René Lalou assure que Gide ne court certaines aventures, dont le dostoïevskysme est l'une des pires, que pour intégrer ces matériaux nouveaux dans de meilleurs constructions rationnelles. J'en accepte l'augure. »

Si, dans sa lettre de remerciements, André Gide accueille favorablement le commentaire du critique, liberté nous est laissée de relire ce qu'il écrivait quelques semaines plus tôt : « Hier Lalou me montrait la longue préface de lui qui paraît en tête de la réimpression de mon Dostoïevsky... D'où vient qu'ils ont tant de mal à me saisir et à faire de moi des portraits ressemblants ¹⁰ ? »

8. En février 1928 parut une édition du *Dostoïevsky* (Paris : L'Intelligence, Henri Jonquières & Cie) précédée d'une longue étude (52 pages) de René Lalou — laquelle fit l'objet, huit mois plus tard, d'un volume séparé (*André Gide*, Strasbourg : éd. Joseph Heissler, « coll. de la Nuée-Bleue »), où elle était précédée d'une lettre-préface de Gide à François Le Grix (directeur de la *Revue hebdomadaire* où avaient d'abord paru les conférences de Gide sur Dostoïevsky).

9. Gide, *Journal 1889-1939* (« Bibl. Pléiade »), p. 850 (2 octobre 1927).

10. *Ibid.*, p. 876 (10 mars 1928).

André Gide et son oncle Charles Gide dans des lettres inédites

par

FRANÇOISE COTTON *

La Bibliothèque Municipale de Nîmes conserve dans le fonds Alexandre (Ms 801-X-1) plus de deux cents lettres de Charles Gide à Claude Gignoux, militant coopérateur, directeur de l'imprimerie coopérative « La Laborieuse » et de la revue *L'Émancipation* dont Charles Gide était rédacteur en chef. Ces lettres ont été écrites entre 1915 et 1931.

André Gide est présent dans ces lettres pour des abonnés qu'il procure à *L'Émancipation* ¹ ; une lettre à Jean Schlumberger du 17 février 1923 précise qu'un de ces abonnements a été souscrit pour « la petite Dame ² ».

Il est plusieurs fois question de ses voyages, de ses visites ou de ses livres :

Je suis stupéfait de ce que vous me dites du livre d'André G. Pages choisies : j'y ai lu moi-même les pages peu aimables concernant moi et les miens. Ai-je eu la berlue ? ou y aurait-il eu suppression de ces passages dans un 2^e tirage ? Je ne puis vérifier, l'exemplaire étant chez

* Conservateur à la Bibliothèque Universitaire de Nice.

1. Mardi [février 1923], 13 avril [1923].

2. André Gide—Jean Schlumberger, *Correspondance 1901-1950*, éd. Pascal Mercier et Peter Fawcett (Paris : Gallimard, 1993), p. 771.

passages dans un 2^e tirage ? Je ne puis vérifier, l'exemplaire étant chez ma fille. (7 déc. [1922].)

Puisque vous lisez les P. C. d'André vous avez vu le portrait qu'il fait de ma mère, de mon père, de moi-même — ils ne sont pas flatteurs sauf celui de mon père qu'il a voulu louer mais qui est tout à fait inexact. Par contre les descriptions d'Uzès sont admirables. (30 nov. [1923].)

À propos de livre il faudra qu'à ma première visite chez vous j'éclaircisse l'énigme du livre d'André Gide que vous avez acheté. (Vendredi 22 août [1924].)

Mon neveu André allait partir pour un voyage fantastique dans l'intérieur de l'Afrique, plus loin que le Tchad — toute une année — quand il a été pris d'une appendicite et a dû se faire opérer. Mais ce n'est que partie remise et il doit partir en juillet : je me demande s'il en reviendra, car enfin il a déjà 55 ans. (Samedi 17 janv. [1925].)

Je crois vous avoir dit qu'André Gide doit partir pour l'Afrique en juillet et que son voyage doit durer au moins 1 an (Congo-Tchad-Abecher et retour par l'Égypte ou par le Cameroun). Comme il a déjà 55 ans je doute qu'il en revienne. (Vendredi 23 janv. [1925].)

Je fais suivre la lettre pour mon neveu qui n'est pas encore parti pour son voyage équatorial. (Lundi [15 juin 1925].)

Tout à l'heure André Gide a téléphoné qu'il venait dîner : ces impromptus ne sont pas trop de mon goût, mais ils sont dans ses habitudes et sont même un trait de son caractère parce qu'il préfère ne pas se lier par un rendez-vous pris à l'avance. [...] Il va publier le récit de son voyage dans la N^{elle} Rev. française³ : je vous le garderai. Il ne rêve plus qu'à la défense des indigènes ce qui est assez curieux chez un immoraliste comme lui. (Mardi [octobre 1926].)

Je vous enverrai le voyage d'A. Gide seulement quand il y aura quelques n^{os} parus. (Mercredi 24 novembre [1926].)

Le Temps du 23 par la plume de son grand critique Paul Souday a publié tout un article de 6 colonnes sur les mémoires d'André Gide — dont vous avez un petit résumé, mais qui viennent de paraître en 3 volumes et qu'il s'est bien gardé de m'envoyer. L'article de Souday est des plus sévères non seulement sur le livre mais sur l'auteur à ce point que

3. N^{os} 158 à 163, novembre 1926 à avril 1927.

cela devient gênant pour sa famille. Je ne crois pas que sa femme, qui est une personne admirable, restât avec lui si ces appréciations étaient fondées ; je crois qu'il y a seulement chez lui une bravade de l'opinion publique qui n'en est pas moins de mauvais goût et déplorable par l'influence qu'elle aura sur ses nombreux disciples.

Je garde ses articles sur le voyage en Afrique mais qui jusqu'à présent sont assez monotones. (Vendredi 24 [déc. 1926].)

Oui l'attitude d'André G. est incompréhensible même pour moi. (Lundi [10 ou 17 janv. 1927].)

Je garde la série des articles d'André G. (11 mars [1927].)

Vous avez dû recevoir de ma femme la collection des articles de voyage d'André Gide — les 4 qui ont déjà paru : veuillez les soigner mais inutile de me les renvoyer. (Samedi 2 avril [1927].)

Soignez le dernier fascicule de voyage d'André — et les autres. On le monte en film mais je ne l'ai pas encore vu. (Vendredi [17 ou 24 juin 1927].)

Le voyage d'André a paru en volume ⁴, vous pouvez donc garder définitivement la collection d'articles que vous avez. Ce livre a été critiqué vivement, et par deux critiques différents, dans Le Temps. (Samedi 16 juil. [1927].)

La citation d'André aurait mieux ressorti en caractères différents, italiques peut-être, mais tant pis. (Mercredi [19 déc. 1928].)

Je n'ai pas lu les deux derniers livres de mon neveu que vous citez mais j'ai lu Corydon et l'édition complète de Si le grain ne meurt (qu'il s'était bien gardé de me donner) et qui m'ont profondément dégoûté. Au point de vue moral le qualificatif de satanique qui lui a été appliqué est tout à fait justifié. Mais je ne lui parle jamais de ses écrits. (Lundi 3 mars [1930].)

Par ailleurs, l'attachement d'André Gide à son oncle apparaissait déjà dans une lettre de Roger Martin du Gard à Michel Alexandre, philosophe disciple d'Alain, du 5 février 1923 ⁵. Dans une lettre du 5 mars 1932 — une semaine avant la mort de Charles Gide — à Robert Levesque (dépo-

4. Aux Éd. de la NRF (juin 1927).

5. Lettre publiée dans le BAAG n° 72, d'octobre 1986, p. 61.

sée avec d'autres à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet en 1993 ⁶), André Gide écrit :

J'ai laissé mon oncle Charles Gide déjà presque agonisant (sans souffrances du reste), entouré de ses enfants et soigné avec un dévouement parfait. Je m'attends d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre, à être rappelé par sa fin. Malgré mon horreur des cérémonies funèbres, je ne pourrais décemment m'abstenir de faire figure dans la cérémonie, seul représentant de la famille de mon père. Sans doute même d'accompagner le corps pour l'inhumation qui doit avoir lieu à Nîmes.

Et, un mois après la mort (survenue à Paris le 12 mars) de « l'oncle Charles », André Gide adressait la lettre suivante ⁷ à Michel Alexandre (27, rue Tahère, Saint-Cloud, Seine-et-Oise) :

19 avril 32.

Monsieur,

Si je parviens à écrire quelques pages sur mon oncle Charles Gide, c'est à L'Énancipation que je les enverrai certainement ; répondant à votre invitation et heureux de pouvoir ainsi témoigner publiquement de mon admiration et pour mon oncle et pour sa vaillante revue. Je dis : « si je parviens... » En effet votre lettre me trouve au retour d'une cure de repos, mais encore mal remis d'une grande fatigue et fort peu capable de travail. De plus, ainsi que vous le sentez, ma position, pour parler de Charles Gide, est particulièrement délicate... Je pars demain pour la campagne et sitôt tranquille, j'essaierai. Si je réussis, vous recevrez mon texte avant le 10 mai.

Veillez croire, cher Monsieur, à l'assurance de mes sentiments bien distingués.

André Gide.

S'il « essaya », Gide ne « parvint » apparemment pas à écrire les pages souhaitées. Et l'espèce de portrait qu'il devait, plus tard, composer de son oncle resta inédit ⁸...

6. Rappelons que la correspondance complète André Gide—Robert Levesque sera très prochainement publiée, dans une édition établie par Pierre Masson, aux P.U.L. (le volume constituant le « cahier 1995 » de l'AAAG).

7. Conservée à la Bibliothèque du Carré d'Art de Nîmes, et dont nous remercions le Conservateur, M. Gilles Eboli, de nous avoir communiqué copie.

8. Jusqu'à sa publication dans le BAAG n° 35, de juillet 1977, pp. 35-42.

Autour de Thea Sternheim

Lettres échangées avec Jean Lambert

présentées par

CLAUDE FOU CART

Depuis la parution de la correspondance échangée entre Thea Sternheim et André Gide au Centre d'Études Gidiennes, en 1986, la personnalité même de Thea Sternheim a attiré de plus en plus la curiosité des chercheurs. La publication de la correspondance entre Thea Sternheim et son époux, l'auteur dramatique Carl Sternheim, a apporté nombre de renseignements complémentaires sur la période qui se situe avant la seconde guerre mondiale, l'écrivain ayant divorcé en décembre 1927¹. De plus, la biographie d'Enrique Beck et de Thea Sternheim, qui devraient enrichir le tableau de la vie intellectuelle en Allemagne et en France durant la première partie du vingtième siècle².

Mais, jusqu'ici, il faut bien noter que peu de renseignements nous ont été fournis sur la période qui suit la seconde guerre mondiale. Thea Sternheim meurt en 1971 alors que Gide est rentré en France au mois de

1. Cette Correspondance est parue chez Luchterhand en 1986 (présentée par Wolfgang Wendler).

2. Il s'agit d'*Enrique Beck. Ein Leben für Garcia Lorca. Exil in Spanien und der Schweiz*, de Sibylle Rudin-Bühlmann, paru en 1993 au Pendo-Verlag de Zürich. Lire aussi la notice consacrée à cette biographie, avec le texte des deux lettres de Gide en français, dans le BAAG n° 99, de juillet 1993, p. 530.

mai 1945. Thea Sternheim était restée à Paris malgré l'isolement dans lequel il doit alors vivre³. En 1945 les liens se renouent rapidement et il existe, à côté des échanges déjà connus entre Thea Sternheim et André Gide, de nouvelles relations qui se développent dans l'entourage même de l'écrivain français. C'est ainsi que Thea Sternheim fait évidemment la connaissance de Jean Lambert qui épouse Catherine Gide en août 1946.

Le nombre de lettres échangées est peu important. De Thea Sternheim existent deux lettres datées du 7 mars 1952 et du 8 décembre 1958. Et de Jean Lambert sont conservées au Literatur-Archiv de Marbach quatre lettres, dont un télégramme du 17 décembre 1957 et une courte missive du 23 décembre de la même année.

L'essentiel de ce court échange épistolaire se situe ainsi entre 1948 et 1958. Et, le 4 juin 1948, c'est Jean Lambert qui envoie une lettre à l'amie d'André Gide. À cette époque, Jean Lambert s'est installé « à la sortie d'Ascona » et il part, « au début de 1948 », « faire des conférences en Allemagne⁴ ». Il va rencontrer André Gide à Neuchâtel. En février, il parle avec lui d'un voyage aux États-Unis qui, en fin de compte, ne se réalisera pas. La Petite Dame note, à la date du 10 février, que Gide est justement en train de réfléchir à ce projet. Il va même jusqu'à envisager de « préparer sa conférence pour l'Amérique⁵ ». Le 4 mars, la Petite Dame rentre à Paris en compagnie de Jean Lambert. Gide, pour sa part, est déjà à Paris et cela depuis la fin du mois de février.

C'est un récit de son voyage en Allemagne que Jean Lambert propose en fait à Thea Sternheim, récit esquissé dans son essai *Le Plaisir de voir* publié en 1969. Il est facile de retrouver dans « ce grand pays qui a parlé si fort » et qui est, en 1948, « le lieu du désespoir et du silence⁶ », les diverses étapes de ce voyage avec « le charme de Bebenhausen », « le château de Meersburg » et sa tour d'où « le poète Annette von Droste-Hüshoff regardait les mêmes étoiles s'allumer au-dessus de la Mainau, l'île où Laforgue, quarante ans plus tard, devait connaître auprès de l'impératrice d'Allemagne des jours d'ennui⁷ ».

3. André Gide—Thea Sternheim, *Correspondance*, Lyon : C.E.G., 1986, p. LXXVI.

4. Jean Lambert, *Gide familial*, Paris : Julliard, 1958, p. 118.

5. *Les Cahiers de la Petite Dame*, Paris : Gallimard, t. IV, 1977, p. 84.

6. Jean Lambert, *Le Plaisir de voir*, Paris : Gallimard, 1969, p. 107.

7. *Ibid.*, p. 110.

Ascona, 4 juin 48⁸.

Chère Stoisy,

Nous avons trouvé votre bonne lettre au retour d'une tournée en Allemagne, rapide, mais extrêmement intéressante : Constance, Meersburg (où nous étions pour la fête du centième anniversaire de la mort d'Annette von D. H.), Tübingen, Baden, Fribourg. De Tübingen, nous avons fait de longues promenades en voiture, à l'abbaye de Bebenhausen, au vilain Burg Hohenzollern, et au très beau château de Wolfegg, où les Waldbourg nous ont montré de très rares collections. Nous avons vu là une Allemagne comme il n'y en a plus, bien différente de celle que j'ai connue à Berlin, et plus différente encore de celle qu'on découvre aujourd'hui dans les villes en ruines.

À peine de retour ici, où nous avons trouvé les enfants en parfait état malgré le temps douteux⁹, je dois penser à repartir en France. Je serai à Paris à partir du 10, pour toute la fin du mois de juin ; je dois en effet aller surveiller un peu les travaux dans la maison que Gide a achetée près de Dampierre, et où nous pensons nous installer en octobre¹⁰. À notre dernier passage à Paris, Gide nous avait paru tout à fait bien. La Petite Dame faisait toute sorte de projets de voyage pour son été, et Élisabeth se préparait à gagner Cabris, où elle est maintenant.

Chère Stoisy, je suis très touché par ce que vous me dites de mon petit livre¹¹ ; j'espère que les autres ne vous décevront pas. Vous verrais-je à Paris ? Je le souhaite.

Saluez vos hôtes pour nous, et croyez bien à notre amitié fidèle.

Jean Lambert.

C'est à propos d'un nouvel envoi des œuvres de Jean Lambert, du recueil de nouvelles *Les Vacances du cœur*, paru chez Gallimard, et du *Voyageur des deux mondes*, essai sur l'œuvre d'Henri Bosco, chez le même éditeur, que Thea Sternheim écrit au beau-fils d'André Gide :

8. Lettre autogr., 2 pp., 21 x 13 cm, Deutsches Literaturarchiv de Marbach, n° 71.294/1.

9. Il s'agit d'Isabelle (née en 1945), de Nicolas (né en 1947) et de Domini-que (1948).

10. Il s'agit de « La Mivoie » dans la vallée de Chevreuse. Gide avait choisi ce nom en souvenir de la maison de campagne de sa grand'mère Rondeaux (*Les Cahiers de la Petite Dame*, *op. cit.*, p. 97). Le 20 mars 1948, Gide est allé visiter une propriété dans la vallée de Chevreuse (*op. cit.*, p. 91).

11. D'après les indications fournies par M. Jean Lambert, il s'agit d'*Adieu, vive clarié*, essais et nouvelles, ouvrage paru chez Gallimard.

Paris XIV^e
7 rue Antoine Chantin
7 mars 1952¹².

Cher Jean... (excusez-moi de vous appeler simplement Jean, mais comment vous appeler autrement ? Monsieur, cela me semble affreux — pour dire ami, je vous connais trop peu ; je dis donc Jean parce que cela me semble naturel et affectueux à la fois)...

Merci pour la joie que vous venez de me faire avec l'envoie [sic] de vos deux livres. Je viens de lire Les Vacances du cœur d'un trait. J'en suis séduite comme on l'est du printemps, d'un parfum, de la jeunesse d'un air de Monteverdi. Je le relirai sûrement encore une fois, avec plus de réserve et de critique — en attendant je goûte la fascination de son atmosphère calme et dense, de la présence de ses personnages de poids [sic], mais si peu pesantes. Le livre sur Bosco (notez que je connaissais [sic] pas même le nom de Bosco !) je le réserve pour le lire en plein air.

Merci, cher Jean, merci cher [sic] Catherine pour l'envoie [sic] du dernier Gide¹³.

J'espère que l'on se verra bientôt. Ne viendrez-vous pas souper chez moi après le 20 mars à n'importe quelle soirée — sauf mardi et vendredi — dans mon bon fond Malempia [sic]¹⁴ ?

Douceurs pour la nichée. Bien affectueusement à vous deux.

Votre vieille

Stoisy.

Ces relations d'amitié se prolongeront après la mort d'André Gide. Dans ses carnets, Thea Sternheim notera, à la date du 6 décembre 1958, qu'elle vient de recevoir le *Gide familial* paru chez Julliard et elle en signale la dédicace : « Pour Stoisy Sternheim, qui a connu ce Gide-là, en très amical hommage¹⁵ ». Elle a lu l'ouvrage de Delay et observe alors avec attention ce que Jean Lambert peut ajouter à cette analyse :

12. Lettre autogr., 1 p., 29 x 23 cm, coll. Jean Lambert.

13. Il s'agit d'*Ainsi soit-il ou les jeux sont faits*.

14. Thea Sternheim a déjà fait allusion à ce fonds Malampia dans la lettre qu'elle envoie à André Gide le 1er août 1939 (*Correspondance*, p. 41) : « Votre *Journal* m'est tombé un beau matin dans mon bon fond Malampia. » Ainsi est fait allusion au « cher bon grand fond Malampia » dont il est question dans *La Séquestrée de Poitiers* (éd. « Folio », 1977, p. 64).

15. Thea Sternheim, *Carnets* Nov. 58 — Nov. 59 (Literaturarchiv de Marbach), p. 14.

Paris XIV^e
7, rue Antoine Chantin
8 décembre 1958¹⁶.

Bien contente, cher Jean, que vous ne m'avez pas oublié [sic] ! Ce que [sic] me concerne j'ai souvent pensé à vous pendant toutes ces années sans savoir vous placer. Puisque personne ne me donnait de nouvelles, évidemment j'ai refusé de m'informer. Toutefois je tombe de mon haut en lisant que vous vous êtes trouvé dans le naufrage de l'Andrea Doria¹⁷ et que cette catastrophe qui aurait pû [sic] coûter votre jeune vie, me soit appris par ce que nous appelons en allemand un « Waschzettel », se trouvant dans votre Gide familial. Comment était-ce possible de n'en rien savoir ?

Il faut dire que pendant les années 56, 57 j'ai été bien bas physiquement, si bas que je n'ai plus pû [sic] aller voir la Petite Dame. Seulement Élisabeth Herbart passait de temps en temps chez moi, a brillamment [sic] réussi. Enfin nous savons par Gæbbels que l'essentiel est de survivre. Ce que nous avons fait tous les deux. Malheureusement la petite photo de vous se trouvant sur la couverture du bouquin, ne satisfait pas ma curiosité ! Je ne la prétends pas mauvaise. Mais je me souviens de vous comme de quelqu'un de blond, aux yeux très bleus, donc le contraire de ce que cette photo donne.

Merci pour votre livre. Je suis ému de l'avoir reçu de vous. Bien entendu je le possédais déjà. Dès que je l'ai aperçu dans notre librairie de l'avenue de Chatillon je me suis précipitée dessus en le lisant (en le dérobant plutôt) d'un train [sic] la nuit suivante. Que de fois, évoqué par vous, j'ai crû [sic] entendre l'inoubliable voix cette nuit. Ce qui m'a semblé surtout réconfortant c'était que ces souvenirs sont vivants, plutôt gais et pas du tout solennels.

Je me suis bien amusée de ce que vous croyez découvrir chez Gæthe concernant certaines [sic] épisodes du Meister et du bain des frères Stolberg. Toutefois votre raisonnement me convient pas [sic]. Je crois [que] pour un tempérament pur sang comme celui de Gæthe le fût [sic], bien des choses sont encore naturelles que des tempéraments spécialisés apprécieront d'un point de vue particulier¹⁸. Que dire d'une page (bien

16. Lettre autogr., 2 pp., 27 x 20 cm, coll. Jean Lambert.

17. La page de garde dans l'édition du *Gide familial* contient cette remarque : « Ces deux dernières années aux États-Unis, où il arrive après avoir fait naufrage sur l'Andrea Doria. »

18. J. Lambert, *Gide familial*, p. 122.

équivoque pourtant) du brave Eckermann, écrite en 1832, donc d'un homme de 40 ans sur Goethe octogénaire, qui m'a toujours semblé ce qu'on ait écrit de plus passionné et du plus naturel à la fois sur la mort d'un être aimé. Je cite :

Am anderen Morgen nach Goethes Tode ergriff mich eine tiefe Sehnsucht, seine irdische Hülle noch einmal zu sehen. Sein treuer Diener Friedrich schloss mir das Zimmer auf, wo man ihn hingelegt hatte. Auf dem Rücken ausgestreckt, ruhte er wie ein Schlafender ; tiefer Friede und Festigkeit waltete auf den Zügen seines erhaben-edlen Gesichts. Die mächtige Stirn schien noch Gedanken zu hegen. Ich hatte das Verlagen nach einer Locke von seinen Haren [*sic*], doch die Ehrfurcht verhinderte mich, sie ihm abzuschneiden. Der Körper lag nackend in ein weisses Bettuch gehüllet ; grosse Eisstücke hatte man in einiger Nähe umhergestellt, um ihn frisch zu erhalten so lange als möglich. Friedrich schlug das Tuch auseinander, und ich erstaunte über die göttliche Pracht dieser Glieder. Die Brust überaus mächtig, breit und gewölbt ; Arme und Schenkel voll und sanft muskulös ; die Füße zierlich und von der reinsten Form, und nirgends am ganzen Körper eine Spur von Fettigkeit, oder Abmagerung und Verfall. Ein vollkommener Mensch lag in grosser Schönheit vor mir, und das Entzücken, das ich darüber empfand, liess mich auf Augenblicke vergessen, dass der unsterbliche Geist eine solche Hülle verlassen. Ich legte meine Hand auf sein Herz, — es war überall eine tiefe Stille, — und ich xendete mich abwärts, um meinen verhaltenen Tränen freien Lauf zu lassen ¹⁹.

19. « Dans la matinée qui suivit la mort de Goethe, je fus pris d'un profond désir de voir encore une fois sa dépouille terrestre. Son fidèle serviteur Friedrich m'ouvrit la chambre où l'on avait exposé le corps. Étendu sur le dos, il reposait comme un homme endormi ; une profonde expression de paix et de force régnait sur les traits de son visage noble et sublime. Le front puissant avait l'air encore de penser. J'avais souhaité avoir une boucle de ses cheveux, mais une crainte respectueuse m'empêcha de la lui couper. Le corps gisait nu, enveloppé dans un drap blanc. À côté, on avait mis de gros blocs de glace pour lui conserver sa fraîcheur le plus longtemps possible. Friedrich écarta les deux pans du drap, et je restai stupéfait de la divine magnificence de ces membres. La poitrine bombée, puissante et large ; les bras et les cuisses bien en chair et doucement musclés ; les pieds délicats, de la forme la plus pure ; et sur tout son corps pas une trace de graisse, de maigreur ou de caducité. Un homme accompli reposait là, devant moi, dans sa grande beauté. Mon ravissement fut tel que j'oubliai, par moments, que l'esprit immortel avait quitté cette dépouille. Je posai ma main sur son cœur — un silence profond s'était fait partout, — et je me détournai, pour laisser libre cours à mes larmes retenues jusqu'alors. » (Trad. Jean Chuzeville des *Conversa-*

Etwas grotesk nicht wahr diese lange Kopie ? Ich meine grotesk von mir, sie zu machen. In jedem Fall : nichts für ungut. Warum kommen Sie nicht, falls Sie noch länger in Paris sein sollten an einem Abend eine Kleinigkeit bei mir essen ? Aber vielleicht haben Sie dazu keine Zeit mehr oder keine Lust ? Was auch sei — sein ²⁰ Sie nochmals für das so sympathische Buch über Gide bedankt und herzlich gegrüsst ²¹.

Stoisy Sternheim.

De toute évidence, Thea Sternheim a lu avec beaucoup d'intérêt les allusions de l'écrivain aux remarques d'André Gide sur Winckelmann et le texte que Goëthe consacre à ce penseur sous le titre *Winckelmann und sein Jahrhundert* (« Winckelmann et son siècle »), texte paru en 1805. Jean Lambert attire l'attention de ses lecteurs sur « les très belles pages que Goëthe a consacrées à Winckelmann » et il s'étonne de le voir parler si honnêtement, avec tant de compréhension et de sympathie, du « culte de Winckelmann pour l'amitié amoureuse ²² ». Que cela aille, comme le dit Jean Lambert, « dans le sens de Gide ²³ » amène tout naturellement Thea Sternheim à apporter une légère correction à cette interprétation du texte de Goëthe. Certes il y a la fin du *Wilhelm Meister* ²⁴ et l'épisode du *Voyage en Suisse* « où Goëthe regarde se baigner les deux frères Stolberg, ses compagnons ²⁵ ». Mais, aux yeux de Thea Sternheim, il s'agit moins d'« amitié amoureuse » que d'une certaine forme de sentiment naturel

tions de Goëthe avec Eckermann, Paris : Gallimard, 1988, p. 427.)

20. *Sic*, pour « seien ».

21. « Quelque peu grotesque, n'est-ce pas la longue copie de cette page (je veux dire grotesque de ma part). En tout cas, ne vous en déplaîse. Pourquoi ne viendriez-vous pas, si vous devez encore rester à Paris plus longtemps, manger chez moi un soir en toute simplicité ? Mais peut-être n'avez-vous plus le temps ou plus l'envie ? Quoi qu'il en soit, soyez encore une fois remercié pour ce livre si sympathique sur Gide. Toutes mes salutations amicales. »

22. J. Lambert, *op. cit.*, p. 122.

23. *Ibid.*, p. 123.

24. Dans le deuxième livre (chap. 11) des *Wilhelm Meisters Wanderjahre* (Goëthe, *Gesamtausgabe*, t. 18, D.T.V., 1962, pp. 28 et 33), l'écrivain décrit cette scène.

25. J. W. Goëthe, *Briefe aus der Schweiz*, Weimar, 1899, p. 213. C'est la « forme » du corps, l'« éclat de la jeunesse » en tant que « modèle parfait de la nature humaine » (« mit diesem vollkommenen Muster der menschlichen Natur ») qui fascine Goëthe. Ce texte est cité dans *L'Amour bleu* de Cécile Beurdeley (Berlin : Bruno Gmünder Verlag, 1988, p. 148).

sentiment naturel pour le tempérament « pur sang » qui est celui de Goethe. Thea Sternheim établit ainsi une distinction entre la vision que Gide a pu avoir de l'amitié chez Goethe, celle due en quelque sorte à des « tempéraments spécialisés », et celle définie par Goethe qui s'attache à voir dans « l'homme beau » (« der schöne Mensch ») le reflet de la nature tout entière et ainsi un modèle de vertu, d'ordre et d'harmonie pour reprendre les termes employés par Goethe lui-même²⁶. Sans aucun doute l'amie d'André Gide est tentée par le désir de ne point laisser déboucher la vision qu'avaient Winckelmann et, à sa suite, Goethe, de la beauté antique, vers un éloge de l'homosexualité. C'est pourquoi elle cite aussi longuement le dernier passage de la deuxième partie des *Conversations avec Eckermann*²⁷.

Elle est d'ailleurs en constant contact avec les proches de Gide et observe toujours leurs réactions lorsque l'œuvre de Gide, sa vie, deviennent le sujet des conversations. Le 20 septembre 1958, elle s'est déjà entretenue avec Robert Levesque sur les réactions de certains critiques comme Henriot après la mort de Gide. Elle sort amusée de cette rencontre et se réjouit avoir réussi à passer une soirée avec celui qu'elle appelle « l'ami fidèle de Gide²⁸ ». C'est le 6 décembre qu'elle reçoit le livre de Jean Lambert qu'elle lit en réfléchissant justement à l'attitude du disciple, du « Jünger », vis-à-vis du maître²⁹. Celui-ci répond d'ailleurs à l'invitation lancée le 8 décembre et annonce sa visite avant son départ pour Boston le 28 décembre. Puis, après avoir reporté la date de ce voyage, il propose de rendre visite à Thea Sternheim le dernier jour de l'année³⁰. C'est donc le 30 décembre qu'il est reçu par Thea Sternheim à déjeuner. Durant la conversation, Thea Sternheim s'efforce d'obtenir des renseignements sur l'activité intellectuelle et elle s'étonne, elle qui a lu à coup sûr les remarques de Jean Lambert sur la rencontre de Sartre avec Gide à Cabris³¹, de ne point arriver à connaître l'opinion que les disciples de Gide

26. Goethe, *Werke*, Munich : C. H. Beck, t. 12, 1989, pp. 102-3.

27. Johann Peter Eckermann, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, Munich : Carl Hanser Verlag, 1986, in *Sämliche Werke* de Goethe (t. 19, p. 462, mars 1832).

28. Thea Sternheim, *Carnets Nov. 1957-Nov. 1958*, p. 221 (« Begegnung mit dem treuen Freund Gides »).

29. *Carnets Nov. 1958-Déc. 1959*, p. 14. Ces *Carnets* se trouvent au Deutsches Literaturarchiv de Marbach.

30. Lettre autogr., 1 p., 17 x 13 cm, Deutsches Literaturarchiv de Marbach, n° 71.294/4.

31. J. Lambert, *Gide familier*, p. 176.

Gide peuvent avoir notamment du livre de Sartre sur Jean Genet ³².

Et le tour des disciples continue. Le 1^{er} janvier 1959, Thea Sternheim reçoit Roger Kempf qu'elle classe, avec Robert Levesque, parmi les adeptes d'André Gide ³³. C'est en fait la fin d'une époque. Et Thea Sternheim s'efforce de percevoir les réactions des gens qui l'entourent sur l'œuvre et le rayonnement d'André Gide. Elle observe aussi la réalité politique du temps. Recevant le 17 mars 1959 André Germain, elle s'inquiète de l'avenir des relations franco-allemandes en voyant « l'indifférence des Français pour l'évolution du destin de l'Allemagne ³⁴ ».

32. Thea Sternheim, *Carnets Nov. 1958-Déc. 1959*, p. 31.

33. *Ibid.*, p. 34.

34. *Ibid.*, p. 88.

vient de paraître
au
CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES

ANDRÉ GIDE

Correspondance
avec
Rolf Bongs

1935 - 1950

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR
CLAUDE FOUCART

Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 132 pp., ill.,
tirage limité à 250 ex. numérotés,
prix : 65 F.

*Commandes à adresser, accompagnées de leur règlement
par chèque à l'ordre de l'Association des Amis d'André
Gide, à*

Association des Amis d'André Gide
Service Publications
3, rue Alexis-Carrel
F 69110 Ste-Foy-lès-Lyon

Rudolf Jakob Humm : 1937

une lettre à André Gide

présentée par

CLAUDE FOU CART

Rudolf Jakob Humm a participé, dans le cadre géographique et politique qui était le sien, aux polémiques qui divisèrent les intellectuels, notamment suisses, après la parution du *Retour de l'URSS* et des *Retouches*. Le court échange de lettres qui eut lieu entre l'écrivain suisse et André Gide témoigne, comme nous l'avons vu ¹, des liens qui purent ainsi exister entre ces deux milieux intellectuels dont les caractères étaient pour le moins différents. Après la parution des *Retouches*, R. J. Humm envoya une très longue lettre à Gide que ce dernier qualifia d'ailleurs, dans sa réponse du 13 août 1937 ², de « *bien émouvante* ». Une sorte de communauté d'esprit s'est imposée entre les deux hommes « *à travers les insultes et les dénigrements* » qu'André Gide avoue recevoir à cette date. L'occasion de cet envoi de lettres est tout simplement la lecture par Humm des *Retouches* qui va amener ce dernier à faire en quelque sorte un résumé de ses propres démêlés avec ceux qui furent un certain temps ses compagnons de route. L'année est non seulement celle des grandes désillusions, mais aussi celle des longues réflexions sur un idéal qui est remis en cause ³. Humm avait été présent au Congrès pour la défense de

1. V. dans le BAAG n° 89, de janvier 1991, pp. 91-107, notre article : « Le Retour de l'URSS d'André Gide : un épisode zurichois ».

2. *Ibid.*, p. 97.

3. *Ibid.*, p. 96.

la Culture en juin 1935⁴. Mais, en 1937, les conflits se développent entre les amis. Le fait de faire comparaître Zinoviev devant le collège militaire du Tribunal Suprême avait donné le ton à ces nouvelles luttes. Il suffit de s'en référer aux débats qui divisèrent les intellectuels suisses pour s'apercevoir que le *Retour de l'URSS* et ensuite les *Retouches* allaient précipiter une évolution que Humm résume lui-même dans ses *Souvenirs* en parlant d'un « *règlement de compte écrasant avec le stalinisme* »⁵. Celui qui avait été le « *secrétaire du cercle de la Russie Neuve de Zürich* », est ainsi amené à rompre avec ses anciens amis. La lettre du 31 juillet est le récit de ce trajet à travers les drames de l'époque. Et Humm de mettre en valeur deux textes qui sont témoignages d'un grand élan vers le communisme au début de cette évolution historique. Il y a, d'une part, les extraits du *Journal* de Gide parus dans *La NRF* en juillet 1932 dans lesquels André Gide affirme qu'il aimerait « *vivre assez pour voir le plan de la Russie réussir* »⁶. Et, dans les « *Pages de Journal* » de septembre 1932, l'écrivain affirme à nouveau sa sympathie pour ce qu'il appelle « *la Russie* »⁷. Mais, d'autre part, il y a la comparaison que Humm établit indirectement entre les déclarations d'André Gide et un discours prononcé par Thomas Mann à Vienne, le 22 octobre 1932, et qualifié par Humm de « *très significatif* ». C'est devant des ouvriers, dans le foyer de Wien-Ottakring, que l'écrivain prononce cette déclaration publiée par ailleurs dans l'*Arbeiter-Zeitung* de Wien le 23 octobre 1932. Tout comme dans le cas d'André Gide, l'événement est de taille. Thomas Mann ne manque pas de signaler à ses auditeurs que cette intervention est « *pour lui très importante* »⁸. Et d'insister sur ce qui est au cœur de cette relation intellectuelle entre « *l'écrivain né bourgeois* » (« *der bürgerlich geborene Schriftsteller* »⁹) et « *ce public ouvrier et socialiste* » (« *vor einem sozialistischen Arbeiterpublikum* »). André Gide ne dira en réalité rien

4. Rudolf Maurer, *André Gide et l'URSS*, Berne : Éd. Tillier, 1983, p. 65.

5. Rudolf Jakob Humm, *Bei uns Rabenhaus. Aus dem literarischen Zürich der Dreissigerjahre*, Zürich-Stuttgart : Fretz & Wasmuth Verlag, 1963, p. 100 (« *eine niederschmetternde Abrechnung mit dem Stalinismus* »).

6. En juillet 1932 paraissent les extraits du *Journal* dans *La NRF* (pp. 32-42). V. R. Maurer, *op. cit.*, p. 23. Dans l'édition de la Pléiade du *Journal 1889-1939* (p. 1044), Gide parle de ses espérances vis-à-vis de l'avenir russe.

7. Ces « *Pages de Journal* » paraissent dans *La NRF* de septembre 1932 (pp. 362-71). Dans le *Journal 1889-1939*, p. 1066 (27 juillet 1931).

8. Thomas Mann, *Politische Schriften und Reden*, Francfort s. M. : Fischer Verlag, 1968, t. 2, p. 233 (« *was immer ihnen dieser Abend bedeuten möge, mir bedeutet er viel* »).

9. *Ibid.*, p. 233.

d'autre lorsqu'il aura à préciser la nature de son engagement, lui qui reste un « non enrôlé ¹⁰ ». Et le cas Humm deviendra, en 1937, exemplaire pour bien des stalinien. Thomas Mann s'efforce, lui aussi, d'établir un rapport entre « culture » et « socialisme », lui le « fils de la culture bourgeoise » (« Sohn der bürgerlichen Kultur ¹¹ »)... André Gide aura l'occasion de revenir bien souvent sur ce sujet. Il saura mettre l'accent sur ce qui est, à ses yeux, le trait d'union entre les deux notions mises en cause : « cette incessante découverte, redécouverte de l'homme » qui permet à l'écrivain de retrouver un rôle dans un monde menacé par le fascisme ¹². Plus tard, dans le discours du 22 juin 1935 pour la défense de la culture, André Gide en arrive à modifier quelque peu sa conception première et à présenter la littérature comme le « triomphe du général dans le particulier, de l'humain dans l'individuel ¹³ », tout en mettant l'accent sur la particularisation, ce rapprochement du « général » et de l'« individuel » qui aboutit naturellement à l'éloge de l'engagement, effort pour sortir la culture de sa « vitrine ¹⁴ » et aboutir à une « communion ¹⁵ », effort pour « aider cet homme nouveau... à se dégager des contraintes, des luttes, des faux-semblants ¹⁶ ».

Thomas Mann refuse, dès l'abord, à associer la culture à la lutte d'une classe sociale. L'art demeure, à ses yeux, un acte libre, « émancipation de l'origine et de la classe ¹⁷ ». Face à l'acceptation par Gide d'une soumission de l'écrivain et de son œuvre aux lois de la lutte sociale et donc politique, Thomas Mann adopte un point de vue plus complexe. D'un côté, il se refuse à admettre un lien entre la valeur de la création et le combat social. Mais, d'un autre côté, il insiste sur la rupture de l'écrivain, du créateur, avec sa propre classe sociale. Il prend sa place parmi les « enfants prodiges de leur classe sociale » (« verlorene Söhne ihrer Klasse ¹⁸ »). L'exemple goethéen fait alors surface. Thomas Mann offre à ses auditeurs un modèle d'analyse : « le fils d'une famille patricienne de

10. Gide, *Littérature engagée*, Paris : Gallimard, 1950, p. 18 (Lettre du 13 décembre 1932 adressée « aux membres du Bureau de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires »).

11. Th. Mann, *op. cit.*, p. 234.

12. Gide, *op. cit.*, p. 57 (« Littérature et Révolution », discours prononcé le 3 octobre 1934 au premier Congrès des Écrivains soviétiques).

13. *Ibid.*, p. 86.

14. *Ibid.*, p. 90.

15. *Ibid.*, p. 91.

16. *Ibid.*, p. 92.

17. Th. Mann, *op. cit.*, p. 235 (« Emanzipation von Herkunft und Klasse »).

18. *Ibid.*, p. 235.

Frankfort » (« des Frankfurter Patrizier-Söhne ») et sa réussite intellectuelle n'a plus rien à voir avec la bourgeoisie. Mais cette rupture n'est qu'un des aspects de l'interprétation fournie par Thomas Mann des rapports culture et classe sociale. Si la bourgeoisie n'a point fourni à la culture allemande un Goethe et si l'écrivain a en réalité rompu avec ses origines, il n'est point question de rapprocher culture et socialisme. Ce que Thomas Mann se propose, en 1932, de démontrer, c'est non seulement la rupture entre le culturel et le social, mais aussi l'« *hostilité* » qui existerait en Allemagne entre culture et socialisme.

Sur un point dans cet effort pour définir les rapports entre l'écrivain et la classe ouvrière, Thomas Mann rejoint sans aucun doute un présupposé dans toute réflexion gidienne, même si cette réflexion ne se limite aucunement à une définition de la part de l'individuel dans la création et l'action littéraires. Thomas Mann rapproche culture et culte (« *Kultur* » et « *Kultus* »). Alors que Gide faisait entrer le phénomène de classe dans l'analyse des valeurs propres à la culture, Thomas Mann y maintient la part du religieux et donc du rituel : « *sublimation esthétique et morale sur le plan purement humain* ¹⁹ ». Certes le religieux, en lui-même, n'a plus sa place dans le processus culturel. Mais ne disparaît point l'aspect que Thomas Mann appelle alors « *mystique* » attaché à la « *notion de culture* » (« *Kulturbegriff* »). D'un côté, il y a donc ce sens du sublime, de l'« *épurement* » (« *Veredelung* »). Et, de l'autre, cette affirmation du « *caractère asocial, égoïste et individualiste de la culture* ». Cependant Thomas Mann réintroduit le social par le biais du religieux. Car « *le moi religieux est incorporé à la paroisse* ²⁰ ».

L'écrivain allemand n'est pourtant pas prêt à faire abstraction de la réalité politique et il met en valeur ce qui lui paraît être la vraie fonction du socialisme, c'est-à-dire la « *désagrégation de l'idée de peuple et de communauté, idée antisociale et culturelle* » (*Zersetzung der kulturellen und antigesellschaftlichen Volks- und Gemeinschaftsidee* ²¹ »), si l'on accepte de voir dans le penseur, non point celui qui aide la classe ouvrière à rompre avec le régime imposé par la bourgeoisie, mais le chantre d'une communauté. À la lutte s'oppose l'harmonie : « *passage du monde des rapports humains et personnels au monde de la sociabilité* ²² ». Mais

19. *Ibid.*, p. 235 (« einer... rein human ästhetischen und moralischen Verfeinerung »).

20. *Ibid.*, p. 236 (« Das religiöse ich wird korporativ in der Gemeinde »).

21. *Ibid.*, p. 236.

22. *Ibid.*, p. 236 (« aus der Welt des Persönlich-Innere menschlichen in die Welt des Sozialen »).

Thomas Mann ne se contente de rappeler les principes d'un monde dans lequel le spirituel est en fait le reflet d'une vision du monde où l'esprit et la société s'associent. Car il lui faut bien constater que le « *conservatisme* », forme originelle de l'harmonie bourgeoise, a perdu le contact avec « *l'esprit vivant* » (« *dem lebendigen Geist* »). Et le socialisme devient, dans cette méditation sur l'évolution de l'humanité, volonté de « *donner un sens à la terre* »²³ et non point rupture avec la société en place. Le penseur socialiste est en accord avec le peuple. Le vrai combat est celui des intellectuels qui empêchent que « *la volonté du peuple* » soit « *sabotée* »²⁴. Et Thomas Mann de résumer le véritable conflit qui divise les citoyens. Il existe une tension entre le peuple qui lui désire « *paix, travail, pain* » et les gouvernements qui, au nom de la patrie, déjouent les plans de ce peuple. L'écrivain allemand ne ménage d'ailleurs pas sa peine pour condamner les forces du fascisme, pour s'en prendre à Marinetti, « *le fasciste et futuriste italien* »²⁵. De ce fait, Thomas Mann ne peut que condamner, à l'époque où il parle, l'idée suivant laquelle le principe même de la nation puisse encore avoir un avenir en ce qui concerne la vie politique. Au même moment, André Gide considère le fascisme comme une forme d'« *oppression* »²⁶. Il s'agit donc de faire « *la guerre à la guerre* », c'est-à-dire à l'impérialisme. Cependant Gide admet que sauver l'Europe, c'est uniquement mener la lutte sociale. Et « *seule la lutte des classes* »²⁷ est susceptible de triompher des forces du fascisme. Pour sa part, Thomas Mann dénonce certes les mirages qui risquent de détruire la démocratie occidentale. Cependant il n'est point question de se laisser enfermer dans la formulation communiste. À ses yeux, le grand danger est à rechercher dans « *l'abus qui est, dit-il, aujourd'hui pratiqué avec le mot national* »²⁸. La tentation du communisme est absente. Mais Thomas Mann aura l'occasion d'affirmer un peu plus tard, dans la lettre qu'il envoie, le 12 janvier 1933, au ministre de la culture Adolf Grimme, que « *l'intellectuel d'origine bourgeoise doit être... du côté des travailleurs et de la démocratie sociale* »²⁹.

L'attitude adoptée par Humm s'inspire largement de ces réflexions multiples et divergentes sur l'avenir de l'Europe à l'arrivée au pouvoir

23. *Ibid.*, p. 240 (« *der Erde einen Sinn geben* »).

24. *Ibid.*, p. 240 (« *Der Wille der Völker wird sabotiert* »).

25. *Ibid.*, p. 245.

26. Gide, *Littérature engagée*, *op. cit.*, p. 21 (Allocution du 21 mars 1933).

27. *Ibid.*, p. 21.

28. Th. Mann, *op. cit.*, p. 247.

29. *Ibid.*, p. 249.

d'Adolf Hitler. Partagé entre ses origines bourgeoises et l'idéal d'un monde social nouveau, l'écrivain suisse est partagé entre son appartenance bourgeoise et l'enthousiasme qui se dégage à l'idée de combattre efficacement le fascisme.

Mais avec la vague des procès staliniens les tensions augmentent entre les tenants du communisme pur et dur et les intellectuels qui se refusent à accepter la terreur. Humm renoncera à travailler pour l'*Arbeiter Zeitung* de Bâle³⁰. Et, après le procès d'août 1936 et la dénonciation des « zino-vieuvistes³¹ », Humm enverra, le 25 août 1936, une lettre ouverte à la revue moscovite *Das Wort* dans laquelle il rompait avec la politique stalinienne. Cette lettre fut publiée dans *Volksrecht* le 27 août 1936. Cette publication déclencha un processus que Humm nous décrit dans la lettre à Gide. Le 9 octobre 1936 se réunirent à l'étage de la Spanische Weinstube Gorgot à Zürich un certain nombre de « jeunes et vieux écrivains de gauche ». Plus tard, on parlera de cette réunion en parlant de « procès en sorcellerie » (« Ketzerprozess³² »). Parmi ces « amis » de Humm, il y avait un certain nombre de personnalités zurichoises, dont Hans Mühlestein (1887-1969), historien de la culture, Charles Ferdinand Vaucher (1902-1972), cabarétiste, et Jakob Bühler, trois défenseurs des thèses stalinienne. Ce « procès » analysé par Humm trouve ses reflets dans la lettre que Friedrich Glauser adresse, le 24 septembre 1937, à Humm. Glauser juge avec une certaine sévérité l'attitude de Humm : cette volonté d'enfermer toute la réflexion sur l'U.R.S.S. dans un raisonnement arbitraire. Aux yeux de Glauser, Humm s'est laissé enfermer dans un dilemme qui n'offre aucune solution dans le réel. D'une part, il y aurait le rêve d'une Russie devenue paradis sur terre et, d'autre part, « un état, comme d'autres états, avec un peu moins d'injustice que dans d'autres pays³³ ». Et, si l'on suit le raisonnement de Humm, quand il n'y a plus de paradis, il n'existe plus que l'enfer.

Le combat a atteint ses sommets et la rupture est complète. La lettre de Raoul Jakob va résumer cette histoire malheureuse :

30. Werner Mittenzwei, *Exil in der Schweiz*, Leipzig : Verlag Philipp Reclam jun., 1978, p. 7. V. aussi le livre de Humm, *Bei uns im Rabenhaus*, *op. cit.*, pp. 70-1.

31. R. Maurer, *op. cit.*, p. 191.

32. Friedrich Glauser, *Briefe 1935-1938*, Zürich : Arche Bernard Echte, 1991, pp. 753-4.

33. *Ibid.*, p. 747.

R. J. Humm
Hechtplatz 1

Zurich, le 31 juillet 1937³⁴.

Monsieur André Gide
c/o Nouvelle Revue Française
Paris

Monsieur,

J'ai lu votre deuxième livre la semaine dernière. Ce qui me frappe, c'est le parallélisme de la pensée, cette même manière qu'elle a de se développer. Je ne me cite que comme exemple et j'aimerais au reste vous raconter mon cas. Je suis arrivé à la Russie neuve à peu près en même temps que vous et que Thomas Mann. J'ai été pendant un an secrétaire du cercle de la Russie Neuve de Zurich, et c'est alors que j'ai lu les extraits de votre Journal dans NRF. Thomas Mann de son côté faisait un discours très significatif à Vienne. J'ai écrit à ce propos deux articles dans Information, revue dirigée entre autres par Silone et disparue depuis, après avoir perdu Silone et s'être endoctrinée. De me savoir avec vous m'a fait beaucoup de bien. Mais quand le procès Sinovief s'est présenté, j'ai agi seul.

Je me rappelle le coup que j'ai ressenti rien que de lire dans un petit article de cinq lignes le nom des accusés. On ne savait pas ce qui se passait, on n'y comprenait rien. Je venais d'écrire une longue adresse sur les affaires d'Espagne qui devait être présentée au Conseil Fédéral par le Comité de Liberté et qui a eu un fort retentissement dans toute la presse. Je venais aussi d'écrire un feuilleton dans la Nationalzeitung, dans lequel je rappelais ce que Gottfried Keller avait fait pour les insurgés polonais de l'an 1863/64, article dont se sert pour citations encore aujourd'hui. On était de plein cœur dans les choses d'Espagne et on se demandait ce qui les prenait en URSS.

Le soir du 25 août un pauvre homme est venu me trouver, c'était leur chargé d'affaires littéraires en Suisse, celui qui s'occupait de nous garder dans la bonne voie. Il est venu me voir, bien qu'il sût que j'étais un peu frondeur, que je fréquentais Silone et Brentiano. On a fait deux parties d'échecs dont je me rappellerai la mélancolie de toute ma vie ; on est resté quittes d'ailleurs. Il les connaissait tous, Molotov, Kaganovitch, Vorochilov. Il m'a laissé comprendre ce qu'ils pensaient de Staline. Pendant que nos deux têtes restaient penchées sur le jeu, par monosyllabes il

34. Lettre autogr., 5 pp., 29 x 21 cm, Zentralbibliothek Zürich (Nachl. R. H. Humm 72.13).

racontait, avec une douleur poignante. Je ne l'avais jamais vu comme ça, parce qu'il faisait toujours du brio. Je ne savais pas qu'il était à tel point désabusé et qu'il avait toujours joué double rôle. Il m'a parlé de la mentalité sous-off de ces dirigeants, il était écœuré, il était complètement à terre. Déjà une autre communiste, une brave femme courageuse, stalinienne d'ailleurs (elle l'est encore), m'avait raconté son impression d'un procès auquel elle avait assisté, procès contre des ingénieurs allemands, dont les aveux l'avaient complètement stupéfaite. Sa conclusion en était que la GPU devait disposer de méthodes de suggestion inconnues en Europe. Et c'était une cent pour cent, celle-là.

Lorsque son ami m'a quitté vers dix heures, — et vous êtes le premier auquel je viens de raconter cette visite, ni à Brentano³⁵ ni à Silone je n'en ai jamais soufflé mot, — je me suis dit qu'il fallait agir vite pour qu'il n'y ait pas soupçon de connivence. Il fallait donner un débouché individuel au sentiment d'horreur général. Cela ne pouvait plus rester sous le couvert. Et comme j'avais des manuscrits à Moscou qui devaient paraître dans *Wort*, je leur ai écrit une lettre que j'ai donnée à la presse. Elle était très violente, cette lettre. Je ne m'en suis jamais repenti. Oui, le jour suivant je l'aurais peut-être écrite avec plus de calme, mais je voulais l'écrire et la faire partir le jour même que ces malheureux avaient été tués, et j'ai bien fait. Je ne savais rien, rien, je n'avais pas de preuves, je n'avais que mon sentiment, et j'ai misé sur mon sentiment.

Elle a fait beaucoup d'esclandre, cette lettre, vous pouvez me le croire, et j'en ai beaucoup souffert. Je parlais de parallélisme d'idées. C'est que jusqu'alors je m'étais toujours abstenu de lire des livres défavorables. Je ne connaissais aucun écrit de Trotzki par exemple. Je n'avais agi que par ma conscience, mais sur des données qui n'avaient encore aucune base théorique. Ce que je me suis torturé de comprendre le sens et les raisons profondes de ce procès ! J'écrivais, j'écrivais, j'étudiais, je courais les temps. J'arrivais à Dante. Et je croyais être tout seul, je croyais avoir fait quelque chose d'abominable, d'avoir eu raison, oui, mais d'avoir trop eu raison. Silone m'avait écrit une lettre dans laquelle il m'appuyait, mais je n'osais la montrer à personne, je n'osais non plus lui en demander la permission. Avec Brentano et Silone on avait eu une conférence pour voir de faire front aux invectives éventuelles. On se demandait : Romain Rolland, Gide, qu'est-ce qu'ils pensent. Mais vous savez bien que l'on n'ose point s'aboucher dans ces choses-là. Il faut agir seul, la conscience c'est tout. De vous je ne connaissais que le télégramme très cordial que vous aviez envoyé de la frontière et qu'ils avaient re-

35. V. le BAAG n° 89, janvier 1991, p. 92.

porté dans toute leur presse³⁶. Ils croyaient que vous les exculpiez. Mais je sentais que ce télégramme était d'adieu. Vous étiez parti juste le 25. Je sentais votre pensée, je vous sentais. Mais je ne pouvais le prouver. Je n'osais vous écrire. De Romain Rolland je connaissais l'opinion par une correspondance qu'il avait eue avec Ragaz et que celui-ci m'avait montrée³⁷. Ragaz était de mon côté. Silone avait par la suite écrit sa lettre. C'est moi qui l'ai traduite en allemand. Mes amis d'avant m'avaient quitté. Ce n'est que par la suite qu'ils se sont de nouveau rapprochés, après que votre livre parut. Mais jusque-là il m'a fallu passer encore de mauvais moments. J'avais été au Congrès de 1935 à Paris. Je vous y avais vu, vous avez été le seul de toute cette compagnie qui m'ait fait impression. De vous voir, je savais qui vous étiez. (Nous des compagnes nous connaissons les gens rien que de voir comment ils bougent les épaules, voyez-vous. Pourquoi se parler ? On sait ce qu'il pense.) Mais, les amis avec lesquels j'ai été à Paris, Vaucher et Mühlestein, m'ont fait un procès.

Cela a été un assez drôle de procès. Ils m'ont pris au dépourvu en m'invitant à une séance sur un ordre du jour anodin. Cela se passait en octobre et on était dans la petite salle d'une bodega espagnole, ici à Zurich. Il y avait tous les jeunes et vieux écrivains de gauche, tous pris à l'improviste et tous plus ou moins horripilés de ce qui se passait. Mes juges, ils étaient trois, avaient tous tiré de leurs serviettes d'énormes manuscrits qu'ils brandissaient comme des haches et des torches. Ils étaient dans un état de furie que je ne peux décrire. Ils étaient blancs comme leurs papiers. Ce fut le président qui chargea le premier. Le cas de ce président est d'ailleurs assez curieux. Il n'avait pas été au Congrès 1935. C'est-à-dire qu'il avait lanterné jusqu'au dernier moment, puis il s'était concerté avec le président de l'association suisse des écrivains (de réputation fasciste, alors) qui lui prouva que ce congrès était « communiste », ce qui le décida à partir pour le Tessin le jour même où nous partions pour Paris. Le soir avant il parlait encore de venir à Paris. Nous nous sommes bien moqués de lui. Mais par la suite, en jouant sur deux asso-

36. R. Maurer, *op. cit.*, p. 117 (*Pravda*, 25 août). Gide parle de son « inoubliable voyage au grand pays du socialisme victorieux ».

37. De Leonhard Ragaz (1868-1945) il existe une lettre de Romain Rolland à Ragaz (?) du 12 septembre 1936 dans laquelle Romain Rolland discute sur la question de savoir qui est le véritable coupable dans le procès Trotsky-Zinovieff-Kameneff. C'est de cette lettre que Humm semble avoir eu connaissance. Nous remercions notre collègue Bernard Duchatelet de nous avoir fourni ces renseignements.

ciations parallèles qui avaient les mêmes membres à peu près, le groupe de gauche de l'association susdite et le groupe Défense de la Culture, il était parvenu à se faire président de ce dernier groupe, sans que personne ne le sût. Je ne l'appris moi-même que le 28 août, jour où il me téléphona au sujet de ma lettre, en me disant « vous » et m'apprenant que le jour même il avait voulu partir pour Moscou, où il avait été invité comme président de la Culture, et que c'était moi, imbécile, qui avait fait succomber ce beau voyage. Il partit pour le Tessin, froid de rage, et je n'ai jamais compris pourquoi ma lettre, qui était pourtant de moi, l'engageait à tel point. Il essaya de me le faire comprendre par d'autres lettres qui suivirent et qui sont un document assez curieux.

Bref, à mon procès ils étaient trois à m'attaquer, et cela a duré trois heures. Le « président » était maintenant on ne peut mieux avec les deux autres, Vaucher et Mühlestein. Parfois ils s'appartaient comme des juges, discutaient à voix basse. Je m'étais rebiffé au premier abord, mais c'était exactement comme chez les petits garçons où l'on doit gentiment se prêter à être attaché au poteau de torture. Les autres n'y comprenaient rien. Ils croyaient que j'étais un traître. Je n'étais pas préparé, je ne savais que répondre. La réponse vous manque dans ces procès-là. J'ai compris ce que c'est les procès russes et aussi ceux de l'Inquisition. Ils vous disent des choses horribles tout en buvant du vin avec vous. C'est tellement impersonnel, que cela vous prend toute personnalité. On vous identifie au Diable, et vous ne pouvez absolument vous défendre. D'avoir été bon compagnon avec eux, d'en avoir aidé tant, cela veut dire s'être identifié à eux. D'avoir fréquenté Brentano, cela est suspect, tout est suspect, tout est un indice. Vers minuit tout le monde pleurait. L'accusé ne se donnait pas pour vaincu, mais il était très mortifié parce que il pensait qu'il y avait du vrai dans ce que le milieu environnant vous donne une certaine force, et que donc les malheureux du procès de Moscou avait sombré dans la haine universelle. On me faisait quasiment un tort de ne pas m'être suicidé, et que de vivre cela voulait dire pour moi profiter du milieu et de la police bourgeoise. Car si on avait été en Russie, maintenant ils auraient dû passer au cinquième acte et me mettre au mur. Je sais maintenant pourquoi tout le monde pleure dans ces procès. C'est que l'on est si formidablement sous le coup de la vérité de la doctrine matérialiste qui se révèle dans ce que l'inculpé n'est qu'un pauvre bougre et que ceux qui le fusilleront après auront tous des autos et des villas, cette vérité solennelle vous prend tellement aux entrailles, que c'est désolant : quand on est juge, il faut pleurer...

Dans la presse on a eu la bonté d'appeler ce procès le « Ketzergeriocht ». Car il y a eu un vieux brave type qui s'était révolté et qui a ex-

primé son horreur dans la presse. Ils étaient arrivés à dire que j'avais sûrement été payé par les journaux bourgeois. « Oh, mais vous y allez ! » ai-je dit. Le type (ce n'était pas le président) m'a mis la main sur l'épaule et m'a dit : « C'est écrit ici, comprends donc bien, je ne fais qu'exprimer mon opinion, sans que cela puisse te toucher personnellement. » Alors, je les ai laissés faire puisque c'était un procès pour l'usage de Moscou. Ils ne pouvaient me toucher, parce qu'ils ne pouvaient me fusiller. Ils me touchaient de pitié. J'ai avancé timidement que peut-être Gide n'était pas de leur opinion. Ils m'ont déclaré formellement que Gide était du même avis que Romain Rolland, et puisqu'ils sont toujours mieux renseignés, je n'ai su que dire. Je n'ai eu qu'une seule chance dans ce procès, c'est que le jour même la lettre de I. Silone avait enfin paru. Ils la lisaient entr'eux, pendant que l'autre tenait son réquisitoire, et je crois que c'est à elle seulement que je dois qu'il n'y a pas eu de résolution. Sans Silone ils m'eussent passé par les armes. Car, dans ces procès-là ce n'est pas les arguments qui comptent, c'est le nombre des témoins, comme au moyen âge.

Je n'ai pas trop bien pu me défendre par la suite, les journaux bourgeois m'ayant naturellement loué avec ironie, et aussi surtout parce que l'un de mes juges était lui-même en état d'accusation dans un procès, sérieux celui-là, instruit par un tribunal militaire. En décembre lorsqu'il fut condamné à un mois (j'ai été présent à ce procès, où se répétèrent dans le sens inverse toutes les ignominies du mien, c'est effarant jusqu'à quel point l'humanité est encore dans l'animalité), j'ai eu la bonté d'écrire un assez long article dans la Nationalzeitung en sa défense. Ils l'ont naturellement interprété que je m'étais repenti et que la leçon m'avait été salutaire. C'est drôle cette mentalité.

Ce qui est stupéfiant dans toutes ces choses, c'est de voir combien le subjectivisme est le moteur essentiel de tout ce fanatisme. En psychologie, n'est-ce-pas, l'on fait une différence entre fanatisme et enthousiasme. L'enthousiasme c'est quand le MOI sombre dans une idée. Le fanatisme c'est quand il s'en empare. C'est la même différence qu'entre mysticisme et magie.

Ensuite votre livre parut. Ce fut un grand soulagement. Mais un soulagement objectif, pas subjectif. Car on ne pouvait trop s'appuyer sur votre livre. C'est si beau ce que vous y racontez de Démophoôn³⁸. Mais comment leur faire comprendre. On ne réussissait pas à deviner le fond de votre pensée, vous aviez trop savamment caché votre marxisme. Il

38. V. Gide, *Retour de l'URSS*, in *Voyages*, Paris : Gallimard, coll. « Bibles », 1992, p. 405.

était trop de sentiment ; trop candide ; il était tel qu'avec leur assurance habituelle peu après ces Messieurs vous faisiez taire en répandant le bruit que vous vous en étiez repenti et que vous en écriviez un second qui démentissait le premier. Ils sont toujours si bien renseignés ! Mais entre temps j'avais lu Trotzki, j'avais lu Souvarine ³⁹, j'avais lu Schlamm ⁴⁰, tous avec beaucoup de précaution, car ils sont enragés d'un autre côté ceux-là. Mais enfin, je ne me sentais plus tellement isolé, et puis d'autres procès suivaient, celui de Radek ⁴¹ et celui de Touchachevski... et le courant des idées n'était plus celui d'octobre. Du moins ici, l'on peut de nouveau fréquenter ses vieux amis (hormis les « juges », qui ont honte) on ne parle plus tant de la Russie, on se voit un peu moins, mais l'on s'entend sur d'autres questions. Ils savent maintenant que je ne suis pas « payé ». J'ai continué à leur aider.

Et maintenant je viens de lire vos Retouches, et croyez-moi que je les ai si bien comprises. Ce qui m'a le plus frappé c'est là où vous parlez de l'accumulation. Oui, tout le problème est là et c'est de là aussi que vient ce sentiment qui vous dit, — mais sans que l'on ose encore le dire en public, — que tout cet antagonisme entre fascisme et communisme russe nous ne le comprendrons bientôt pas plus que ces terribles guerres de religion des premiers siècles qui se faisaient pour l'interprétation d'un mot, pour une syllabe. La seule vraie différence entre eux sera bientôt que l'un a gardé ses anciennes couches dirigeantes et l'autre a dû s'en créer de nouvelles.

Maintenant, est-ce qu'il faut le dire, ou est-ce qu'il ne faut pas le dire. Est-ce qu'il faut dire que le vrai problème social est celui des couches dirigeantes dans quelque système que ce soit, car elles se feront toujours payer chèrement leurs services, tant que l'accumulation n'aura pas créé l'âge d'or. Et que cela revient au même qu'elles se fassent payer par dividendes, ou qu'elles se fassent pensionnaires de l'état, en lui devalant le risico [sic] par-dessus le marché, ce qui est le truc le plus ingénieux qui se soit vu. Marx dit, vous vous en souvenez, que le libéralisme a libéré les esclaves pour que les entrepreneurs puissent plus aisément les exploi-

39. Boris Souvarine écrivit un *Staline, Aperçu historique du bolchévisme*, qu'André Gide cite dans ses *Retouches* (op. cit., p. 000). V. R. Maurer, op. cit., p. 154.

40. Sur Willi Schlamm, « l'ancien dirigeant du P.C. autrichien établi à Prague », v. R. Maurer, op. cit., pp. 167-8.

41. Karl Radek fut poursuivi et son procès eut lieu en janvier 1937. Lion Feuchtwanger assista à ce procès (*Moskau 1937. Ein Reisebericht für meine Freunde*, Amsterdam : Querido Verlag, 1937, p. 116).

ter. Eh bien, pour les exploiter avec encore plus de commodité et sans risque (excepté celui de la fusillade), les entrepreneurs maintenant se sont faits eux-mêmes les esclaves de l'état, qui les brusque peut-être un peu, mais qui les protège pareillement contre les prolétaires qui se sont faits leurs coopérateurs. C'est le fond de la question. Et elle mène loin.

Car, tout n'étant qu'un problème d'accumulation, et la réforme agraire mise une fois à part, est-ce qu'elle a encore un sens cette terrible guerre en Espagne ? Parfois je me demande, et sérieusement, s'il ne fallait pas lancer un appel aux deux partis pour qu'ils s'entendent sur une constitution où il y aurait synthèse des exigences surannées des uns et des vœux prématurés des autres. Il faudrait former un courant d'idées propice à ce qu'ils se mettent enfin à la même table et que cette boucherie cesse. Car, en Espagne, la raison, irréfragable, vous dit que ce ne sont plus que les Puissances qui se font la guerre et que les Espagnols sont les leurrés.

Il faudrait étudier cette question. Il faudrait étudier aussi le fardeau que représentent les pays arriérés, colonies, Chines, Sibéries, sous tout système, tant qu'il faudra produire pour eux, et cela veut dire, moins produire pour soi-même. Que le régime soit capitaliste ou communiste, le problème revient au même : si les Coloniaux veulent la civilisation, qu'ils payent. Cela sera toujours ainsi, tant que les hommes seront les hommes. « Vous aurez toujours des pauvres avec vous », tant que cette fameuse accumulation ne sera complète.

Mais je cesse.

Je voulais vous écrire tout ceci. Vous le lirez peut-être. La lettre est un peu longue. Mais il faut pourtant parfois s'écrire des lettres. En général, j'en écris trop peu. Et bien que ce soit une histoire d'entre nos montagnes, celle qui m'est arrivée, je crois qu'elle est d'ordre universel. N'allez pas croire que je vous écrive par faiblesse. Je me sens très solide. À ces Messieurs qui ont eu le courage de me faire ce procès, je leur fabrique une satire qui les peindra pour le reste de leurs jours. Et encore on dira que j'ai été paternel. C'est ma manière, littéraire, de mettre les choses au point.

Mais j'aimerais entendre ce que vous pensez de ce que je viens d'écrire au sujet de l'Espagne. C'est très risqué, je le sais. Il faut être une forte personnalité et très supérieure. Maintenant, pour que vous ne me preniez pas pour un agent provocateur, vous pouvez prendre référence sur moi auprès de Silone, et aussi peut-être près de Madame Saint-Hélier⁴², dont

42. Monique Saint-Hélier fut une amie de Rilke (*Correspondance Gide—Valéry*, p. 484). Elle fut la confidente d'Henri Ghéon (*Correspondance Gide—*

dont je traduis l'admirable Bois-Mort en allemand. J'ai écrit moi-même un livre, Les Îles, qui est d'une manière émouvante analogue à Bois-Mort. Peut-être qu'il vous intéresse, et alors je vous l'enverrai.

*Croyez-moi votre très dévoué
Et excusez mon pauvre français.*

Cet épisode marque, à travers la lettre de l'écrivain zurichois, l'immense désarroi qui s'empare en ces années de bien des intellectuels bourgeois. Thomas Mann, en 1932, sut mettre en valeur le sens de ses interventions politiques. Il saura condamner l'influence déplorable qu'Hitler est en train d'exercer sur l'âme allemande⁴³. André Gide ne trouvera pas le temps de répondre sur le détail de la lettre que lui envoie Humm. Mais il en appréciera le ton.

Ghéon, p. 122).

43. Hans Burgin-Hans Otto Mayer, *Thomas Mann. Eine Chronik seines Lebens* (Francfort s. M., Fischer Taschenbuchverlag, 1974), p. 111.

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXIII¹

(5 septembre 1937 — 16 février 1938)

1938

2 janvier.

Rien encore de Saint-Gervais.

Le 31 déc. : vu Gabilanez.

Visite aux Mathieu. Passons une heure au Weber avec Jean de Fabrègues, homme de droite, très chrétien, adhérent au parti de Doriot (il collabore au journal). S'aperçoit de la malhonnêteté de Fernandez ; cas de conscience : il est placé sous ses ordres ; ce monsieur (fraîchement remercié de la NRF, paraît-il) est le contrôleur spirituel du parti. J'insiste sur la déchéance de l'homme : « Vous êtes le quatrième en huit jours qui m'en parlez », me dit Fabrègues.

Passé la soirée avec un ami de Mathieu, nommé D'Astorg.

1er janvier : journée de famille. Téléphoné à Gide. Le soir, vadrouillé avec assez de plaisir et quelque chance.

Le 2, déjeuné avec Mathieu. Visite au Louvre assez négligente, mais joie pure aux Poussin et aux Claude. Dit adieu à Mathieu.

Retrouvé Lalou et Barillaud chez Fernande. Nous allons tous dîner chez Paupau, lui portant des cadeaux. Joyeux accueil, bonne soirée.

3 janv.

Revu Mathieu. Posé les poésies d'Hafiz chez Étienne. Bouquiniste

1. Les cahiers I à XXII et le début du cahier XXIII ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 102 du BAAG.

avec Mathieu. À peu près lu ce tantôt, dans le métro, faisant des courses, *Le Tour d'écrou* que m'a prêté Étienne. Visite à Madeleine, qui attend son gosse (j'en serai parrain si c'est un garçon).

Soirée chez Léopold. Je lui porte des livres. Depuis que j'ai quitté Chambourcy, je me couche tard, et encore ne m'endors pas sans lire...

Depuis ce matin, elle a reparu, ma douleur. Il s'agit de ce pincement au cœur qui fut fréquent dans mon adolescence, dont peut-être jamais ce carnet ne parle, et qui revient de loin en loin. Jadis, les causes de ma douleur étaient nobles ou mystérieuses : aspiration, visage entrevu, réalité trop riche... Je traversai enfin des mois, et peut-être des années, le cœur noyé dans la joie... Puis, je l'ai dit, par à-coups, semblable à un rhumatisme la douleur revint de temps en temps. Motif bien prosaïque, cette fois : je suis déçu, et inquiet d'ignorer ce que je deviendrai ce trimestre — comme une basse sourde le pincement m'accompagne ; il me rappelle sans cesse que je suis sans travail et que le temps passe, que je serai peut-être condamné à vivre à Paris... Je vois par là que mon corps est le témoin patient de mes avatars et qu'il s'angoisse lui aussi.

5 janvier.

Je profite encore de Paris quelques jours, puis je verrai où diriger mes pas. Moins que jamais je me sens capable de travailler à la maison. Il faut s'arracher aux routines, aux amis...

Cet après-midi, visite d'Étienne Lalou. À bâtons rompus, je lui raconte des souvenirs de rencontres, d'aventures. Il était assis dans ma chambre, à quelque distance de moi. Tout à coup il me dit : « C'est drôle, j'ai envie de pleurer. » Ses yeux, d'ailleurs, paraissaient secs. D'où venait cet accès d'émotion, j'eusse aimé le savoir... Croyait-il percevoir une sorte de détresse (inexistante) dans ma recherche des êtres ?

Nous allons attendre le petit Gérard à Henri IV. Assistons à la sortie. Étienne est très populaire. On l'admire, car il est un champion connu. Les gosses le regardent, lui sourient. Quand il est au gymnase, tout le monde l'entoure, nouveau Charmide ; les petits et les grands... Je l'emmène avec Gérard goûter et feuilleter la nouvelle édition de Berenson, reproductions de tableaux italiens conservés en Amérique. Plusieurs portraits (surtout de Botticelli et de Filippino Lippi) merveilleux.

Ce soir, visite à Romain Alléon à la veille de partir. Puis, en flânant, je vais à la clinique au Champ de Mars, où l'on a transporté M. Maman doit coucher à la clinique. Entrevu M.

Retour par le métro. Au lit, je parcours le Hafiz qu'Étienne m'a rapporté.

6 janvier.

Passé l'après-midi à la Sorbonne à parcourir une thèse sur Amiel. Ensuite je vais chez Gide ; il est sorti ; je l'attends en causant avec Herbart. Nous en revenons une fois de plus à la Russie. Herbart aimerait que je publie des notes sur mon voyage. (Parfois je me dis que ce serait un devoir ; chacun doit dire ce qu'il sait ; mais ce serait aussi de la littérature, et je ne veux pas faire de reportage.) Herbart accompagne Gide en Afrique et craint de trouver du changement en France à son retour. Depuis des années, Herbart est hanté par l'idée de la guerre ; il s'est fait réformer ; il veut à tout prix fuir si elle éclate. Mais où ? En Scandinavie ? (Il croit bien que Giono et ses amis ne partiraient pas...)

Gide arrive en même temps qu'un livreur portant des cartons pleins de costumes blancs.

Gide est heureux de voir qu'Étienne lit Hafiz, il voudrait aussi qu'il lût Saadi et Firdousi. Quant au *Tour d'écrou* que je viens de lire, il l'a lu trois fois et l'admire profondément : « C'est vraiment un chef-d'œuvre, pour ce mélange de précision et de fantastique. D'ailleurs, tout peut s'expliquer : il n'y a pas vraiment de fantastique, je m'en suis aperçu à ma dernière lecture ; tout se passe dans l'imagination de l'institutrice qui influence les enfants.

» J'aimerais t'emmener dans mon voyage, tu me manqueras souvent. Mais n'attends pas de lettres de moi ; je n'écrirai à personne ; une lettre entraîne l'autre ; j'ai besoin de me ressaisir... J'étais parti voici trois semaines pour une période extraordinaire d'activité intellectuelle : anthologie poétique, article sur des lectures anglaises, roman même, commencé à Cuverville ; tout marchait bien. Mais les préparatifs de départ, l'énerverment m'ont fatigué, m'ont fait perdre le sommeil. J'aurai d'abord besoin de dormir, et puis je me remettrai au travail. »

Ma vague intention de prendre pour un temps un poste d'instituteur, Gide l'approuve (de même Herbart). Peut-être une tentative de solitude me fera-t-elle travailler... « J'ai toujours peur pour toi, me dit Gide ; tu laisses trop passer les heures. Je pense à Drouin, mon beau-frère, qui n'a rien fait malgré toutes ses promesses. Je relisais tout à l'heure, dans le *Jean Coste* de Péguy qui vient de paraître, des pages de louange, d'attente, qui prennent maintenant un son douloureux ; je n'oserais en parler à Drouin ! »

(Herbart me demandait quel genre me tente ; je n'en sais rien ; c'est le travail qui me le dirait.)

« Il n'y a point de mes pages de journal qui m'aient attiré plus de lettres, plus d'articles que celles que... nous avons écrites ensemble à Sor-

rente. Certains se déclarent bouleversés, disent qu'ils ont pleuré (d'autres aussi me donnent tort... Eh quoi ! parler de la mort, se déclarer vieillissant...). Voici bien dix ans que la pensée de la mort me préoccupe (on peut le suivre dans mon journal). Je me prépare à l'accepter avec sérénité. C'est cela que certains ne peuvent comprendre, qu'il n'y ait ni révolte ni angoisse. »

Ma visite à Gide fut brève, mais pleine d'affection. Avant que je ne parte, il me lit les lignes de Péguy sur Drouin. Jamais je n'ai quitté Gide qu'avec le sourire ; cette fois (il est vrai que je suis enrhumé, et la visite avait été un peu rapide ; de plus, je ne sais rien sur son voyage), je fus un peu ému. Lui aussi, d'ailleurs. Je sais assez qu'il trouve les départs tragiques et qu'en partant il suit sa fatalité.

Visite à Alix Guillain et Groethuysen

Je parlais à Herbart de l'engagement que j'avais pris devant Alix d'être honnête et impartial en Russie. « Il faut aller lui donner réponse, me dit-il. Elle nous a assez traités d'imposteurs, Gide et moi. Il faut que vous aussi, elle vous entende. » J'allai chez elle un instant, ce soir. Catastrophe. Je la trouvai dînant avec Groethuysen dans un taudis tel qu'on en voit à Moscou. Je ne fus pas brillant, sans doute, mais tous deux étaient dans un état bouillant d'excitation, ne mettant pas en doute ma sincérité (« Vous êtes sincère dans vos impressions, mais vous n'entendez rien à l'économique... », etc.). On m'accusait de me passionner, de me mettre en colère, mais c'était eux qui me mettaient hors de moi, me lançant des contradictions illogiques, m'accablant d'arguments que je savais faux d'avance. Du moins leur ai-je dit hautement qu'ils n'avaient nul besoin de me croire, mais que j'avais été fidèle à ma promesse et que je tenais simplement à être un de plus à dénoncer le grand mensonge.

Toute cette discussion fut inutile ; j'aurais dû refuser de parler (d'abord je ne voulais pas aller les voir ; j'ai attendu six mois). Il m'eût suffi de dire : « Je crois avoir tenu ma promesse ; je reviens dégoûté ; mais je ne vous dis pas mes raisons puisque je sais *a priori* que vous ne les croirez pas... » (Pourtant, l'état actuel de terreur, ils ne le nient pas ; mais ce sera passager ; il y a tant d'espions...)

Et ces personnes délirantes, hurlantes, me traitent de littérateur passionné... Je ne vis jamais plus grande confusion, ni conversation arrivée au bout de quelques minutes au paroxysme des stupidités.

Je me demande si ce ne serait pas *être un homme* que d'aller m'enterrer dans un village ? Renoncer au confort, aux plaisirs, à l'imprévu — et cela pour une tâche monotone mais qui du moins, finie, me laisserait libre

d'obligations. J'aurais mes soirées (rien d'autre à faire qu'être moi-même). Quelques mois de cette vie (vraie existence à l'étranger) pourraient être féconds s'ils sont bien consentis. M'amuser tous les soirs avec mon esprit. Jeter sur des feuilles devant moi tout ce que je dissipe au hasard dans ma vie de paresse... Je pourrais me prendre à ce jeu et en jouir. Et si parfois le désespoir venait, comme il serait prévu, voulu, il y aurait moyen de l'aimer.

18 janvier.

Toutes les aventures m'attirent et je suis libre au point de pouvoir me jeter à l'instant dans une vie nouvelle. Mes habits et mes livres sont sous ma main ; j'ai pris congé, ou presque, des amis... et cependant je ne pars pas. Je suis seulement en panne dans Paris. J'ai rêvé ces dernières semaines bien des vies ; rien n'a réussi (ou rien ne m'a tenté de ce qu'on m'offrirait). J'ai le désir de travailler dans la solitude et je commence à me dire, dans mon ornière parisienne, que je ne ferai rien (comment essayer, ici ?)... J'ai aussi le désir de nouvelles amours (je me sens des forces de ce côté)... Et tout cela en panne, tout cela piètrement menacé par la routine. J'ai vu des gens ces derniers temps (certains avec plaisir), j'ai joué tant bien que mal de Paris... mais cela m'a rassasié ; c'est le départ que je veux.

21 janvier.

Voici un an, je partais pour Moscou. Je relevais de maladie, j'étais encore chancelant. Là-bas, le changement d'air me guérit ; je restai bien les huit premiers jours sans sortir le soir, puis me lançai, malgré le froid, dans la nuit... J'ai connu à Moscou une alternance d'aventures nocturnes et de soirées laborieuses dont le souvenir, pour un peu, m'enflammerait. Les plus réelles satisfactions des sens, je les ai connues là-bas, grâce à la spontanéité des Russes, à leur réponse immédiate à la ferveur. Ces joies me donnaient une exaltante plénitude qui se traduisait par le besoin d'écrire...

Cette année, ma santé est meilleure, c'est mon seul avantage. À part cela, toutes les conditions de désespoir sont réunies (je vis sur mes réserves ; je ne suis pas désespéré). L'espèce d'abandon que j'ai rêvé dans une vie nouvelle, je le trouve à Paris ; plus de lettres ni de coups de téléphone comme il y a quelques semaines ; je ne fais rien, d'ailleurs, pour attirer les gens et, en ce moment, fuis les visites. Les conditions, donc, de la solitude tant appelée s'imposent à moi... mais sans que je voie de porte de sortie. Je n'attends rien d'heureux immédiatement... Un seul refuge dans l'attente : le travail. Je me mets à mon diplôme. C'est une affaire de concentration. La tranquillité, je l'ai (rien ne m'attire, sinon l'aven-

ture, je peux donc, en somme, vivre dans ma coquille), mais ce que j'ai aussi, c'est une grande habitude de paresse à la maison ; je dois me secouer.

L'année qui vient de s'écouler fut pleine de voyages, de découvertes. Celle-ci commence, au contraire, assez morne. Il ne faut pas s'en plaindre ; cela me permet de comparer, car tout espoir de fuir n'est pas perdu. L'absence d'attraits extérieurs est une occasion de mener à bien mon diplôme.

24 janvier.

Écrit un chapitre sur la cénesthésie de Biran. Beaucoup de joie. Sans peine, j'ai travaillé deux jours sans souffler — et je vais continuer. L'appartement est silencieux ; je me plais dans ma chambre. À toutes les joies que j'ai connues déjà, il est temps d'ajouter celle du travail accompli, elle fait trouver meilleur le plaisir et elle-même, si tout manque, suffit au bonheur.

28 janvier.

La main fatiguée pour avoir recopié cinq cents pages de mon diplôme...

L'autre jour, soirée chez B., qui me fait connaître un ami communiste venu de province pour m'entendre parler de la Russie. Je raconte mes histoires et peu à peu m'échauffe... L'autre me pose des questions assez bien choisies. Il ne se fâche pas, mais plusieurs fois je vois son visage se décomposer. Il me raccompagne et me dit : « J'ai malgré tout l'impression que vous exagérez... »

Pendant l'été de 1933, un numéro du *Matin* me tomba sous la main, où je lus une enquête du docteur Marie sur l'URSS qui me parut d'un haut comique. Il y racontait l'histoire d'une femme de ville qui avait mis son enfant en nourrice chez des paysans. Un beau jour, elle va leur faire une visite. Gêne de la nourrice. Où est l'enfant ? On cherche. La mère s'impatiente. À la fin, ouvrant une marmite, à terre, elle trouve l'innocent dépecé et salé...

Je ne dirai pas qu'en Russie j'ai mangé de l'enfant, mais je ne tiens plus l'histoire du D^r Marie, peut-être imaginaire, pour invraisemblable. Ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, est d'une horreur équivalente.

Je parlais à Henri de ma visite aux Groethuysen et de leur colère. Il me répond : « J'ai connu cet état. Quand on se fâche, c'est pour se prouver qu'on a raison. C'est contre eux qu'ils étaient en colère, car ils sont bien forcés d'avoir des doutes... Et puis, il faut comprendre l'état de ceux qui se sont nourris pendant des années d'une foi qu'on vient leur ôter d'un seul coup. »

Il y a une sorte de loi du recul que j'ai observée sur Gide et sur Herbart, et que j'éprouve aussi : à mesure que l'on s'éloigne de l'URSS, on porte sur elle un jugement plus sévère. La distance organise les griefs, les systématise. Celui qui a voulu, sur place, retenir son jugement, quand il est de retour, malgré lui, fait des comptes. Je me suis interrogé et j'ai sondé ceux qui avaient vu, comme moi, ce pays, de peur de m'être trompé. Hélas ! les avis concordent, des faits différents qui se ressemblent par je ne sais quelle couleur mènent aux mêmes conclusions.

Visite à J. M. Fatras de sa cervelle. Longue théorie sur la manière de changer l'homme — ou plus exactement de le faire revenir à lui-même ; comment il faut trouver le bonheur, etc... C'était le soir, je n'écoutais pas ces boniments fumeux et verbeux, mais j'étais très sensible à la justification des déboires de J. M. qu'ils comportaient. Embardée contre la littérature ; plus rien n'est lisible, personne aujourd'hui ne dit ce qu'il faut, et de me lire, levant les yeux à chaque vers pour voir ma tête, des poèmes presque dignes des musardises de Rostand. (Un dialogue avec saint Pierre au paradis était bon... D'ailleurs, J. M., s'il est beaucoup plus soucieux de parler que d'écouter — il m'avait fait venir, je crois, pour pérorer —, n'est pas absolument nul. Il ne se résigne pas à manquer sa vie ; son système de défense a de bons côtés, mais il accuse le sort, etc.) Quand je le quitte, sur le pas de la porte, il me dit : « Serais-tu capable de faire une conférence sur la Russie ? — Sans doute... mais j'ai refusé à Paulhan de faire des articles sur ce sujet : j'ai des raisons... — Je te comprends, mais écoute, tu pourrais revenir un jour, me raconter cinq ou six histoires que je mettrais sur pied en vingt-cinq minutes... et je parlerais pour toi. »

1^{er} fév.

Michel vient de passer trois semaines à la maison ; commodité, repos d'avoir près de soi un compagnon qui vous dit tout, à qui on peut tout dire.

Revu Mathieu, qui me dit : « Paris n'est plus le même maintenant que tu y es. »

Blondel, à qui je montre un chapitre de mon diplôme, met le doigt sur les défauts (ils tiennent au plan, ou plutôt au manque de plan). De ces défauts je me doutais, et cependant je ne les voyais pas... Une fois de plus je goûte le plaisir d'être corrigé par un « maître ». Au moment où l'on me montre mes fautes, je sens que je fais des progrès.

Étienne voudrait me voir dans la semaine, voudrait que nous allions au Louvre. Je me fais avare de mon temps, de mon amitié..., et ne le vois que le dimanche. Il faut faire des sacrifices pour travailler. Je dois ap-

prendre à me défendre. Je ne cherche aucunement les gens en ce moment — du moins ceux que je connais. Mais les autres, des vagues de désir me les font appeler...

3 février.

Journée exquise de lecture à l'Arsenal. *Satyre Ménippée* ; j'entre avec joie dans la langue du XVI^e siècle, et, surtout, de ces écrits sur la guerre civile je tire des leçons. Le cynisme des dictateurs est exprimé là savoureusement — il n'a pas changé —, mais on sent l'indignation de l'auteur sous les mots. D'autres discours, d'ailleurs, font entendre la plainte du Tiers de l'État. (La religion opium du peuple selon Marx, j'en trouve — discours de M. d'Aubray — à la page 179 déjà l'idée, et dans une assez belle phrase, à la Montaigne.)

Lu aussi *Affaires de Rome*, actualité terrible. (Guillemin vient de manquer d'être excommunié à la suite d'un article sévère — mais juste — sur l'Église.) Pages fort belles, et prophétiques, sur l'Espagne. Lamennais, cent ans à l'avance, a absolument prédit la guerre civile, et religieuse, prodiguant d'ailleurs les conseils pour l'éviter. Mais, malgré tout, il en sent l'horreur inévitable et la décrit en visionnaire.

Avec un peu d'habileté, on pourrait peut-être mettre en valeur ces textes (de la *Satyre* et de Lamennais).

9 février.

Visite d'Étienne. Je le mène à la ménagerie du Jardin des Plantes. Beauté d'un buffle. Plusieurs jabirus, je n'en avais jamais vu. Un étrange oiseau d'Égypte, genre marabout, mais bien plus étonnant. Collection de makis (je leur préfère les gibbons). Dans la fauverie, un gosse un peu fou, ayant l'air de la maison (fils d'un gardien ?), parlait aux animaux.

Dîner chez la princesse Ruspoli, avec la princesse Bibesco, Saint-Quentin, Paul Boncour, Truelle, le professeur Debré et Mme de Prévaux. Mme Bibesco m'a paru étonnante, air de grandeur, majesté. Langue parfaite avec, tout naturellement, des tournures du XVII^e siècle. Admirable enchaînement des phrases qui rendaient les récits merveilleux s'ils ne l'étaient pas déjà par l'intérêt des faits choisis. La princesse, dans toute l'Europe, voit à chaque instant les cours, les personnages principaux, elle est pleine de portraits, de scènes historiques. Raconte un déjeuner intime chez Édouard VIII. C'est elle surtout qui m'étonna, car les hommes, bien qu'intéressants, j'en avais vu de tels... Mme Ruspoli aussi conte extraordinairement ; il y a toujours une certaine férocité dans ses anecdotes. Elle raconte la remise à Rome par les épouses, les veuves et les mères de leur alliance sur l'autel de la patrie. C'était le soir ; elle dut y aller sur l'ordre de son mari. Elle y fut avec sa cuisinière qui pleurait. Des brûle-

parfums de carton peint, d'où s'élevaient des vapeurs de papier d'Arménie, formaient autant de cratères. « Ah ! dit la cuisinière en voyant la fumée après avoir jeté son anneau, il est déjà consommé ! »

Le jeune Ruspoli, jusqu'à ces derniers temps élevé en Italie, avait surtout retenu à l'école la date des sanctions partout inscrite, partout gravée. Il arrive à Paris ; sa mère lui prépare un bain... Au bout de dix minutes, jugeant que l'enfant a terminé sa toilette, elle entre dans la salle portant des serviettes. Que voit-elle ? À l'aide d'un crayon chimique, le petit s'était entièrement tatoué de la date fameuse : 17 novembre 1935.

Mme Ruspoli eût aimé me faire parler de la Russie... mais je n'eus guère l'occasion de placer un mot. Je préférerais d'ailleurs écouter. En sortant de ce salon (assez remué, je dois dire, par la grandeur de Mme Bibesco), je sentais assez fort ma nullité, ou plus exactement je sentais la nécessité de faire quelque chose... au lieu de vivre sur des promesses qui tout au plus ne sauraient satisfaire que les autres.

Rencontré le même soir, à Montparnasse, mon vieil ami Bachis, maintenant marié (il n'aime pas sa femme, d'ailleurs, mais l'a épousée dans un moment de cafard). Je suis touché qu'après tant d'années il ait gardé tant de souvenirs de nos rencontres. Il conserve les rares cartes postales que je lui ai envoyées ; je sens qu'il n'a pas cessé de vivre avec moi. Quand il sait que j'ai vu Moscou, il me dit : « Toi, je te croirai, dis-moi ce que tu penses. » Je suis surpris de voir qu'il est assez au courant des questions sociales. (L'amusant, c'est que, employé au Crillon, il connaît tous les gens avec qui je venais de passer la soirée.) Il me raconte une aventure faite pour me plaire, qui durant toute cette journée m'a poursuivi.

Resté dans ma chambre aujourd'hui, mais point avancé mon travail. Fatigue, excitation... Je ne suis pas content de moi. Je viens de relire les lettres que m'a écrites Gide depuis onze ans, il y en a plus de cent. Je me suis rendu compte du rôle assez continu que j'ai joué dans sa vie tout ce temps — rôle d'ailleurs parallèle à celui qu'il jouait dans la mienne. Cette amitié, cette attention constante, il aurait fallu en être plus digne, bien du temps a passé... Je suis toujours sur le chemin d'être un homme, mais je ne suis pas encore grand'chose...

Mme P. me disait : « Mon mari aimerait aller à Washington avec Saint-Quentin, le nouvel ambassadeur... [Or, c'est Truelle qui est nommé conseiller.] Si mon mari n'obtient pas ce poste et qu'on ne lui offre rien d'à peu près équivalent, nous retournerons sans doute à Moscou jusqu'en novembre. Si nous repartons, mon mari voudrait laisser Loulou ici. Je sais que c'est impossible ; il est à peine habitué à l'externat ; les jours d'examen, il en fait une maladie ; il n'est pas capable d'être pensionnaire. Moi, je l'emmènerais et reprendrais le cours Hattemer. Emmener de

nouveau un précepteur pour si peu de temps, ce serait de grands frais... » Incertitude, désarroi... (Le père tient à ce que l'enfant fasse des études solides, il a très bien débuté à Sainte-Croix.)

On ne m'a dit en aucune manière qu'on me remmènerait à Moscou. Cependant on se tient en contact avec moi, on me donne des nouvelles... Je n'aimerais pas m'engager ailleurs (je ne trouverais pas mieux que Moscou) avant de savoir quels sont exactement les projets de P. (pour le moment ils ignorent tout).

Revoir Moscou — je disais encore dernièrement n'avoir aucune nostalgie de la Russie, me réjouissant bien plutôt d'avoir eu la chance inespérée de la voir —, si cela devient le moins du monde possible, aussitôt me tente. Ne faisons pas de rêves... mais, maintenant, je serais beaucoup mieux préparé à ce voyage. Je pourrais d'abord contrôler mes impressions, mes jugements ; me documenter à bon escient. Je sais maintenant ce que j'ignore, ce que je n'ai pas su voir. À mon retour, les questions, les objections qu'on m'a faites m'ont montré ce qu'on attend d'un témoin.

Je ne suis pas à vrai dire dans l'ornière, mais un nouveau voyage comme celui-ci (avec la préparation que je crois avoir) aussitôt me ragail- lardirait et me ferait *ouvrir les yeux*.

11 février.

Commencé une nouvelle : *Le Modèle* ; c'est l'histoire d'un homme de bois qu'Henri m'a racontée l'autre jour.

Conférence de Sachs sur le théâtre ; charmant, mais pas bien fort. Fini la soirée avec K., incroyable Don Juan (à quelles réussites peut mener le culot et une certaine médiocrité..., mais pour l'étendue de la joie et la création il n'en est pas plus avancé).

Lettre du département de l'Yonne : une commune non loin de Pontigny demande un suppléant. À voir. Peur de m'engager.

15 février.

Visite au Louvre. Un peu inquiétante, cette impression que j'ai dans chaque visite de voir les tableaux pour la première fois... Pendant quelques jours je garde d'eux une image très vive, puis sans doute, ensuite, se confond-elle dans de multiples souvenirs vagues.

En ce moment, je n'ai rien d'autre à faire que de travailler dans ma chambre. Je m'aperçois combien selon les jours mes dispositions varient. D'abord, on ne fait rien sans le temps, sans préparation. C'est à force de notes que j'arrive à écrire un chapitre de mon diplôme ; il faut parfois tout le début de la semaine pour me mettre en train... Et puis le temps

qu'il fait, mon calme ou ma nervosité certainement jouent un rôle que je n'arrive d'ailleurs pas à bien discerner.

Je souffre en ce moment d'une certaine insatisfaction qui ne s'accompagne d'ailleurs pas de désirs très ardents. Cet état est assez favorable à l'œuvre d'art si l'on sait se tirer brusquement de la rêverie. Je n'ai pas encore pris l'habitude du renoncement, qui seul peut permettre le travail ; il ne s'agit pas d'un renoncement une fois pour toutes, mais d'un arrachement au moment précis où l'on préférerait le plaisir.

16 février.

Passé la soirée avec Sotty dans une boîte de Montmartre ; aucun plaisir (sinon de caresse avec une jeune personne). Tout ce qui tient à la noce, à la dépense, au bruit nocturne, est sans intérêt pour moi. Dans les plaisirs, seul ce qui est proprement sensuel m'amuse.

Je suis allé ce soir chez un jeune acteur, Yves F., lire un manuscrit d'Icard¹. J'avais entendu le début de *L'Amour stérile* à Lyon. On voulait que j'en eusse une vue d'ensemble. Le meilleur de la pièce, ce fut la connaissance du jeune acteur... Studio à la Cocteau ; photos de garçons, éclairages... Ce jeune homme est exquis. C'est lui qui jouait un rôle de soldat dans l'*Œdipe* de Cocteau, en 34, et qui m'avait fort frappé (beaucoup plus qu'Aumont dans *Œdipe*, qui faisait pourtant courir Paris). Je ne cachai pas à F. la forte impression qu'il m'avait faite (quand il m'eut dit qu'il avait tenu ce rôle). Comment le décrire ? Il est brun, de taille bien prise, la bouche belle, les yeux assez languides ; il a l'air exotique. Nous dîmes quelques mots après la lecture que je fis dans un fauteuil. Il me montra au mur quelques photos de ses créations. Il me fera signe après une tournée qu'il doit entreprendre.

Si Sotty eût été libre, il me téléphonait ce soir et nous retournions à Montmartre. Quel plaisir d'impuissant il prenait, et m'eût forcé à prendre... Le pire, c'est que Sotty était ravi. Je crois qu'il dégénère. Quand je l'avais rencontré à Lyon, il me faisait déjà des confidences inquiétantes. Hier, il empestait l'éther. Éperdu de snobisme ; le monde que je vois, il avoue que c'est celui-là où il voudrait entrer. Je crois que S. est en train de s'enliser... « Si je ne deviens pas un médecin connu, si je ne fais pas un grand mariage et que je ne puisse recevoir magnifiquement, je ne serai rien, je manquerai ma vie. » Voilà les propos qu'il tient... Tout cela est pitoyable. Je me souviens qu'à notre première rencontre, es-

1. Renaud Icard (1886-1971). Sur l'antiquaire-écrivain, v. René-Pierre Colin, « Un hôte lyonnais d'André Gide : Renaud Icard », *BAAG* n° 65, janv. 1985, pp. 5-22.

sayant de le remonter, il me répondit : « Ah ! c'est facile de crâner ! » Il était déjà, à ce moment, passablement sur la pente...

Une chose me frappe (il faudrait l'éclaircir par des exemples), les gens qui n'acceptent pas leurs goûts sexuels, qui n'en prennent pas leur parti, et cependant y succombent, déchoient. Il n'y a pas d'unité dans leur conduite. Ils doivent absolument couvrir d'ombre leurs satisfactions, et c'est peut-être pour cela qu'elles se font si facilement dégradantes.

Rentré de chez Yves F. à pied, par un froid sec. J'étais sous la plus douce impression. Une promesse de bonheur...

Au lit, j'écris à ce brave Icard pour lui parler de sa pièce. Je veux lui faire plaisir, mais sans dépasser ma pensée. J'écrirai à Sotty (sans résultat, sans doute). Je lui citerai le mot de Gide : « Il faut suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. »

Sieste l'après-midi (je m'étais couché à 4 heures), puis assez bon travail sur Amiel.

CARNET XXIV

(20 février — 20 juin 1938)

Commencé à Paris le 20 février 1938.

Visite aux Payart. Trouvé Loulou en progrès.

Soirée au Club du cinéma. Plusieurs films de Jean Vigo, excellent metteur en scène que j'ignorais. (J'étais avec Michel, de nouveau en permission.) Un documentaire sur Nice, photos féroces prises sur la jetée. Un film de révolte, *Zéro de conduite* (censuré), se passant dans un collège ; les enfants choisis ne sont pas beaux, mais ils ont le diable au corps, et l'atmosphère sinistre du collège, la raideur de l'entourage sont fort bien exprimées — et vues par les yeux des enfants. Pour finir, *L'Atalante*, histoire d'amour sur une péniche. Excellence des détails ; inspiration du récit où les petits faits choisis, visuels, font penser à ceux que note un bon romancier.

Écrit à Sotty une lettre longue et dure. J'ai repensé à lui ; il se pourrait qu'il n'y ait rien à faire dans son cas. (F. me suggère que dans son cas il y a de la mégalomanie.)

J'ai manqué l'autre soir aller au théâtre du Palais-Royal, célèbre pour sa bêtise. Je m'étais laissé inviter. Arrivé au rendez-vous, je crus être en

retard et m'en allai dans un sentiment de joie inexprimable...

L., qui arrive de Marseille, avait entendu dire que Gide était gravement malade à Bamako. Je téléphone à Mme V. R., qui me dit qu'il s'agit simplement de crises néphrétiques, ce qui me rappelle notre 15 août à Sorrente.

J'avance passablement mon diplôme. Le plus agréable dans un travail de ce genre, c'est les découvertes que l'on fait en cours de route, et la forme que le texte prend malgré vous. Mon but était de montrer l'amour de soi chez Maine de Biran et Amiel ; j'avais été frappé jadis, en les lisant, par leur narcissisme — mais je m'aperçois maintenant qu'il se double d'une haine de soi.

Travaillé un peu à un conte que j'aimerais envoyer à Martin du Gard. Je m'attache à l'atmosphère et à deux ou trois personnages. Il serait sot de laisser ce travail en panne ; je l'ai entrepris parce qu'il est court, et peut me faire la main.

Grande difficulté à me lever le matin ; presque toutes mes matinées à la maison sont fichues... C'est bien pour cela que je voulais tant quitter Paris, mais lorsque je dois travailler dès le matin (je le voyais à Chambourcy), je suis fatigué l'après-midi, je dois faire la sieste et ce sont encore des heures perdues.

23 février.

Tout pour être heureux, de la liberté, des amis... mais un terrible manque d'imprévu. Ma liberté, je n'en fais rien et mes amis, je n'ai pas envie de les voir. Je me sens déplacé, anachronique dans Paris ; j'en connais trop les détours, ou plutôt je me connais trop moi-même dans ces circonstances. Point de lyrisme, une vie au jour le jour, qui d'ailleurs aurait son charme mais qui n'est ici qu'un cheminement sans horizon. Je commence des semaines (ô divertissement !) sans voir devant moi aucun régal, aucune aventure. La plupart du temps, d'ailleurs, il s'en présente... mais cette vie suspendue, sans jalons, m'est insupportable et m'énerve. Je n'ai pas l'impression de vivre, mais de survivre en attendant l'air du large.

25.

Je causai plusieurs fois, dans ses dernières années, avec l'abbé S. qui, jeune vicaire à Saint-Étienne-du-Mont, avait confessé et administré Verlaine à son lit de mort. Il n'était pas question d'arracher à l'abbé son secret, qui me disait, pour tout résumer : « En voilà un qui avait bu à la coupe ! »

Je viens de me jeter sur les contes de Hawthorne. Voici deux ans qu'ils traînaient dans ma chambre. Aussitôt après, je prendrai Swift, dont

j'ai suspendu la lecture depuis un an. J'écris ceci pour me faire honte.

Je notais à Lyon, en 36, au sujet de S. : « Tout royaume divisé contre lui-même périra. »

Terminé cette partie de mon diplôme où, par des citations, j'étudie la cénesthésie, la psychasthénie et les extases de Biran et d'Amiel ; cela fait une centaine de pages. Je dois me mettre maintenant à l'étude de leur « narcissisme ». J'ai sous la main toutes les notes nécessaires. Le difficile, c'est de quitter terre ; de mettre la main à la plume... Une fois attaqué le chapitre, en quelques jours il est sur pied. Je le montre à Blondel ; il y trouve des fautes (quelle chance !). Pendant quelques jours, je réfléchis, puis je refais mon chapitre. J'ajoute une conclusion, et le diplôme est fini.

La déception dont me parlait S., qu'il éprouve après chaque aventure, je suis loin de cela ; c'est un sentiment vif de reconnaissance (pour un peu je serais confus !) que je sens à l'égard de ceux qui m'ont donné du plaisir. Je ne sais comment les remercier ; j'aimerais supprimer d'un geste leurs embarras d'argent ou autres ; j'aimerais faire à mon tour un miracle...

J'avais assisté, il y a trois ans, dans un café du Quartier latin, à la fondation d'un groupe de jeunes gens. Nous étions quinze ou vingt autour d'une table, qui cherchions un nom pour cette société ; chacun proposait le sien ; pour ma part, je n'avais aucune idée, mais trouvais mauvais tout ce qu'on offrait ; je me faisais malgré moi l'arbitre. Enfin, le nom de *Regain* plut...

Ce soir, je suis allé avec Michel à une réunion de *Regain*. *Quantum mutatus !* Dans un grand café, une salle immense pleine de deux cents personnes ; le groupe que j'ai connu naïf est patronné maintenant par *Marianne* ; je ne reconnais personne, d'ailleurs, des jeunes fondateurs, sinon le président, jadis timide et doux, qui parle maintenant d'un air de Stentor. Le sujet de la soirée était le Surréalisme — présenté par ses promoteurs ; après quoi les jeunes gens pouvaient exprimer leur position devant ce mouvement.

Huguet prit la parole et exposa ses principes. Il s'en tira clairement, lisant son manuscrit, fait, m'a-t-il paru, d'emprunts divers, mais le tout se tenait. J'avais rencontré ce garçon, dont m'a parlé souvent Jouhandeau, il y a dix ans, chez Max ; ce qu'on m'a dit de lui (que de racontars chez les poètes !) le montrait sous un jour peu noble ; son aspect est devenu vulgaire ; en dix ans les traits se sont épaissis et durcis. Cela ne serait rien si, au moment où un contradicteur, après son exposé, présentait quelques objections, Huguet ne lui avait répondu avec humeur, puis avec grossièreté. Plusieurs fois même, à court d'arguments (il avait dit au contradic-

teur : « Parlez, je ne vous écoute pas »), il se leva en disant : « Je m'en vais. »

Les manières d'Huguet lui mirent à dos toute la salle ; elles sont les façons courantes du groupe surréaliste dont il fait partie. (Quelques adhérents du groupe étaient venus et l'entouraient.) Quand peu à peu le public demanda des explications, ces messieurs, après avoir dit des grossièretés, s'en allèrent sans répondre aux questions. Nous avions sous les yeux les représentants d'un mouvement qui se dit l'alpha et l'oméga, qui se croit destiné à la libération de l'homme... J'avais été déçu, lisant à Ibiza un ouvrage de Breton qui me parut primaire et bluffeur. Ce soir, je vis les hommes en chair et en os.

Après le départ des Messieurs, plusieurs jeunes gens à la voix bien timbrée, grillant d'exposer leurs points de vue (certains mal digérés), parlèrent, montrèrent leur science et se firent parfois approuver. Je fus très sensible (ainsi que Michel) aux personnages. Même si nous n'avions rien appris sur le surréalisme et les critiques à lui faire (ce qui n'est pas), nous aurions joui d'une galerie de garçons à tout crin, verbeux, parfois documentés, toujours passionnés, orgueilleux. J'admirais un peu qu'ils fussent parler, — ils avaient un minimum de préparation, et aussi ils disaient n'importe quoi, — mais surtout je m'amusais. Les têtes des garçons étaient en général passables (une certaine vulgarité, tout de même, dans les allures, mi-bohèmes, mi-intellectuelles), mais les femmes, putains littéraires pour la plupart, étaient vociférantes.

26.

Pas sorti aujourd'hui, et fait la sieste. J'espère néanmoins dormir ; assez de courage au travail. Beaucoup écrit sur l'amour de soi avec la conscience, d'ailleurs, d'être banal et désordonné, mais j'ai ainsi déblayé le terrain. J'aurai plaisir à supprimer le médiocre encore vif, car je sais comment il est né. Lu avec acharnement deux contes de Hawthorne. Ce relatif entrain est peut-être dû à l'hypophyse que je m'accorde depuis deux jours.

28.

Mathieu à Paris avec Jeanne pour les jours gras. Soirée avec eux chez les Joue. Rôdé assez tard après les avoir quittés. Un peu endormi ce matin, mais animé de besoin de travailler ; cette démangeaison se continue depuis plusieurs jours ; je crois que c'est bon signe.

2 mars.

Mardi gras. Promenade sur les quais avec Étienne, Barillaud, Mathieu et Jeanne.

Terminé mon diplôme (manque encore une courte conclusion). Je vais me recopier et soumettre le dernier chapitre à Blondel. En attendant sa réponse, pour utiliser ma veine de courage, je me mettrai sans doute au conte laissé en plan, et à mon roman.

4 mars.

¹ Sorti de ma bibliothèque pour Michel, après dix ans, mes *Cahiers d'un collégien*. « On y sent la passion vraie, me dit-il ; le conflit entre Dieu et Didier est saisissant, mais trop souligné. Il y a un peu de littérature dans cette mystique (l'influence de Jouhandeau). Les gaucheries ne se comptent pas, et cependant on a une impression de réalité ; la délicatesse d'un premier amour y est bien exprimée, les détails sont évocateurs. Le drame est véritable et cruel. »

J'ai relu moi aussi ce court manuscrit. Ah ! je n'étais pas en avance à dix-neuf ans. Aucun art des transitions ni des développements ; une excessive pudeur (esthétique) m'empêchait de m'étendre, de m'attarder ; je visais d'ailleurs à la sécheresse. Mais il m'était arrivé vraiment quelque chose. Que serais-je sans cette aventure ? Je lui dois tout. Elle m'a rendu humain. J'ai dit ailleurs comme je perdis à la fois mon amour pour S. et la religion ; tous deux tombèrent sans heurt... L'intéressant, c'était d'avoir eu dans une seule crise tous les problèmes réunis. Que de tourments, mais ensuite, en réaction, quelle joie bourdonnante, et durant des années...

J'aimais les mains de S. ; j'en parle dans les *Cahiers*. L'autre jour, j'eus de la peine quand il m'écrivit qu'après une chute de cheval une de ses mains était abîmée à jamais...

(Je ne l'ai pas vu depuis quatre ans.)

14 mars.

Je viens de passer huit jours à l'Arsenal, à lire des bouquins sur l'ancienne Russie. Rien n'a changé. Ceci au point que je me mets aussitôt à une petite étude dans laquelle je pourrais confronter quelques expériences récentes avec les dires des historiens. Mais avant toute chose je voudrais, non sans ironie, décrire les procédés de la « Guépéou » tzariste, les arbitraires de la justice, tout ce qui choquait l'étranger, etc., en feignant de croire que depuis 1917 tout cela n'existe plus... J'ai pris passablement de notes ; le tout est de les mettre en ordre ; j'ai quelque entraînement aux fichiers, maintenant que j'ai terminé mon diplôme pour lequel Blondel

1. [Note de R. L., écrite au crayon au travers de la page :] Détruit à Colmar en 1968. [Nous ignorons s'il s'agit du conte ou du roman, à moins que ce ne soit des Cahiers d'un collégien, — ou encore des trois textes.]

m'a donné son satisfecit.

L'autre soir, avec Michel, nous assistions à une séance de films soviétiques, œuvres d'Eisenstein qui ne se jouent en France qu'en privé, et qui, films de propagande de l'U.R.S.S., sont maintenant là-bas mis à l'index.

Retour du printemps assez sensible (peut-être chaleur momentanée). Mettre à profit l'ardeur que je sens chaque année en ce temps pour la lecture, à un travail plus personnel. Les projets de me manquent pas, ni les terrains d'expérience.

Ce bain que j'ai pris dans la Russie ces derniers jours, quelle déclaration d'amour ! C'est avec du retard, et maintenant surtout que le rêve que j'avais fait de retourner là-bas ne paraît point se réaliser, que je savoure la beauté du peuple russe et mes étranges souvenirs nocturnes. Je mettrai peut-être quelque chose de cela dans mon étude.

15 mars.

Lu et relu le livre de Friedmann (*De la Sainte Russie à l'U.R.S.S.*), la meilleure défense des Soviets qui soit, la plus habile (et honnête) réponse à Gide.

Pourtant mon siège est fait ; je suis persuadé que celui qui défend ce pays en est dupe et que parler, pour lui, c'est plaider une cause perdue.

J'ai dans mes notes à peu près tout ce qu'il faut pour écrire mon étude, mais il faut les ordonner. Je sais maintenant que je ne peux pas travailler tous les jours, ou plus exactement qu'il y a les jours de préparation et les jours de production. C'est pour cela qu'il me serait bon d'avoir l'esprit sans cesse occupé, d'être plein de projets. J'ai la maturation lente, mais, au demeurant, le travail facile.

16 mars.

Peu travaillé aujourd'hui, ce qui me donne une sorte de malaise. Le matin, lu un peu de Leopardi ; déjeuner de famille ; longue conversation avec frère et beau-frère sur les événements politiques (Anschluss, guerre d'Espagne...) ; sorti par un assez beau temps ; regardé les beautés ; on sort du sommeil de l'hiver ; le sang brille... En sourdine, l'idée de mon travail m'affairait ; j'ai besoin d'agir, de m'exprimer ; cela est un indéniable progrès. Soirée à la maison ; culture physique ; assez content des abdominaux. Je vais lire au lit du Leopardi et du Retz.

18 mars.

Il y avait tout à l'heure, en pleine nuit (2 h du matin), devant la gare Montparnasse, un grand rassemblement, formé depuis longtemps je pense, et dans lequel des hommes, criant le plus possible, voulaient faire entendre leurs opinions politiques. J'allai de l'un à l'autre, moins sen-

sible aux points de vue qu'aux personnages et à leur manière de s'exprimer. Toutes les classes se mêlaient, et toutes les passions. Les grands thèmes que présentent chaque jour les journaux trouvaient là de bénévoles défenseurs. Les fautes de logique, l'aveuglement, les fausses nouvelles, tout cela éclatait..., et à la fin c'était tragique. J'admiraient qu'on laissât si tard dans la nuit hurler ces braves gens..., pas l'ombre de police. Il y a peu de temps encore, pareil attroupement nocturne eût été inconcevable. Cela révèle l'inquiétude (on parlait de la guerre) ; cela révèle aussi un certain désir de s'entendre, mais les positions sont prises, les jeux sont faits. J'ai lu quelque part qu'avant l'avènement de Hitler de semblables rassemblements se formaient dans Berlin ; des hommes de partis opposés s'apercevaient alors qu'ils pensaient de même... et ils se quittaient plus ennemis qu'auparavant.

21 mars.

Aujourd'hui, travaillé comme un âne ; j'ai fait la partie centrale de mon étude sur la vieille Russie (dans une deuxième partie, je montrerai la Russie que j'ai vue, si peu différente de l'ancienne).

Je m'étais réveillé, je ne sais pourquoi, un peu triste (trop d'excès amoureux, peut-être ?), mais bientôt le travail m'a rendu l'aplomb. Je me suis remis aux haltères, ce qui est dilatant. Depuis quelques jours j'ai des instants de joie, ce qui peut annoncer une grande période. Cependant, je n'ai pas le moindre espoir d'aventure, de voyage, de situation. Je suis véritablement condamné à vivre dans ce Paris où je tourne en rond...

Je suis sorti à la fin de l'après-midi après avoir écrit trois heures sans relâche ; j'avais la tête et les membres vidés. L'*in-octavo* que je devais poser chez M. me paraissait lourd. Le temps printanier était admirable, mais j'étais sans désir. Après une heure de grand air, je revins à la vie et pris part davantage au spectacle de la nuit tombante.

Incapable de reprendre le travail ce soir ; relu *Ecce Homo*.

26 mars.

On me réveille l'autre matin en me disant que Gide est à la maison. Son voyage en Afrique a dû être abrégé ; il a renoncé à la partie la plus intéressante après sa crise néphrétique... Tout à coup il a senti son âge ; la chaleur était accablante (35° jour et nuit). Il a eu hâte de rentrer, après un repos agréable dans le Fouta Djalou. « Là-bas, me dit-il, je ne t'ai pas souhaité, ou que rarement ; le pays était décevant, monotone, les habitants très rares et l'état sanitaire pitoyable : beaucoup de lépreux. J'aime fort, tu le sais, arrivant dans un village, le soir, être entouré d'enfants ; mais là-bas c'était bon pour le soir... On s'apercevait que huit sur dix

sont lépreux. »

Nous allons au Jardin des Plantes voir Aug. Chevalier, un botaniste pour qui Gide a des commissions. Il raconte son voyage à ce pionnier de l'A.O.F., créateur de jardins à Konakry, importateur là-bas du pin d'Indochine, etc... Gide s'est étonné de la flore de Fouta-Djalou, où les plantes immenses foisonnent ; Chevalier appelle cette zone un « reliquaire » où toutes les espèces comme dans une île sont venues se réfugier. Comme Gide se plaint de l'état sanitaire, Chevalier parle du temps qu'il a connu (voici trente ans), où les cadavres jonchaient les routes. Chevalier est un homme de soixante ans qui paraît paysan ; il est plein de rondeur ; très au courant de ce qui touche les primitifs. (Gide a rencontré là-bas un curieux Noir très au fait des littératures et des philosophies européennes, encore qu'il n'ait jamais quitté l'Afrique, et qui tient à honneur d'être un primitif ; il se refuse à l'évolution ; il croit à la magie, etc... Gide avait l'impression, malgré l'étrangeté du bonhomme, qu'avec un peu de temps on en eût fait aisément le tour.)

« Je n'ai pas retrouvé, dit-il à Chevalier, les grandes émotions de mon premier voyage. — Le premier contact est le plus surprenant, dit Chevalier. — Il y a autre chose, dit Gide ; la manière de voyager là-bas a changé. Il fallait, avant, aller à pied ; on vivait dans un contact extraordinaire avec les noirs. Tout cela a changé. Ce nouveau voyage m'a plutôt déçu, et puis ce que l'on voit est souvent attristant. » (Gide rapporte une documentation sur la Compagnie du Niger qui demande des crédits à l'État. Chevalier est d'avis, ainsi que Gide, qu'il faut les lui refuser ; une telle compagnie ne vit que par l'esclavage des noirs.)

Nous allons ensuite au vivarium voir un caméléon que Gide a rapporté de son voyage ; il l'a cueilli dans un buisson. Ce petit animal est difficile à nourrir ; il ne peut vivre que dans une température constante ; aussi sa place est-elle au Museum, où il a l'air heureux au milieu de deux gros caméléons noirs de Madagascar... « Comme il a l'air distingué, dit Gide, mon petit Timothée au milieu des autres ; parmi eux, il est devenu aussitôt vert-pré. » Nous sommes émus de voir le soin, l'amour même, que les employés témoignent dans ce vivarium aux animaux. Nous voyons ensuite Rivet dans le vieux bâtiment de la direction où, me dit Gide, se trouvent les plus belles collections, celles qu'on n'expose pas. Les bureaux de Rivet sont de grandes pièces sans luxe, toutes tapissées de livres, assez exaltantes. Rivet, au sujet de la lèpre, parle fort bien de ce qu'il a vu en Amérique du Sud, qui dépasse en horreur ce que Gide peut raconter. Il est au courant de l'affaire du Niger et conseille à Gide de voir sans retard le ministre des Colonies. Il nous donne lecture d'une lettre ouverte qu'il a adressée à Blum. Rivet est contre l'union nationale que préconise

ce dernier ; elle n'aurait pour résultat que l'attaque du franc, l'abandon de l'Espagne républicaine et la révision de la Constitution dans un sens autoritaire — ce que Doumergue n'a pu obtenir. Mais cette fois la « conspiration » trouve des appuis chez les plus hauts magistrats de la République. Il veut nommer Lebrun et Delbos. Rivet se lamente de la faiblesse de Blum, qui comprend tout et croit que cela suffit ; il conçoit et ne passe pas à l'action, car il croit que concevoir entraîne automatiquement la réalisation. Rivet se montre très inquiet ; il a préféré envoyer une lettre à Blum plutôt que causer avec lui, car, dit-il, près de lui on subit son charme, malgré soi on est saisi par cette intelligence si brillante et qui comprend tout mieux que vous-même. Rivet, malgré l'apparence, croit au ressort de l'Espagne. Noguès lui disait l'an dernier : « Si le gouvernement me disait — ou me laissait entendre à demi-mot, quitte à me désavouer ensuite — que je peux agir, en quinze jours je me fais fort d'arrêter la guerre. J'ai à Tanger des hommes qui peuvent aussitôt semer la révolte dans le Maroc espagnol. »

(À suivre.)

vient de paraître

**UNE AMITIÉ
DE MAX JACOB**

*Lettres de Max Jacob à Robert Levesque
(1926-1941)*

Textes établis, commentés et annotés par
PIERRE MASSON

Éditions Rougerie

Un vol. br., 22,5 x 14 cm, 63 pp., tir. lim. à 200 ex.
48 F

(Ouvrage extrait du n° 91 de la revue *Poésie Présente*)

En feuilletant L'Arcade

par

GEORGETTE CHEVALLIER *

En septembre 1933 paraissait à Annecy (Haute-Savoie) le premier numéro d'une « revue bimestrielle — Lettres — Arts — Critique » intitulée *L'Arcade*. Sa couverture était ornée d'un bois gravé de Marie Bien-nier, professeur de dessin à l'École Primaire Supérieure de Jeunes Filles et artiste bien connu dans la région. Cette illustration représentait la rue Sainte-Clair à Annecy avec, en premier plan, une des arcades de cette rue ancienne. Le numéro coûtait trois francs et comportait seize pages format 27 x 20 cm. Il en sera de même pour les numéros suivants.

Cette revue avait vu le jour grâce au journaliste et poète Oscar David, aidé de deux de ses anciens condisciples de l'École Primaire Supérieure, Gaston Bornand et Henri (*alias* Henry) Davignon.

L'éditorial annonce : « *L'Arcade* ne sera pas une Revue. Elle sera la Revue des Lettres Savoyardes. [...] Fondée par des jeunes, *L'Arcade* sera avant tout une Revue jeune. [...] [Elle] comprendra des études consacrées aux écrivains contemporains, à leurs illustres devanciers, à ceux qui pour n'être pas du cru évoquent souvent la Savoie dans leurs œuvres. »

En effet on y trouvera des articles, des poèmes ou des nouvelles d'Oscar David lui-même ou d'autres écrivains savoyards, le récit des fêtes du centenaire d'André Theuriet à Talloires, sur les bords du lac d'Annecy, ou celui d'une manifestation lamartinienne à Chambéry, les comptes rendus de conférences données dans des sociétés annéciennes par Henry Bordeaux, André Maurois ou Paul Reboux. Et dans le n° 5, entièrement

* Secrétaire de l'Académie Florimontane (Annecy).

consacré (y compris la couverture) à André-Charles Coppier, on lit un article écrit tout spécialement pour *L'Arcade* par Gustave Kahn sur les qualités de critique d'art du peintre, graveur et écrivain savoyard.

Cette revue ne survivra pas à Oscar David, qui mourut accidentellement le 3 décembre 1934. Elle n'a compté que cinq numéros.

Dans le n° 1, page 12, on trouve le poème d'un jeune lecteur d'André Gide, qui pense que l'amour humain n'est pas incompatible avec l'amour de Dieu. Il s'agit d'Émile Foex, qu'on connaît actuellement comme directeur honoraire de l'École Normale d'Instituteurs de Paris, dont on lit toujours avec intérêt les « Notes de lecture » dans *La Revue de l'AMOPA* (la Promotion violette), et qui garde encore précieusement les numéros de *L'Arcade* dans un coin de sa maison de Thonon-les-Bains.

Voici ce texte, témoignage intéressant de la réaction, dans les années 30, d'un jeune homme de vingt-cinq ans qui découvrait, vingt-quatre ans après sa parution, *La Porte étroite* d'André Gide.

EN LISANT LE JOURNAL D'ALISSA

*À une femme qui croyait
que l'amour écarte du chemin de Dieu*

« Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite. »
(Luc, XIII, 24.)

« Seigneur ! nous avancer vers vous, Jérôme et moi, l'un avec l'autre, l'un par l'autre ; marcher tout le long de la vie comme deux pèlerins dont l'un parfois dise à l'autre : "Appuie-toi sur moi, frère, si tu es las", et dont l'autre réponde : "Il me suffit de te sentir près de moi"...

» Mais non ! La route que vous enseignez, Seigneur, est une route étroite, étroite à n'y pouvoir marcher deux de front ! »

(André Gide, *La Porte étroite*.
Extrait du « Journal d'Alissa ».)

*Nous nous sommes aimés, Seigneur, sur notre terre.
Nous voici maintenant, elle et moi, devant toi.
Cœur à cœur et unis comme le lierre au lierre.
L'amour était notre lumière,
Notre espérance et notre foi.
Nous nous sommes aimés, Seigneur, sur notre terre,
Nous voici maintenant, elle et moi, devant toi.*

*Toute chose, là-bas, n'était qu'un pâle songe,
Et tout auprès de nous fuyait, inaperçu.
Le monde sans l'amour, mon Dieu, était mensonge,
Sotte fête où le fou se plonge,
Avide et chaque jour déçu.*

*J'adorais Juana. Le reste fut un songe,
Et tout auprès de nous a fui, inaperçu.*

*Ta hueur éclairait quelquefois notre peine :
Mais nous ne passions point de nuits à te prier.
Elle vivait pour moi, je vivais pour ma reine ;
Jamais tu ne nous vis sous ton courroux plier.*

*Je t'aimais plus que tout, mais bien moins que ma femme,
Et j'ai toujours suivi la barque de mon cœur.
Pour Juana, mon Dieu, j'aurais vendu mon âme,
Pour Juana, j'aurais vendu... jusqu'au Seigneur !*

*Vois. Notre amour est pur ainsi qu'une fontaine.
Notre joie est profonde à l'égal de la nuit.
Tu peux la foudroyer, ô mon Dieu ! par ta haine :
Le paradis, c'était là-bas, dans notre nid !*

*Ainsi les deux époux, roides comme la pierre,
Attendent du Seigneur le Jugement Dernier.
Mais Dieu leur dit : « Le Ciel est à vous tout entier,
Car votre amour était plus grand que la prière ! »*

Émile FOEX.

L'Arcade, dès son premier numéro, s'est donc intéressée à André Gide. Et pour le n° 3 (printemps 1934) Oscar David a sollicité ni plus ni moins que la collaboration de celui qui était venu écrire son premier livre à Menthon-Saint-Bernard, sur les rives du lac d'Annecy : André Gide lui-même.

Henri Davignon revoit encore dans son souvenir Oscar David arrivant chez lui, l'air triomphant, et s'écriant : « Regarde ce que je t'amène pour *L'Arcade* ! » C'était l'article d'André Gide, qui occupe toute la page 9 de ce troisième numéro.

Ce texte, qui en 1934 fit l'orgueil d'Oscar David, est devenu l'une des fiertés des Annéciens d'aujourd'hui¹.

1. Ignorée de tous les bibliographes de Gide, cette page n'a jamais été

UN INÉDIT D'ANDRÉ GIDE

Je garde le souvenir...

Il est vrai, je garde d'Annecy le souvenir attendri d'un amant. C'est sur les bords de son lac, à Menthon, que je passai ma lune de miel avec ce que les Romantiques appelaient : la Muse. Je veux dire que, pour la première fois, je connus cette parfaite ivresse de vivre seul avec mon travail. Rien ne m'en distrayait. La saison était peu avancée ; aucun touriste encore ; les hôtels, les villas étaient vides ; je m'installai à Menthon, non précisément au bord du lac, mais non loin de sa rive, et j'allais prendre mes repas chez un modeste traiteur, à l'endroit même du débarcadère actuel. J'écoutais inlassablement le conseil de ce pays à la fois grave et souriant.

Je l'avais déjà quitté lorsque Pierre Louÿs prit fantaisie de le connaître à son tour. C'était, en ce temps, le compagnon constant de ma ferveur. Il voulait voir les lieux dont mes lettres chantaient les louanges. Il fut ravi tout autant que j'avais pu l'être et m'écrivit, de Menthon même : « Si, dans un tel endroit, tu n'as pas écrit un chef-d'œuvre, je te tiens pour impardonnable. » Il sut pourtant me pardonner. Mais je lui savais gré de son exigence amicale, et surtout d'avoir su aimer un paysage qui me paraissait aimable entre tous.

J'ai revu le lac d'Annecy à plusieurs reprises, installé pour un temps assez long soit à Annecy même, dans un vieux petit hôtel charmant dont j'étais seul hôte avec l'amie que j'accompagnais ², soit à Talloires ³. Et, plus récemment, lors

recueillie.

2. L'Hôtel de Savoie, où il se trouvait avec Élisabeth Van Rysselberghe en 1923, avant la naissance de leur fille Catherine.

3. En 1923. Él. Van Rysselberghe s'y reposait de ses couches. Il y est venu faire la connaissance de sa fille.

*d'une cure aux environs de Chambéry*⁴, j'y emmenai des amis pour contempler sa foire aux fromâges. On n'imagine pas marché plus pittoresque ; tous les sens y sont conviés, car le parfum fouettant de la marchandise renseigne longtemps à l'avance sur la nature des produits. Ils viennent de toutes les régions avoisinantes. Quelle diversité ! Plus variés encore que les vins, les fromages racontent plus éloquemment encore leur origine, bien que s'écartant plus résolument de la vache ou de la brebis que le vin ne le fait de la vigne. Mais, à défaut de vin du pays, quel bon cidre je bus à-bas ! Meilleur me parut-il que celui de Normandie ou de Bretagne. J'admire combien le souvenir d'un pays reste lié, pour moi du moins, à celui des parfums, des boissons et des nourritures ; et, s'il s'agit d'Annecy, du contact avec l'eau du lac, menaçant ou riant, suivant les saisons et les heures, enseignant tour à tour l'abandon ou la résistance et la prose ou la poésie.

4. À Challes-les-Eaux, en 1930.

QUIZ GIDE

Réponses aux questions posées dans le BAAG 101

1. Paul Claudel.
2. Pierre Courtade, *La Place rouge* (1961, rééd. Messidor/Temps Actuels, 1978).
3. *Isabelle*.
4. Christian, *Données sur André Gide et l'homme moderne* (Saint-Raphaël : "Les Tablettes", 1918, 54 pp.).
5. Charles-Louis Philippe, à propos de Larbaud (v. *Journal*, 28 juillet 1908).
6. Groupe International de Diffusion et d'Édition.
7. Montherlant, *Les Célibataires*, II^e partie, chap. VI (*Romans*, t. I, Bibl. Pléiade, pp. 817-8).
8. Personne, mais Picabia a écrit : « Si vous lisez André Gide tout haut pendant dix minutes, vous sentirez mauvais de la bouche », dans *Z*, mars 1920, p. 7.
9. Melons.
10. Truffaut, *La Peau douce* (1964).
11. Château-d'Oex, en Suisse.
12. « Baudelaire et M. Faguet », *La NRF*, 1^{er} nov. 1910, p. 499 (art. recueilli dans *Nouveaux Prétextes*).
13. *Les Faux-Monnayeurs*, I^{ère} partie, chap. II (Pléiade, p. 946).
14. Georges Perec, *La Vie mode d'emploi* (éd. Le Livre de poche, p. 475).
15. Richard Jorif, *Le Navire Argo* (1989, rééd. « Folio », p. 223).
16. André Rouveyre.
17. « La malséance d'un vêtement » (Livre II, chap. IV, Pléiade, p. 725).
18. Darius Milhaud.
19. Étienne.
20. Boris Vian, « L'Impuissant », *Le Ratichon baigneur* (éd. 10/18).

Lectures gidiennes

Roger MARTIN DU GARD, *Journal*. Édition établie, présentée et annotée par Claude Sicard. Paris : Gallimard, 1992-93, 3 vol. reliés toile, 24 x 15 cm, XXXII-1097, XII-1379 et VIII-1237 pp. (ISBN 2-07-072706-8, 2-07-073425-0 et 2-07-073426-9), 350, 380 et 380 F. [I : Textes autobiographiques 1892-1919, II : 1919-1936, III : 1937-1949, Textes autobiographiques 1950-1958.]

Le lecteur de *Jean Barois*, des *Thibault*, de *Vieille France* ou du *Taciturne* avait déjà pu faire connaissance avec Roger Martin du Gard épistolier grâce aux différentes éditions de sa *Correspondance*, notamment avec *André Gide* (publiée par Jean Delay, Gallimard, 1968), *Jacques Copeau* (publiée par Jean Delay et Claude Sicard, Gallimard, 1972), *Eugène Dabit* (publiée par Pierre Bardel, Éd. du CNRS, 1986) et *Georges Duhamel* (publiée par Arlette Lafay, Lettres Modernes, 1987), aujourd'hui complétées par la volumineuse édition en cours de sa *Correspondance générale* sous la direction de Maurice Rieuneau (7 vol. parus, Gallimard, 1972...). Restait à découvrir R.M.G. diariste. Voilà qui est désormais possible avec la publication en trois volumes de son *Journal*. Par sa portée et la qualité de sa présentation, la monumentale édition (quelque 3700 pages de grand format...) établie et annotée par Claude Sicard (professeur à l'Université de Toulouse-le Mirail) est appelée à faire date.

Roger Martin du Gard a tenu un journal, à proprement parler, de juillet 1919 à l'automne 1949, année de la disparition de sa femme. Il est intégralement reproduit dans les tomes II et III, les tomes I et III étant judicieusement complétés par une sélection de textes inédits et de lettres de (ou à) R.M.G. qui constituent un « prologue » et un « épilogue » permettant au lecteur de suivre R.M.G. de 1892 (il a alors 11 ans) jusqu'à sa mort en 1958. Bien qu'il fût à l'origine dédié à sa fille unique, les circonstances, et principalement la dégradation de ses relations avec celle-ci, ont conduit R.M.G. à confier la garde de son manuscrit à la Bibliothèque Nationale en exigeant qu'« il demeure à l'abri de toute investigation jusqu'au décès de ma fille, et au moins vingt ans après ma mort » (II, p. 3).

Tout journal est un double monologue. Il y a celui qui écrit, note ou omet, donc analyse, et cet autre qui est le sujet de l'écriture, de la note ou de l'omission,

donc éprouve. En ce sens, s'apercevoir « *de l'intérêt qu'il y a à noter au jour le jour ma vie* » (II, 9), c'est, d'une certaine façon, assigner une vertu thérapeutique à l'écriture du journal intime. Plus que l'histoire d'une vie, ce *Journal* dépasse très largement l'objectif que lui avait fixé R.M.G. : « *J'ai seulement voulu conserver une trace des événements de ma vie privée, pour parer aux défaillances d'une très infidèle mémoire* » (II, 3). Le *Journal* de R.M.G. est un témoignage qui nous permet de rencontrer l'homme, d'appréhender sa personnalité et d'apprécier son évolution personnelle, affective et intellectuelle.

De très nombreuses pages sont exclusivement consacrées à la vie familiale et notamment à ses rapports avec sa femme, Hélène, et sa fille, Christiane. C'est ici que R.M.G. se livre le plus intimement mais avec cette réserve qui découle de son instinctive pudeur. Malgré l'extrême tension de leurs relations, rarement l'affection profonde que R.M.G. n'a cessé d'avoir pour sa femme n'est absente de ces notes : « *toute la tendresse de mon cœur a été pour Hélène, que j'ai sentie, près de moi, la compagne.* » (II, 742). Mais la lucidité dont il fait preuve lorsqu'il considère la complexité de leur vie conjugale le conduit à constater que « *chaque fois que je pourrais l'être [heureux], je me heurte à elle, à ses goûts, à sa souffrance. Chaque fois que je suis heureux, c'est malgré elle, ou bien à son détriment* » (II, 538). En toile de fond de ce drame on aperçoit très clairement la question religieuse. La piété d'Hélène opposée à l'athéisme de l'auteur de *Jean Barois*, ferment de tous les conflits, telle est la « *divergence d'opinion qui s'accroît tous les jours, et qui éclate maintenant à propos de tout* » (I, 339). Dans leur rôle de parents, l'entente est tout aussi imparfaite. Hélène reproche à R.M.G. de l'avoir volontairement tenue écartée de l'éducation de leur fille afin de la mieux détourner de la religion. Une réelle complicité s'est nouée entre R.M.G. et Christiane enfant puis adolescente. Un climat de camaraderie se substituant aux traditionnels rapports parent-enfant, l'admiration naturelle que Christiane vouait à son père s'est exagérément développée, les éloignant l'un de l'épouse, l'autre de la mère. Mais du fait de son ambiguïté, leur relation devint rapidement conflictuelle et le mariage de Christiane avec l'ami le plus intime de R.M.G. — Marcel de Coppet — cristallisera une opposition que les années rendront de plus en plus vive, et qui débouchera sur une inévitable rupture. Ce douloureux gâchis familial, la seule embellie étant les excellentes relations qu'il entretient avec son petit-fils Daniel, nous est révélé avec une extrême sincérité et R.M.G. est d'autant plus émouvant qu'il s'interdit toute forme de lyrisme sentimental étranger à sa nature.

R.M.G. consigne, lorsqu'ils se présentent, les tracas de la vie quotidienne. L'aménagement du *Tertre* acheté à son beau-père, les ennuis d'argent (« *De grosses difficultés d'argent. Sur les cinq mille francs que m'envoie la N.R.F. chaque mois, presque la moitié va au Tertre.* » [II, 1112]), la difficulté de trouver un cadre et une ambiance propices à son travail (« *Ah, comme je voudrais me réinstaller définitivement quelque part* » [III, 701]), ou bien encore ses problèmes de santé nous permettent de côtoyer le personnage privé. Les problèmes de santé, petits ou grands, sont notés avec précision. Pas tant d'ailleurs pour eux-mêmes que parce qu'ils sont la manifestation d'un phénomène qui a toujours obnubilé R.M.G. : le vieillissement. « *Il reste cependant que je ne suis pas encore très*

content de ma santé. J'ai énormément vieilli depuis deux ans. » (II, 543). La peur de vieillir, et conséquemment celle de la diminution de ses capacités intellectuelles, et la hantise (qui n'a rien de métaphysique, compte tenu de son profond athéisme) de la mort, nous les rencontrons tout au long du *Journal* ; ceci explique en partie le besoin qu'avait R.M.G. de faire le bilan lorsqu'il abordait une nouvelle année : « *J'ai terminé l'année 1930 sans avoir fait cet examen de conscience annuel, que je fais d'habitude en fin décembre.* » (II, 880).

R.M.G. pouvait parfois donner de lui l'image d'un ours mal léché : « *Quand on compare les emmerdements qu'on doit au contact des autres, avec les inconvénients de la solitude, comment ne pas être misanthrope ?* » (II, 1207). S'il est exact que la solitude était une condition qu'il appréciait parce qu'il la savait nécessaire à son travail : « *Les livres que je veux faire ne se feront que dans la solitude* » (II, 135), la qualité de son écoute, l'attention qu'il portait naturellement aux autres, sa discrétion, ont fait de R.M.G. un ami recherché et apprécié. Fidèle en amitié, — rappelons que *Les Thibault* furent dédiés à son ami d'enfance Pierre Margaritis mort en 1918, — R.M.G. le sera toute sa vie. Nous abordons ici un des aspects les plus passionnants du *Journal* car au centre de ce réseau d'amitiés, les membres de la zone N.R.F. occupent une place privilégiée. Nous retrouvons Jacques Copeau, Jean Schlumberger, Jacques Rivière, Jean Pauthan, Paul Claudel, la Petite Dame, André Malraux, Gaston Gallimard ... et bien d'autres encore. Si ces différentes amitiés ne se situaient pas toutes à un même niveau d'intimité, R.M.G. était assez proche de chacune de ces figures pour relever un trait de caractère particulier, une qualité appréciée, un défaut regrettable. En « bon naturaliste » le portrait est toujours précis et saisissant.

Sans surprise, André Gide est au centre de cette sphère. Beaucoup a été dit ou écrit, sur cette amitié d'une vie ou presque. La qualité de leurs relations, l'influence qu'ils ont exercée sur leurs œuvres respectives, leurs divergences esthétiques, morales ou politiques nous sont connues. Ce que R.M.G. nous offre dans son *Journal* est un éclairage nouveau, ou plus exactement un angle d'observation différent. Cela est bien entendu précieux pour une meilleure connaissance des deux auteurs. *Les Notes sur André Gide* nous en avait donné un avant-goût. Nous disposons aujourd'hui de l'intégralité de ce que R.M.G. a écrit sur Gide, à la seule exception d'un « Cahier Bleu » qui contient les confidences faites par André Gide à R.M.G. en décembre 1920 (des fragments de ce Cahier ont été repris par Jean Schlumberger dans *Madeleine et André Gide*, Gallimard, 1956). Le regard porté sur André Gide est toujours empreint de la plus sincère amitié ; cependant, dans les pages qu'il lui consacre, R.M.G. affiche constamment une volonté d'authenticité et de franchise. Nul complaisance lorsqu'il parle du « cas Gide », qu'il s'agisse de l'homme ou de son œuvre : « *Je suis prêt à accorder à Gide une place considérable, parbleu, en ce siècle. Mais je l'accorderais de meilleure grâce s'il ne se la discernait pas un peu lui-même* » (II, 657). À propos des *Faux-Monnayeurs*, ce « grand bouquin », il note : « *Les soixante premières pages sont bien gauches, et sonnent très faux. Mais presque tout le reste est hors de pair !* » (III, 586). Il n'est pas possible de rapporter toutes les réactions ou remarques que lui inspirèrent leurs échanges. Pendant près de quarante ans, les lectures, la politique

et notamment l'engagement d'André Gide dans le communisme, la situation internationale, les interrogations sur l'évolution de la société, les principes moraux, nourrissent un dialogue dont le *Journal* se fait l'écho. Chacune de ces pages mériterait qu'on s'y attarde. Ajoutons que le *Journal* atteste qu'aucun des événements qui ont secoué son époque ne le laisse indifférent. R.M.G. s'est toujours tenu à l'écart de l'engagement politique, non par facilité mais par souci de préserver son indépendance d'esprit.

L'esprit critique dont il a toujours fait preuve, R.M.G. ne l'exerçait pas uniquement sur autrui. Bien qu'il s'en défende : « *Ne pas perdre son temps à discuter, même en soi-même* » (II, 137), le *Journal* révèle un R.M.G. pour qui l'analyse et l'introspection sont une véritable nécessité. Ce faisant, R.M.G. s'attache à prendre la hauteur nécessaire pour situer l'objet de sa réflexion dans un contexte général. Une des très grandes richesses, sinon la plus grande, de ce *Journal* vient du fait qu'il nous permet de voir l'écrivain construire son œuvre. Il regorge d'informations capitales sur la genèse et l'élaboration de chacun des ouvrages de R.M.G., mais il offre surtout la possibilité de mieux comprendre sa démarche créative. Sa conception de l'écriture, et notamment l'idée qu'il se faisait du roman, l'ont conduit à s'interdire toute facilité. Deux courtes phrases illustrent parfaitement l'approche de R.M.G. : « *Je m'applique donc à travailler. Application, c'est bien le mot* » (III, 77). R.M.G. ne cesse d'avancer, parfois avec difficultés, mais toujours sur la voie qu'il s'est objectivement tracée. Lorsqu'il traverse une période de doutes ou d'hésitations, et elles furent nombreuses, nous le voyons concentrer ses énergies pour rebondir et tenter d'atteindre le but fixé. Tel un architecte, pour qui des fondations solides sont l'assurance d'une construction équilibrée, R.M.G. considère systématiquement un livre dans son ensemble, et ne peut en commencer l'écriture qu'après avoir achevé un plan détaillé. Une fois toutes les parties constitutives du récit retravaillées, agencées et intégrées à l'ensemble, alors seulement il peut passer à la phase d'écriture proprement dite. Cette *méthode* qui induit inévitablement la fameuse dissociation du « fond » et de la « forme », est la seule qui lui convienne. « *Je constate, une fois de plus, la valeur de ma méthode.* » (III, 482). Le *Journal* nous permet de mieux mesurer ce que nous avons perçu à la lecture des *Thibault*. Ce souci de rigueur, qui serait réducteur chez d'autres, est le garant de la densité de l'œuvre de R.M.G. (Est-il nécessaire de rechercher une autre explication à son mutisme à propos du mouvement surréaliste ?).

Même si celles-ci sont primordiales, l'intérêt de ce *Journal* ne se limite pas à ces considérations esthétiques. Il nous permet de suivre pas à pas R.M.G. et de l'accompagner au Vaneau, à Pontigny, au Tertre, à Nice, en voyage, qu'il soit d'agrément ou forcé. R.M.G. ne néglige pas de noter quantité de petits faits, d'anecdotes qui contribuent à rendre la lecture des trois mille pages passionnante. Ces démêlés avec son jeune cousin Maurice, qui deviendra le directeur des *Nouvelles littéraires*, au sujet de l'utilisation du patronyme *Martin du Gard*, les incidents domestiques, la description des jours qui suivirent l'obtention du prix Nobel sont autant d'occasions pour R.M.G. de traiter l'événement avec la distance qui autorise une certaine ironie. « *Je rigolais sous cape [...] prix Nobel 1937 ! [...] débraillé, hirsute [...]. Rester bien ressemblant.* » (III, 95). À sa valeur de témoi-

gnage s'ajoute une évidente valeur littéraire. Lorsque R.M.G. entreprit de tenir un journal en juillet 1919, il n'envisageait pas de le publier un jour : « *Je n'écris pas pour être lu par d'autres que moi.* » (II, 7), et bien qu'écrivit « *au courant de la plume, sans prendre le temps de chercher mes mots* », (II, 3), le style du *Journal* n'en demeure pas moins toujours clair et précis.

Grâce à cette publication, nous apprenons à mieux connaître cet écrivain à la personnalité complexe. Toutefois il serait vain de vouloir en tracer un portrait à la fidélité photographique. Certes, des traits dominant, qui le caractérisent tant moralement qu'intellectuellement et nous aident à en dessiner les contours, mais une telle figure ne saurait se laisser enfermer dans une catégorie. Outre qu'il ouvre bien entendu la voie aux chercheurs pour de nouveaux travaux, remercions aussi Claude Sicard de nous livrer un document d'une importance capitale qui devrait inciter les lecteurs à découvrir ou redécouvrir l'œuvre de R.M.G. dans toute sa richesse ; là ne serait pas son moindre mérite.

L'endroit semble bien choisi pour signaler la renaissance de l'« Association des Amis de Roger Marin du Gard ». Le nouveau bureau, présidé par André Daspre (à qui nous devons l'édition posthume de *Maumort* dans la Pléiade) et dans lequel on retrouve naturellement Claude Sicard, se propose, parallèlement à l'activité du Centre International de Recherches sur Roger Marin du Gard (C.I.R.M.G., Faculté des Lettres de Nice, B.P. 209, 06204 Nice Cédex 3), de faire connaître et aimer l'auteur des *Thibault*. À ce jour le C.I.R.M.G. a publié, avec l'aide des éditions Gallimard, trois cahiers dont l'importance et la qualité sont reconnues. De son côté, l'Association a publié une première *Lettre* en janvier de cette année, gage de sa volonté d'avoir une activité suivie. Les Amis d'André Gide étant souvent des Amis de Roger Marin du Gard également, espérons que nombreux seront ceux qui soutiendront cette initiative. Les personnes intéressées peuvent donner leur adhésion (Individuel : 100 F, Bienfaiteur : à partir de 300 F, Collectivité : 500 F) à Claude Soubeyran, Bibliothèque R.M.G., B.P. 100, 69195 Saint-Fons Cédex.

PHILIPPE BRIN.

Henri BACHELIN, *Correspondances avec André Gide et Romain Rolland.* Édition établie, présentée et annotée par Bernard Duchatelet (avec la collaboration d'Alain Mercier). Brest : Centre d'Étude des Correspondances, Faculté des Lettres, 1994, un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 291 pp. (ISBN 2-909673-07-3, 120 F.

Connaissez-vous Henri Bachelin ? Comme Jean-Richard Bloch, son ami, le romancier prolifique de la vie morvandelle, le lauréat du prix Femina en 1918 (pour *Le Serviteur*) mériterait sans doute une réévaluation au moins au sein des histoires de la littérature, et le livre de Bernard Duchatelet vient opportunément nous le rappeler, à travers sa présentation des relations de Bachelin avec Gide et Romain Rolland. Celles-ci ne s'étendent cependant que sur une courte période, de 1910 à 1914, mais une période importante pour chacun des trois correspondants (début de *La NRF*, approche de la guerre), et elles constituent pour Bachelin un triptyque très révélateur, en le situant entre deux figures emblématiques et — à l'époque — antithétiques, Gide l'esthète et Rolland l'humaniste.

En ce temps-là, en effet, le jeune Bachelin (il a dix ans de moins que Gide), rescapé du séminaire et délivré de la caserne, est prisonnier d'une étude d'avoué pour assurer sa subsistance, mais décidé à s'en évader à tout prix, par et pour la littérature qui doit, pense-t-il, lui fournir les moyens de se consacrer à elle. Ce qui fait que sa conception de la carrière d'écrivain comporte souvent des aspects pécuniaires et revendicateurs qui peuvent agacer parfois le lecteur d'aujourd'hui, mais qui correspondent en fait à une période où il était encore possible de vivre de sa plume, et où de jeunes talents issus des classes pauvres pouvaient rêver de jouer les Rastignac des lettres.

Bachelin, qui ne doute pas de son talent, vit ainsi comme une anomalie sociale le refus de manuscrits dont dépendraient l'amélioration de ses conditions d'existence. Dans sa brouille avec Gide et *La NRF*, en 1912, entre pour une bonne part ce sentiment d'être un ouvrier injustement licencié, après le refus du *Fils du Charpentier*, alors qu'il avait jusque-là donné satisfaction.

Mais une autre raison, plus profonde, de cette rupture, est constituée par ce qu'on pourrait appeler les suites de l'affaire Philippe. En surface, il y a la publication intégrale de *La Mère et l'Enfant*, voulue par Gide, exécutée par Bachelin qui fait un moment office de secrétaire en établissant le texte du livre ; par ce travail, qui lui attire d'ailleurs quelques ennuis avec Marguerite Audoux et ses amis, Bachelin pouvait se croire solidement associé aux travaux de *La NRF*, et appointé durablement par Gide. En profondeur, il y a justement une trop grande proximité de sujet et de ton entre l'œuvre de Philippe et celle de Bachelin, qui fait qu'on va accuser un moment le second de vouloir supplanter le premier, et qu'au sein de la revue, où la littérature est considérée comme une recherche permanente, on (c'est-à-dire Gide un peu et Schlumberger beaucoup) va reprendre ses distances avec ce qui risquerait d'apparaître comme du Philippe-bis.

La veine de Bachelin se situait en effet dans le courant populiste que venaient d'illustrer Jules Renard, Marguerite Audoux, Philippe et quelques autres ; il avait ainsi tendance à privilégier la vérité de la reconstitution et l'émotion qui s'en dégage, l'écriture était pour lui un moyen, elle n'était pas cette fin à laquelle se dévouaient Gide et ses compagnons.

Aussi, en simplifiant un peu, on peut dire que si les méthodes de Gide et l'organisation de sa revue purent représenter pour Bachelin un exemple de carrière à imiter, bien davantage l'œuvre de Romain Rolland, par son côté lyrique et passionné, correspondait à son tempérament, et que la brouille qui se produisit avec les premiers, en dépit des déclarations vengeresses de Bachelin, est due principalement à une erreur d'aiguillage de sa part.

À suivre ces deux correspondances en parallèle, on voit bien, comme le fait remarquer Bernard Duchatelet, que l'admiration de Bachelin va surtout à Rolland ; à Gide les lettres d'affaires — où l'on sent pourtant la recherche d'un éclairage, de conseils —, à Rolland les confidences et les louanges. Quand Bachelin écrit une étude sur Gide, il donne l'impression de se dérober, procédant à un montage de citations peu compromettant.

Le caractère de Bachelin n'était pas commode. À Gide qui lui tendit la main,

littérairement et pécuniairement, il ne devait garder qu'une rancune méprisante ; on le voit, à quelques années d'intervalle, dénigrer le milieu de *La NRF*, tantôt en lui reprochant de ne tenir compte que de l'art pour juger d'une œuvre, tantôt, au contraire, de le négliger. À vrai dire, cette répartition des torts est secondaire ; Bachelin, tôt ou tard, se serait éloigné de Gide, lui qui, blessé lors de la guerre, suivit le même chemin que Ghéon et, tournant au nationaliste catholique, rompit également avec ses amis Bloch et Rolland. Ses lettres, imprégnées d'enthousiasme ou d'amertume, laissent percevoir une sensibilité complexe, la volonté orgueilleuse de réussir ne reposant peut-être que sur un doute inavoué de soi, comme le montre ce passage à la fois naïf et poignant d'une lettre à Gide (8 octobre 1911) :

« J'ai reçu, hier, votre étude sur Dostoïevski : je l'ai lue dans la soirée. C'est une bien prodigieuse figure. Son génie creuse les affres où, perpétuellement, il a vécu. Mais la misère de ceux qui n'ont qu'un tout petit peu de talent en est-elle moins poignante ? Oui, certainement, elle l'est moins, me direz-vous. Mais vous ne savez pas ce que je suis obligé de faire pour vivre. » (p. 135).

Il faut savoir gré à Bernard Duchatelet d'avoir éclairé cette figure méconnue, en rameutant tous les documents possibles autour d'une correspondance éparpillée, incomplète, et d'avoir réussi à la rendre non seulement lisible, mais aussi, grâce à son érudition, à la rendre instructive. En particulier sur les débuts de *La NRF*, sur le rôle d'animateur de Gide, sur la personnalité de Romain Rolland qui inspire à Bachelin des relations pleines de vie, et qui écrit lui-même quelques belles lettres dont l'une, relative à la guerre achevée, est un morceau d'anthologie (n° 145, 9 avril 1921, pp. 227-8).

PIERRE MASSON.

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

En vente (3500 F) chez le libraire Jacques-Henri Pinault (36, rue Bonaparte, Paris), le billet autographe suivant de Gide à Bernard Grasset, dont notre ami Bernard Métayer nous communique le texte : *1 bis, rue Vaneau / Invalides 79-27 / 2 mars 1937 / Mon cher Grasset, / En grande hâte (je pars dans une heure pour Cuverville) je transmets à Paulhan votre intéressante proposition concernant les lettres de Rilke. Paulhan va se trouver un peu pris de court ; je souhaite vivement qu'il puisse accepter néanmoins. / Bien cordialement vôtre. / André Gide.*

Au catalogue de la vente organisée le 9 mai dernier à Drouot-Richelieu (M^{es} Laurin, Guilloux, Buffetaud, Tailleur, commissaires-priseurs associés ; Mme J. Vidal-Mégret, expert) :

195. — Un des 300 ex. sur vergé de l'éd. or. du *Voyage d'Urien*, rel. au chiffre d'A. Gilbert de Voisins ; y est jointe une l. a. s. de l'éditeur Edmond Bailly, 1 p. in-8° : « *Je tourne la dernière page de votre livre... Avec beaucoup de talent, extrêmement d'imagination, vous avez, sur les marges de la réalité, prodigué les plus subtils joyaux du Rêve. Malgré que votre meilleur instrument soit, à mon sens, la prose, vous ne vous en montrez pas moins Poète, ce qui suffit.* » (Il invite son auteur à venir rechercher le manuscrit de *Passiflore*.)

199. — *Feuilles de route 1895-1896*, éd. or. (1897 — et non 1899 comme l'indique le catalogue), rel. demi-mar. vert jade, avec une l. a. s. de Gide à Gabriel Mourey : il lui envoie les épreuves de *Feuilles de route* ; « *j'ai dû choisir de ci de là ces pages et le manuscrit n'était pas facile à découper. Si cela vous convient, il n'y aurait qu'à intituler cela Feuilles de route et mettre au-dessous (Algérie).* » [Il s'agit sans doute de la publication de ces notes de voyage, en 1911, dans *Vers et Prose*.]

206. — Un des 100 ex. de presse sur vergé d'Arches de l'éd. or. d'*Un Esprit non prévenu* (Kra, 1929), avec env. autogr. à Jean Royère, et un « très joli billet

autographe (1930) au même » : « *Cet éloge de vous est pour moi semblable au chant de l'oiseau qui "vous arrête et vous fait rougir" ainsi que dit notre ami Rimbaud* » ; Gide envoie à Royère cet exemplaire, « *m'excusant des absurdes marges par lesquelles (hideusement, mais je n'en suis pas responsable) cet exemplaire se manifeste peu ordinaire* ».

208. — Éd. or. de *Retour de l'URSS* et de *Retouches à mon Retour de l'URSS*, rel. demi-chagrin brun à coins. En tête, ms. autogr. s. d'André Rouveyre, 5 pp. in-4° avec ratures et corr. : *Chronique du Grattoir : André Gide et sa nouvelle profession*, violente chronique contre Gide à l'annonce de la publication prochaine de ses *Œuvres complètes* (publié dans *Les Marges* d'oct. 1932).

On nous communique d'autre part l'extrait du catalogue d'une vente à l'Hôtel Drouot du 6 décembre 1984 (Th. Bodin, expert), où figurait, sous le n° 140, un ex. de l'éd. or. des *Feuilles de route*, avec envoi autogr. à Jean Lorrain (« à Jean Lorrain, puisqu'il aime aussi l'Afrique, André Gide. Juin 1900 ») et, jointe, une l. a. s. de Gide datée du 7 juillet 1900, 2 pp. in-4° : « ... *Je ne connaissais pas l'article de J. L. [...] Je veux prendre cela comme un hommage et penser : après tout... si moi je ne copie pas Lorrain, c'est peut-être simplement parce que je ne l'admire pas assez* »...

LETTRES INÉDITES

Henri BACHELIN, *Correspondances avec André Gide et Romain Rolland*. Édition établie, présentée et annotée par Bernard Duchatelet avec la collaboration d'Alain Mercier. Brest : Centre d'Étude des Correspondances (CNRS, UPR 422), Faculté des Lettres, 1994. Un vol. br., 20,5 x 14,5 cm, 291 pp., ISBN 2-909673-07-3. Précédé d'une longue et excellente introduction, admirablement documentée, cet ensemble de 158 pièces contient 64 lettres échangées entre Gide et Bachelin de 1910 à 1938 (dont 61 datées de 1910-1912), inédites pour la plupart, et présente donc un grand intérêt historique. (L'ouvrage, tiré à 200 exemplaires, peut être commandé au Centre d'Étude des Correspondances, Faculté des Lettres Victor-Segalen, 20 rue Duquesne, B.P. 814, 29285 Brext Cédex. Prix : 120 F + 20 F de port. — Bon de commande inséré dans le présent BAAG.)

André GIDE et Christian BECK, *Correspondance*. Établie, présentée et annotée par Pierre Masson. Préface de Béatrix Beck. Genève : Droz, 1994 (coll. « Textes Littéraires Français », n° 444). Un vol. 18 x 11,5 cm, 294 pp., ISBN 2-600-00019-4, ach. d'impr. avril 1994. 139 lettres (1896-1913), dont une soixantaine entièrement inédites jusqu'ici. Dans la collection où ont précédemment paru la *Correspondance Gide-Bennett* (éd. L. F. Burgmans, 1964, n° 105), les *Lettres à André Gide* d'Henri de Régnier (éd. D. J. Niederauer, 1972, n° 188), la *Correspondance Gide-Mockel* (éd. G. Vanwelkenhuyzen, 1975, n° 221) et les *Nouvelles Lettres à André Gide* de Jacques-Émile Blanche (éd. G.-P. Collet, 1982, n° 310).

TRADUCTIONS

En chinant chez un bouquiniste de Prague, l'un d'entre nous a trouvé une tra-

duction *tchèque* d'*Isabelle* que nous n'avions pas encore répertoriée : André GIDE / *Isabella* / Povidka. / Preložil A. P. / Knižy Dobrich Autoru / V Praze 1919 — un vol. br. sous couv. grise, 22 x 14 cm, 103 pp.. Nous ne pouvons identifier le traducteur, qui n'est désigné que par ses initiales ; le volume porte le n° 164 de la collection, où avaient déjà paru quatre autres traductions de Gide : *Immoralista*, *Král Kandaules*, *Narkissos* et *Tesná brána*.

GIDE / *Os Moedeiros Falsos* / Tradução de Isabel St. Aubyn / [S. l.] Círculo de Leitores [mars 1994] — un vol. cartonné sous couv. illustrée (*Saída do Liceu Condorcet*, de Jean Béraud, Musée Carnavalet), 20 x 12,5 cm, 370 pp., ISBN 972-42-0845-1. Édition « club » (coll. « O Espírito do Romance ») d'une traduction portugaise des *Faux-Monnayeurs*.

LIVRES

Midhat BEGIC, *La Bosnie, carrefour d'identités culturelles*. Avant-propos de Predrag Matvejevič. Traduit du serbo-croate par Mauricette Begic. S. l. : L'Esprit des Péninsules, 1994, vol. br., 23,5 x 15 cm, 252 pp., ISBN 2-910435-00-8, 95 F. Dans ce recueil d'essais choisis dans l'édition des œuvres complètes de l'auteur parue en 1987 à Sarajevo, on lira, entre autres textes consacrés à Baudelaire, Malraux, Sartre, Bachelard, Ivo Andrić, etc., une étude intitulée « À la frontière du criticisme de Gide » (pp. 97-114). Occasion d'apprendre à connaître, dans le tragique contexte actuel, qui fut Midhat Begic (1911-1983), « essayiste subtil et intellectuel laïque, agnostique issu d'une famille musulmane traditionnelle, partisan de l'unité des Slaves du Sud et, en même temps, esprit européen au meilleur sens de ce terme ambigu [et qui] a ressenti, plus que d'autres, le "trouble identitaire" douloureusement intériorisé par des générations d'intellectuels musulmans de Bosnie-Herzégovine. [...] Cet homme des péninsules a songé par moments que, peut-être, le "mal identitaire" le contraindrait un jour à n'écrire qu'en français, langue qu'il maîtrisait dans la tradition du siècle des Lumières, des penseurs européens. »

La presse a beaucoup parlé du dernier inédit d'ARAGON : *Projet d'histoire littéraire contemporaine* (éd. établie, annotée et préfacée par Marc Dachy, Paris : Gallimard / Digraphe, 1994, vol. br., 20,5 x 14 cm, 165 pp., ach. d'impr. 28 févr. 1994, ISBN 2-07-073556-7, 115 F). De cette *Histoire littéraire contemporaine*, Aragon avait publié le plan dans *Littérature* (n° du 1^{er} sept. 1922), mais, à l'exception des trois premières pages de l'avant-propos, préféra laisser inédit l'ensemble des textes rédigés en 1922-23. Dans le livre paru, on pourra lire — cela fait partie de la (petite) « histoire littéraire » de cette époque — le chapitre consacré à « André Gide » (pp. 25-36), dont l'éditeur souligne la « mordante ironie »...

Fort « médiatisé » également, le livre de l'académicien José CABANIS, *Dieu et la NRF 1909-1949* (Paris : Gallimard, 1994, vol. br., 20,5 x 14 cm, 317 pp., ach. d'impr. 21 févr. 1994, ISBN 2-07-073799-3, 125 F). « *On découvre*, nous dit l'auteur, *la progression de la Grâce dans ce milieu de la NRF où rien de la favorisait, marche surprenante au point qu'on pourrait se demander si cette revue brillante ne fut pas fondée, dans le plan de Dieu, pour que la fille de Copeau et la*

filles de Rivière finissent au couvent une vie de sacrifices et de prières, portant obscurément témoignage loin du VII^e arrondissement, au-delà des mers et jusqu'à Madagascar. Il est vrai que Rivière et Copeau eurent aussi chacun un fils qui fut religieux, prêtre, et estima s'être fourvoyé. Les voies de Dieu sont impénétrables, dit-on. » Gide est naturellement sans cesse présent, et un chapitre entier (pp. 171-232) est consacré aux « *Dialogues avec Gide* » de Valéry Larbaud, Charles Du Bos, l'abbé Altermann et Jean Schlumberger.

André SUARÈS — Jacques DOUCET, *Le Condottiere et le magicien*. Correspondance choisie, établie et préfacée par François CHAPON. Paris : Julliard, 1994, vol. br., 22,5 x 14 cm, 549 pp. (+ 16 pp. ill. h.-l.), ISBN 2-260-01113-6, 145 F. Plus de 220 lettres choisies dans l'énorme masse des 643 que le « Condottiere », de 1913 à 1929 (la dernière date d'une semaine avant la mort du grand collectionneur), adressa au « Magicien » ; conservées à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, Suarès en avait formellement interdit, en 1933, toute lecture et toute communication « avant le trente et un décembre mil neuf cent soixante-neuf ». Est-il besoin de dire que cet ensemble est excellemment présenté par celui qui, gardien des trésors de la place du Panthéon, fut il y a dix ans l'auteur d'une magistrale biographie de Jacques Doucet ? Dans les lettres-fleuves de Suarès, souvent torrents d'imprécations, il arrive que le lecteur perde souffle, mais il ne faut pas se priver de ce « document singulier, violent, parfois pathétique, souvent injuste », qui contient une « galerie de portraits, sans indulgence, mais de haut style » — où Gide est naturellement un des principaux personnages (un simple coup d'œil sur l'index le montre comme l'auteur le plus fréquemment cité, avec Cézanne, Claudel, Cocteau et Shakespeare).

Alain GOULET, *Lire « Les Faux-Monnayeurs » de Gide*. Paris : Dunod, 1994. Un vol. 22 x 13 cm, 160 pp., ISBN 2-10-001865-5, ach. d'impr. juin 1994. [« Cette nouvelle série de la collection *Lire* propose un éclairage neuf sur des œuvres majeures du XX^e siècle fondatrices de notre "modernité". Elle met en évidence l'événement qu'a représenté chaque livre analysé tant dans le contexte de l'époque que dans la vie et l'œuvre de l'auteur. Les grands moments du livre sont commentés et les enjeux et thèmes principaux font l'objet d'une synthèse. Accompagnée de tableaux, de citations remarquables et de notions clés, cette étude, destinée aux étudiants, lycéens et enseignants, passionnera tous ceux que la littérature contemporaine intéresse. »] Rappelons que le même critique avait déjà publié, voilà trois ans, un livre sur le roman de Gide (*André Gide, « Les Faux-Monnayeurs », mode d'emploi*, Paris : Sedes, 1991, v. BAAG n° 90-91, avril-juillet 1991, pp. 345-6), peu après celui de Pierre Masson paru sous le même titre (*Lire « Les Faux-Monnayeurs »*, Lyon : P.U.L., 1990, v. BAAG, *ibid.*, pp. 343-5). Après le petit livre de Geneviève Idt (Hatier, 1970), toujours disponible dans toutes les bonnes librairies, celui de Daniel Moutote (*Réflexions sur « Les Faux-Monnayeurs »*, Champion, 1990), celui de Michael Tilby (Grant & Cutler, 1981), celui de Pierre Chartier (« Foliothèque », Gallimard, 1991), et les numéros spéciaux du BAAG (n° 88, oct. 1990) et de *Roman 20-50* (n° 11, mai 1991), aucun lycéen, aucun étudiant d'aujourd'hui ne peut décidément plus avoir d'excuse à ne pas savoir « bien lire » le grand livre de Gide...

Eva AHLSTEDT, *André Gide et le débat sur l'homosexualité. De "L'Immoraliste" (1902) à "Si le grain ne meurt" (1926)*. Göteborg : Acta Universitatis Gothoburgensis, 1994 (coll. « Romanica Gothoburgensia », XLIII). Un vol. br., 22,5 x 15,5 cm, 292 pp., ISBN 91-7346-272-1. Important ouvrage (terminé avant que ne paraisse celui de Patrick Pollard), sur lequel le BAAG reviendra. Bornons-nous ici à sa présentation : « La présente étude rend compte de l'accueil réservé en France à quatre ouvrages de Gide lors de leur publication, *L'Immoraliste* (1902), *Corydon* (1924), *Les Faux-Monnayeurs* (1925) et *Si le grain ne meurt* (1926). À cause de leur contenu, ces ouvrages provoquèrent un débat sur l'homosexualité en tant que sujet littéraire qui fut particulièrement vif au milieu des années vingt. Les réactions des lecteurs telles qu'elles se reflètent dans les publications de l'époque et dans la correspondance de Gide sont analysées selon l'ordre chronologique. Le problème des facteurs extra-littéraires qui ont pu influencer la réception littéraire est discuté dans un chapitre final. L'étude est suivie d'une bibliographie détaillée des articles et des livres consacrés à l'œuvre de Gide de 1891 à 1930. Cette bibliographie, qui se base en premier lieu sur le dossier de presse du Fonds André Gide conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, à Paris, est complétée par des éléments des bibliographies existantes sur les ouvrages consacrés à Gide et par des dépouillements de périodiques de l'époque. »

Tony BOURG, *Recherches et conférences littéraires. Recueil de textes*, édité par J.-C. Frisch, C. Meder, J.-C. Muller et F. Wilhelm (Luxembourg : Publications nationales, Impr. Saint-Paul, 1994, 799 pp., avec index des noms de personnes, des titres et des lieux, ISBN 2-87984-004-X). [Ce recueil, établi avec un soin critique exemplaire, regroupe les articles de l'érudit luxembourgeois disparu en 1991. Il comporte notamment une section consacrée au cercle des Mayrisch (pp. 513-622), où figurent : « Émile Mayrisch et Jean Schlumberger », « La rencontre Rathenau-Gide à Colpach », « Louise Weiss et Émile Mayrisch », « Mme Mayrisch et Jacques Copeau », « Mme Mayrisch et l'Orient », et, bien entendu, l'« André Gide et Madame Mayrisch » (pp. 544-71), paru pour la première fois dans le volume d'hommage luxembourgeois consacré à *Colpach* (1978). En outre, on trouvera là également plusieurs contributions sur Victor Hugo, Valéry Larbaud, Bernard Groethuysen — le plus souvent, dans leurs relations avec le Luxembourg. — Daniel Durosay.]

Marie ASCARZA-WÉGIMONT, *Regard et parole dans "La Porte étroite" d'André Gide*. Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1994. Un vol. 20,5 x 14,5 cm, 168 pp., 80 F. V. le bon de commande inséré dans le présent BAAG.

ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Carol L. Kaplan, c. r. de *Lire Les Faux-Monnayeurs* de P. Masson, *French Review*, LXVII, 1, 1993, pp. 141-2. [Signalons que notre amie de Piitsburgh a donné l'an dernier deux conférences sur *Gide et Poussin*, l'une en avril à la North-East Modern Language Association, l'autre en septembre au West Virginia University Colloquium on Modern Literature and Film.]

Patrick Pollard, « *Hic nemus* : Gardens and other enchanted places in the writings of André Gide », *Romance Studies*, n° 22 (*The Image of the City*), automne 1993, pp. 113-22.

Pier Luigi Pinelli, c. r. d'*André Gide et le théâtre* de J. Claude, *Studi Francesi*, n° 111, septembre-décembre 1993 [paru en juillet 1994], p. 646.

André Rollin, « Dévots, vaches, cochons... », *Le Canard enchaîné*, n° 3830, 23 mars 1994, p. 8. [Sur *Dieu et la NRF, 1909-1949*, de José Cabanis.]

Pierre Lachasse, c. r. d'*André Gide, homosexual moralist* de P. Pollard, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 94^e année n° 2, mars-avril 1994, pp. 358-9.

Michel Autrand, c. r. d'*André Gide et le théâtre* de J. Claude, *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 94^e année n° 2, mars-avril 1994, pp. 359-60.

Jean-Yves Debreuille, « La littérature et sa théorie dans *Les Faux-Monnayeurs* d'André Gide », *Les Genres insérés dans le roman* (Actes du Colloque International, 10-12 déc. 1992, Lyon : Université Jean-Moulin, C.E.D.I.C., 1994), pp. 243-53.

Jean-Yves Debreuille, « La psychanalyse en question dans *Les Faux-Monnayeurs* », *Texte, lecture, interprétation*, vol. 2 (*Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Grellis*, série Linguistique et Sémiotiques n° 24, diff. Les Belles Lettres, 1994), pp. 109-30.

Dans le n° 6 de *L'Histoire en Savoie*, on peut lire, sous la plume de notre amie Mme Georgette Chevallier, « André Gide et Challes-les-Eaux », qui évoque de manière fort documentée le séjour que fit Gide en 1930 dans une station thermale qu'étourdiment il situait... en Haute-Savoie. Séjour qui fut laborieux, et s'égayait de visites, telle celle de Jacques Heurgon. (Société Savoisienne d'Histoire et d'Archéologie, BP 836, 78008 Chambéry ; 37 F, port compris.) [Henri Heinemann]

Une anecdote contée par Jean Daniel dans un de ses éditoriaux du *Nouvel Observateur* (n° 1540 du 12 mai 1994, p. 38) :

« Un jour Gide, dans les années 30, se rend dans un cinéma où l'on projette quelques films de Charlot. Il croyait passer une demi-heure. Il passera tout l'après-midi. Il découvre en Charlie Chaplin un créateur considérable, qu'il décrite aussitôt l'égal des plus grands. Il rentre chez lui et, au moment de décrire son exaltation, il reçoit un ami à qui il la confie de vive voix. L'ami, décontenancé devant l'ignorance de Gide, déclare avec solennité : "*Mais, mon cher, Charlie Chaplin, c'est Molière !*" Gide est aussitôt désarmé, dépassé, embarrassé par cette outrance. Et le voilà qui commence à discuter, à marchander, à barguigner pour qu'on garde une mesure en toute chose et pour qu'on se refuse les excès d'autant plus frivoles qu'ils sont péremptoirs. L'ami s'en va. Gide reste seul. Et soudain il s'aperçoit qu'on lui a fait perdre tout enthousiasme, et qu'il est passé insensiblement de l'admiration pour Charlot à des réserves, des critiques, des réticences. Cet homme, dit Gide en parlant de son ami, m'a privé de toute la fraîcheur d'une découverte pour moi si importante. »

Jean Daniel assurait avoir lu cela dans le *Journal* de Gide. Il n'en est rien. Interrogé, il s'est rappelé que c'est Louis Guilloux qui lui avait conté cette anecdote.

dote — qu'il croit néanmoins avoir retrouvée plus tard sous la plume de Gide lui-même... Mais où ?... [Réponse de Pierre Masson : *Ainsi soit-il*, Pléiade 1191-2.]

Le *Magazine littéraire* a publié (« Écrire comme on rêve », n° 322, juin 1994, pp. 94-103) un long entretien de Valérie Marin La Meslée avec Béatrix Beck. Il y est naturellement souvent question de Gide. Citons-en ce passage :

« [...] Et puis Gide était quelqu'un d'infidèle. Moi-même quand j'ai été sa secrétaire, je savais bien que s'il avait vécu plus longtemps, il en aurait peut-être eu assez de moi. On se sentait en insécurité auprès de Gide. — *En quoi consistait votre tâche ?* — Il m'avait expliqué que je devais le défendre au téléphone contre les gens qui voulaient savoir ce qu'il mangeait à son petit déjeuner, telle était son expression. Il fallait répondre à l'immense courrier qu'il recevait, ou le jeter dans la corbeille à papier qu'il appelait la chaudière. Je passais aussi beaucoup de temps à envoyer des mandats aux gens qui lui demandaient de l'aide. Gide s'est amusé à faire croire à son avarice en écrivant certaines choses. Il n'en était rien. Et puis je tapais son dernier livre qu'il était en train d'écrire. Il me demandait, c'était assez pathétique, "dites-moi si l'écriture baisse, dites-moi si je me répète". Je ne savais pas quoi faire, et me décidais péniblement à lui dire "Maître, ceci vous l'aviez déjà...". Il le prenait très bien. — *Vous avez été proche de lui jusqu'aux derniers instants ?* — Avant-derniers instants plutôt que derniers, parce qu'il sentait bien qu'il allait mourir. Il était malade, avait pris froid et ne voulait pas se soigner, il voulait que la fenêtre soit ouverte dans sa toute petite chambre. C'était le mois de février. Et puis il est tombé dans le coma. Chez moi, avant d'arriver au Vaneau, sur mon transistor j'entends qu'il est mort. Mort sans avoir repris connaissance. J'ai fini de taper son livre, j'étais toute seule, sa fille Catherine venait, et son mari. Après ils m'ont légué, me disant que c'était Gide, mais je ne le crois pas, une somme qui me permettait de vivre pendant un an. Je l'aimais à profit pour écrire mon troisième livre qui était *Léon Morin*. — *Que vous a apporté cette proximité avec Gide ?* — Un grand enrichissement, moralement. Une façon d'entrer dans la littérature. Un sentiment douloureux aussi parce qu'il est mort peu à peu comme un navire qui sombrerait en douceur. Mais il était tout à fait d'accord, il voyait sa mort comme moi-même aujourd'hui, avec amusement, sérénité même. »

TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Mlle Nathalie GENOVESI, de Noto (Sicile), prépare une thèse sur la *Correspondance André Gide—Dorothy Bussy*.

👉 Au moment même où devait sortir le dernier *BAAG*, consacré à *André Gide et l'Algérie* et qui publiait quelques lettres d'Athman, celui-ci entrait en force dans les librairies : son image orne en effet la couverture d'*Amyntas* nouvellement paru dans la collection « Folio » (n°2581, vol. br., 18 x 11 cm, 175 pp., ach. d'impr. 15 mars 1994).

Cl. M.

LISTE
(arrêtée au 10 septembre 1994)
des
NOUVEAUX SOCIÉTAIRES DE L'AAAG

(Complément à l'*Annuaire* publié dans le BAAG n° 92, d'octobre 1991,
et à ses *Addenda* publiés dans le BAAG n° 94, d'avril 1992)

- 1399. Mlle Eva AMALBERTI-SCHMITT, étudiante, 33 rue Bonneterie, 84000 Avignon.
- 1400. Mlle Christine ARMSTRONG-LATROUITTE, professeur, 555 North Pearl St., Granville, OH 43023 (États-Unis).
- 1401. M. Michel VALPRÉMY, enseignant (danse), 15 rue Marengo, 33000 Bordeaux.
- 1402. M. Jacques COURTOT, 42 rue Boecklin, 67000 Strasbourg.
- 1403. Mme Alice BAFFIER, retraitée, 53-55 avenue Poncet, 03200 Vichy.
- 1404. M. Pierre Franck ZATULI, prêtre (moraliste), Via di Torre Rossa 40, 00165 Rome (Italie).
- 1405. BIBLIOTHÈQUE ELIAS SOURASKY de l'UNIVERSITÉ de TEL AVIV, P. O. Box 39038, Tel Aviv (Israël).
- 1406. Mme Heather FRANKLYN, professeur d'université, 4155 West 10th Avenue, Vancouver, B. C., V6R 2H2 (Canada).
- 1407. M. Jean-Claude LAMPE, professeur de Lettres classiques, Les Passerines, 14700 Versainville.
- 1408. Mme Mireille CAVALERIE, 139 rue du Faubourg Saint-Honoré, 75008 Paris.
- 1409. M. Maurice VINÇON, comédien, Conseiller au Ministère de la Jeunesse et des Sports, 54 boulevard des Grands Pins, 13015 Marseille.
- 1410. Mlle Catherine JOUVE, institutrice, 5 rue Lefebvre, 75015 Paris.
- 1411. Mme Marie A. WÉGIMONT, professeur d'université, 115 Carlisle Way, Norfolk, VA 23505 (États-Unis).
- 1412. M. Jérôme-François PRIGENT, étudiant d'agrégation, 76 rue de

- l'Ouest, 75014 Paris.
1413. Mlle Anne-Sylvaine MARRE, étudiante, 217 rue Saint-Charles, 75015 Paris.
1414. M. Roger KEMPF, écrivain, 9 rue du Château, 68480 Ferrette.
1415. M. Henri JOINT, technicien, 20 rue de la Combe aux Biches, 25200 Montbéliard.
1416. SWETS Subscription Service, P. O. Box 845, 2160 SZ Lisse (Pays-Bas).
1417. Mlle Marianne IENCO, étudiante, 72 rue des Plaideurs, 92000 Nanterre.
1418. M. Didier RABAULT, psychologue, L'Éveschère, 86300 Bonnes.
1419. Mme Anne-Laure GUIGOU, étudiante, 25 bis rue Érard, 75012 Paris.
1420. M. Xavier ROCKENSTROCLY, enseignant, 6 rue Thomassin, 69002 Lyon.
1421. M. Jean-Michel WITTMANN, AMN à l'Université de Metz, 7 bis rue d'Austrasie, 57000 Metz.
1422. M. Bernard LEFORT, Hôtel Beauvau, 4 rue Beauvau, 13001 Marseille.
1423. Mme Vicki MISTACCO, professeur à Wellesley College, 28 Sunset Rd, Cambridge, MA 02138 (États-Unis).
1424. M. Philippe BRIN, courtier d'assurances, 31 boulevard Péreire, 75017 Paris.
1425. BIBLIOTHÈQUE NATIONALE du DANEMARK, Tidsskriftafdelingen, A-D, Universitetsparken, 8000 Århus C (Danemark).
1426. BIBLIOTHÈQUE de QUEEN'S UNIVERSITÉ, Periodicals Dept., Belfast, BT7 1LS (Irlande).
1427. Librairie GIRAUD-BADIN, 22 rue Guynemer, 75006 Paris.
1428. M. Maurice ROCHETTE, professeur de lycée, 9 rue Edgar Degas, 42100 Saint-Étienne.
1429. M. Mark SHOLL, enseignant universitaire, 15 rue du Lunain, 75014 Paris.
1430. Mlle Katalin KLUGE, étudiante en doctorat, 27 rue de Valois, 75001 Paris.
1431. M. Claude BIGOIN, professeur, 10 rue Hélène Boucher, 56100 Lorient.
1432. M. Roger OCCELLI, président honoraire de l'Institut des Sciences de la Santé, ancien Conseiller du Ministre de la Santé, Résidence Passy, 8 avenue de Camoëns, 78150 Rocquencourt.
1433. Mme Françoise SEGUÉLAS, agent SNCF, 141 rue Amédée Saint-Germain, 33800 Bordeaux.

1434. Mlle Céline DHÉRIN, étudiante en doctorat, 17 place des Balmettes, 74000 Annecy.
1435. Mme Clara DEBARD, enseignante, Résidence Le Verger, 64 rue de la République, 54220 Malzeville.
1436. M. Stephen J. LYNCH, professeur, 12 School Street, Southborough, MA 01772 (États-Unis).
1437. Mlle Mirande LUCIEN, Résidence La Magdeleine, 20 rue du Parc, 59110 La Madeleine-lès-Lille.
1438. Librairie TOUZOT, 38 rue Saint-Sulpice, 75278 Paris Cédex 06.
1439. Mlle KOSAKA Miki, étudiante en doctorat, A1-311, 2-8, Momoyamadaï, Suita, Osaka 565 (Japon).

Cotisations

Au début du mois d'août, notre Trésorier a pu « repérer » 53 de nos Sociétaires qui ne s'étaient pas encore acquittés de leurs cotisations pour 1993 et 1994 — et environ 200 qui ne l'avaient pas encore fait pour 1994...

Pour que vive votre Association, veillez à éponger ces retards, et faites parvenir vos cotisations, le plus vite possible, à notre Trésorier !

***L'Assemblée générale 1994
de l'AAAG***

***aura lieu, à Paris,
à l'École Alsacienne
(109, rue Notre-Dame-des-Champs, VI^e)***

le samedi 3 décembre, à 15 h

V A R I A

DE LYON À NANTES ***

Suite à la retraite (« anticipée », cela étant dit pour ceux qui le croiraient encore plus vieux qu'il n'est) de notre président, le *Centre d'Études Gidiennes*, qu'il avait fondé à l'Université Lyon II en 1972, comme centre de recherches mais surtout comme « support logistique » pour l'AAAG et ses publications, est transféré à l'*Université de Nantes*, où le directeur du BAAG est professeur depuis quelques années, et c'est donc grâce à son aide qu'est désormais publié le BAAG (qui reste toutefois, pour quelque temps encore, fabriqué par l'Imprimerie de l'Université Lyon II).

NOTRE RENCONTRE-DÉBAT

DU 4 JUIN *** Une quarantaine de nos Amis se sont retrouvés le 4 juin dernier à l'École Alsacienne pour un débat autour de la naissance de *La NRF*, suscité par la publication récente de la *Correspondance Gide-Schlumberger*. Il convenait tout d'abord de faire un état des revues littéraires existant au début du siècle : la *Revue des Deux Mondes*, assez conservatrice et pas seulement littéraire, et surtout le *Mercure de France* étaient les plus importantes. C'est cette dernière qui servira de modèle aux créateurs de *La*

NRF ; ce *Mercure* a quinze ans d'existence en 1908, alors que le mouvement symboliste est en perte de vitesse. Surtout, c'est devenu aussi une maison d'édition, qui possède déjà une solide écurie d'auteurs étrangers. En ce qui concerne les petites revues, on peut les regrouper autour de trois pôles : symboliste et réaliste, sur le déclin, et nationaliste, conforté par l'affaire Dreyfus : *Action Française*, *Revue Critique des idées et des livres*. Reste la poussière de revues modestes à l'existence aléatoire : *Revue blanche*, *La Plume*, *L'Ermitage*, *Vers et Prose*, *Antée*. Toutefois, il existe une sorte de vide littéraire et un besoin de renouvellement.

Or, une sorte de rupture dans l'existence d'André Gide intervient en 1908 après la publication de *La Porte étroite*. Il a le sentiment qu'il faut mettre quelque ordre dans la littérature critique, et en même temps réagir contre le conservatisme ambiant. Si Gide n'est pas un fondateur de revues, en revanche il est prêt à appuyer toute initiative lui convenant. C'est le cas avec ce que veulent entreprendre Copeau, Michel Arnauld (Drouin), Ruyters, J. Schlumberger, Henri Ghéon. Le préambule du manifeste rédigé par Schlumberger est éloquent et ne peut

que satisfaire un Gide qui sait au moins ce qu'il ne veut pas : ni une revue d'esthètes, ni une revue documentaire, encore moins une revue prônant une francité fermée et revancharde. Il ne faut pas non plus voir naître une revue dogmatique : pas d'école de pensée. Quant au naturisme qui fut cher à Gide comme à Beck., on l'oubliera résolument. Bref, *bon sens* et *non-conformisme* devront l'emporter et par-dessus tout, car Gide y tient, on aura l'exigence de la qualité.

La guerre de 1914-18 va laisser mûrir les choses, le premier départ ayant été assez bon dans les quatre ou cinq années qui avaient précédé le conflit. La *Correspondance Gide-Schlumberger* le montre parfaitement. Au delà de 1918, la personnalité de Gaston Gallimard, formé aux USA à la technique commerciale, va être déterminante.

Autour de ces faits qui sont connus, le débat a été passionnant, grâce à l'intervention d'Amis tels que Pierre Masson, Jean Claude, Daniel Durosay et autres qui ont su, à l'aide de documents ou d'exemples anecdotiques (l'affaire Conrad, par exemple), préciser certains points. Ils ont également montré que tout n'a pas été rose dans les débuts, ce qui ne surprend pas quand on songe aux tempéraments des uns et des autres ! Ainsi a-t-on évoqué les différends survenus à l'occasion de la mort de Charles-Louis Philippe quand il s'est agi de rédiger un hommage au défunt. Même l'attitude de Gide a surpris.

Ce type de rencontre est, nous le savons, vivement souhaité par nos adhérents. Raison de plus pour en imaginer d'autres. [H. H.]

FRANÇOIS DE GROSSOUVRE (1918-1994) *** Tous nos Amis ont appris — la presse en a fait ses gros titres — le suicide de François de Grossouvre, le 7 avril dernier dans le bureau qu'il occupait à l'Élysée comme président du Comité des Chasses présidentielles, après avoir été, de 1981 à 1985, chargé de mission auprès du président Mitterrand, c'est-à-dire un de ses plus proches conseillers. Cet « aventurier romantique », fils de banquier, docteur en médecine puis directeur de sociétés industrielles, exploitant agricole, grand voyageur, excellent cavalier, « honorable correspondant » des services secrets français et passionné pour l'espionnage et les missions de l'ombre..., François Durand de Grossouvre était né à Vienne (Isère) le 29 mars 1918 et, amené par son beau-frère lyonnais Mario-H. Gacon (décédé en 1977), avait adhéré à l'AAAG en 1975 et lui resta fidèle jusqu'en 1989. (Pour plus de détails sur sa biographie, v. le long article d'Edwy Plenel dans *Le Monde* du 9 avril 1994, pp. 1 et 11.)

SUR MARC ALLÉGRET ***
Le premier ouvrage consacré à Marc Allégret cinéaste devrait paraître au moment où sortira le présent numéro. Dû à Bernard J. Houssiau, il s'intitulera : *Marc Allégret, découvreur de stars. Sus les yeux d'André Gide* (éd. Cabedita, Suisse). Richement illustré de photos prises lors des tournages, de nombreux documents d'époque, de textes inédits du metteur en scène, de témoignages et de réflexions d'André Gide. Parallèlement, le « Cinéma de minuit » de France 3 entame, dès le 18 septembre, un cycle de projections consacré au cinéaste. [D. D.]

« PIERRE LOTI AUJOUR-D'HUI » *** C'est le titre sous lequel paraissent, aux Presses Universitaires de Rennes, les actes du colloque de Paimpol (juillet 1993).

NOS AMIS PUBLIENT... ***
On lit avec intérêt Derniers Voyages en France, de Dominique Noguez (éd. Champ Vallon). Le ton en est à la fois nostalgique et caustique quant aux nouveaux modes de voyage : le touriste, esclave de l'automobile, ne sait plus ni admirer, ni savourer ce qui faisait le charme des voyages d'antan. Pour autant, l'humour n'est pas absent de ces pages fort bien écrites. — Notre Amie Diane Moore, de Jersey, a récemment publié un recueil de poèmes (en anglais) : *The Lilac Cellar* (Londres : Eros Press, 1994). Une poésie étrange, impressionniste, qui témoigne d'un sens musical prononcé et est marquée par la recherche de l'identité. [H. H.] — De notre Ami le Dr Philippe Loisel, dont le BAAG publia voilà cinq ans un article sur « Simon Bussy, peintre » : « Henri Matisse — Simon Bussy : soixante ans d'amitié », dans *Bononia* (bulletin des Amis des Musées de Boulogne-sur-Mer), n° 24, juin 1994, pp. 41-6.

À PONTIGNY *** Au cours de leur *Saison musicale 1994* (cinq concerts, du 22 mai au 25 septembre), les *Amis de Pontigny* ont programmé, pour le dimanche 22 mai, comme suite à une visite guidée de la célèbre abbaye cistercienne, une conférence sur les non moins célèbres *Décades de Pontigny*, où Mme Catherine Peyrou brossa l'histoire des entretiens qu'organisa, de 1908 à 1940, son grand-père Paul Desjardins.

LE XIV^e CONGRÈS DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES CRITIQUES LITTÉRAIRES

*** L'Association Internationale des Critiques Littéraires (dont le président, Robert André, est membre du Comité d'honneur de l'AAAG) vient de publier dans le n° 41/42 (Hiver 1993/94) de sa revue les actes de son XIV^e Congrès international, qui s'était tenu à l'hôtel Métropole de Lyon du 23 au 27 mai 1993 sur le thème de l'identité : *L'identité nationale considérée dans sa dimension littéraire — Une identité européenne est-elle concevable ? — Son expression éventuelle en littérature*. On lira avec intérêt, et profit pour la réflexion, le texte de toutes les communications réunies dans ce beau volume de 104 pages (illustrées, venues de vingt-deux pays d'Europe, mais aussi du Canada, du Japon et d'Amérique du Sud). On peut se procurer ce numéro de la revue auprès du siège social de l'Association : Hôtel de Massa, 38 rue du Faubourg Saint-Jacques, 75014 Paris (tél. 40.51.33.00), au prix de 60 F.

BIBLIOPHILIE *** Relevé dans le catalogue *Variétés littéraires*, 5^e série, de la Librairie Éric Lefebvre (1, rue Lucien-Péan, BP 22, Saint-Nicolas, 45750 Saint-Pryvé Saint-Mesmin, tél. 38.66.63.24), sous le n° 421 (320 F), un ex. de la plaquette de Gide, *Charles-Louis Philippe, conférence prononcée au Salon d'Automne le 5 novembre 1910* (Paris : Figuière, 1911), qui a la particularité (assez rare, croyons-nous) d'être un « exemplaire de seconde émission à l'adresse des Éditions Anthinéo, 1922 » (ce qui veut dire que les exemplaires rachetés à

Figuière ont été brochés sous une nouvelle couverture, de couleur jaune).

ANECDOTE *** Juliette Gréco, dans une interview parue dans *Actuel* (n° 38, février 1994, p. 92), reconstituant l'atmosphère du Saint-Germain-des-Prés de la grande époque, et le rôle qu'y jouait Sartre, au moment où Gide allait disparaître, rapporte ce souvenir : « [Sartre] est un homme très amusant, très farceur, très joyeux. Au moment de la mort de Gide, il s'est passé une chose insensée : tout le monde se marrait. Va chercher pourquoi. On sentait bien qu'il y avait une blague à faire et Sartre dit : "On va envoyer un télégramme à Mauriac". Le texte était le suivant : "Mon cher François, tu peux te dissiper, l'enfer n'existe pas". » Il n'est pas dit si le télégramme fut effectivement envoyé. [D. D.]

VU DE BRUXELLES *** M. Michel Paquot, de Bruxelles, a bien voulu nous communiquer la photocopie de quatre articles qu'il a consacrés à Gide, parus dans l'hebdomadaire bruxellois *La Cité* et qui avaient malheureusement échappé à nos relevés bibliographiques : « André Gide, "contemporain capital" » (n° du 30 août 1990, p. 30, à propos de l'édition collective de *Prétextes*, des *Conversations avec André Gide* de Cl. Mauriac et de *Tout est bien* de R. Stéphane) ; « Gide l'explorateur » (n° du 11 mars 1993, p. 42, à propos de l'éd. « Bibles » des *Voyages* de Gide) ; « Où l'on reparle de la NRF » et « Pauvre Madeleine G. » (n° du 30 septembre 1993, p. 48, à propos de la *Correspondance* Gide-Schlumberger et du *Madeline Gide* de Sarah Ausseil).

AU MUSÉE D'UZÈS *** À la suite du décès de Mme de Bonstetten, une donation importante en livres a été effectuée au profit de la Bibliothèque André Gide d'Uzès, selon les dernières volontés de notre Amie. [H. H.]

« L'OROSCOPE » *** Après *À Naples* et *Le Grincheux*, les éditions Fata Morgana (notre Ami Bruno Roy) s'apprentent à publier le texte inédit d'un court scénario de film muet rédigé par Gide en 1928 (« Ça pourrait s'appeler *L'Oroscope* ou *Nul n'évite sa destinée* ») et adressé à Marc Allégret, alors en quête de sujets narratifs. Jalon significatif dans l'itinéraire cinématographique de l'écrivain, cette tentative prend place quelque dix-huit mois avant l'aventure du *Film Parlant Français*. Daniel Durosay assurera la présentation de ce texte.

CONFÉRENCE *** Notre Ami Claude Foucart a prononcé le 21 juin dernier, à la Freie Universität de Berlin une conférence sur « les Communistes et les Socialistes allemands face à André Gide, après la publication du *Retour de l'URSS* ».

ADIEU À « MAIÈNE » *** Nous l'apprenons, avec une profonde tristesse, au moment d'achever la composition de ce numéro : Marie-Hélène Dasté nous a quittés le dimanche 28 août. Née le 2 décembre 1902, la fille aînée de Jacques Copeau était dans sa quatre-vingt-douzième année. Elle était membre de l'AAAG depuis 1973. Le prochain BAAG lui rendra hommage.

[Notes rédigées par Daniel Durosay, Henri Heinemann et Claude Martin.]

TABLES ET INDEX
1992 — 1994

du

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

(Vol. XX à XXII, n^{os} 93 à 104)

*

Liste chronologique des sommaires.....	524
Textes inédits d'André Gide.....	529
Articles originaux, textes inédits d'auteurs divers.....	529
Index des articles par sujets traités.....	537
Lectures gidiennes (comptes rendus critiques).....	542
Revue des autographes.....	543
Recherche universitaire.....	544
Chronique bibliographique.....	545
Index des sujets traités.....	545
Index des noms cités.....	547
Index des périodiques cités.....	549
Index des « Varia ».....	550
Index des noms cités.....	550
Index des sujets traités.....	552
Nos Amis publient.....	553
Notices nécrologiques.....	554
Table des illustrations.....	555

Ces tables et index prennent la suite de ceux qui ont été publiés pour les volumes précédents du *BAAAG* :

Vol. I à VIII (n ^{os} 1 à 48, 1968-1980) :	n ^{os} 48 (octobre 1980) et 50 (avril 1981)
Vol. IX et X (n ^{os} 49 à 56, 1981-1982) :	n ^o 56 (octobre 1982)
Vol. XI et XII (n ^{os} 57 à 64, 1983-1984) :	n ^o 64 (octobre 1984)
Vol. XIII et XIV (n ^{os} 65 à 72, 1985-1986) :	n ^o 74/75 (avril-juillet 1987)
Vol. XV et XVI (n ^{os} 73 à 80, 1987-1988) :	n ^o 85 (janvier 1990)
Vol. XVII à XIX (n ^{os} 81 à 92, 1989-1991) :	n ^o 92 (octobre 1991)

LISTE CHRONOLOGIQUE DES SOMMAIRES

N° 93 — JANVIER 1992

Cl. M. : La quatrième dimension.

Gide, lecteur et critique

Marie A. Wégimont : Gide et les *Essais* de Montaigne : deux lectures divergentes.

Arthur E. Babcock : George Eliot et *Les Faux-Monnayeurs*.

M. Martin Guiney : Gide, Rilke et l'exil de l'Enfant prodigue.

Janet Lungstrum : L'Autre autobiographique chez Gide et Nietzsche.

Catharine S. Brosman : Les « Salons » d'André Gide : l'objet et l'œil.

C.D.E. Tolton : Réflexions d'André Gide sur le Cinéma.

David Spurr : Lire le Congo.

Elizabeth R. Jackson : André Gide et les faits-divers : un rapport préliminaire.

Daniel Durosay : *Les Faux-Monnayeurs* (suites) : de l'« érosion des contours ».

Claude Leroy : Édouard le sans nom.

Kouriba Nahbani : Une rencontre d'André Gide à Biskra (Avril 1945). Texte présenté par Guy Dugas.

Lectures : G. Pistorius, *André Gi-*

de und Deutschland, eine internationale Bibliographie [Alain Goulet]. — W. C. Putnam, *L'Aventure littéraire de Joseph Conrad et d'André Gide* [Pierre Masson]. — *Zoum Walter* [Daniel Durosay].

Claude Martin : Chronique bibliographique.

Varia.

Cotisations et abonnements.

N° 94 — AVRIL 1992

Influences et confluences

Hilary Hutchinson : André Gide et Oscar Wilde : une nouvelle perspective.

David Steel : Coïncidences africaines. *La Belle Saison des Thibault* et le *Voyage au Congo* : d'un film à l'autre.

Daniel Durosay : L'Afrique de Martin du Gard et celle de Gide. Réponse à David Steel sur l'influence de *La Belle Saison* sur les motivations du voyage au Congo.

Claude Foucart : Le jeu du maître et du disciple : André Gide et Klaus Mann.

Joseph Jurt : « Les deux plus grands écrivains engagés que je connaisse » : Gide et Bernanos.

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XIX).

Jacqueline Muller-Schidun : Une date mémorable.

Lectures : P. Chartier, "*Les Faux-Monnayeurs*" d'André Gide [Pierre Masson]. — S. Hotaki, *Der Bovist* [Harald Emeis]. — P. Hebey, *L'Esprit NRF, 1908-1940* [David Steel].

Claude Martin : Chronique bibliographique.

Addenda & corrigenda à l'Annuaire de l'AAAG.

Les comptes 1991 de l'AAAG.

Varia.

Cotisations et abonnements.

N° 95 — JUILLET 1992

Nicole Palomba-Garnier : De l'ambiguïté dans *Les Faux-Monnayeurs*.

Michel Larivière : Une tranche de vie.

Françoise Massardier-Kenney : *Isabelle*, ou l'enjeu au féminin.

Documents

Roger Martin du Gard : Une lettre inédite à André Gide, présentée par Roger Kempf.

David Steel : « Pour Lafcadio ». Brumes autour d'une carte postale masquée.

Jean-Paul Trystram : Souvenirs sur André Gide.

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XX).

Lectures : D. Moutote, *André Gide : l'engagement* [Mechthilde Fuhrer]. — É. Deschodt, *Gide, le "contemporain capital"* [Alain Goulet]. — M. Dambre, "*La Symphonie pastorale*" d'André Gide [Pierre Mas-

son]. — A. Suarès, *Portraits et préférences : de Benjamin Constant à Arthur Rimbaud* [Alain Goulet].

Claude Martin : Chronique bibliographique.

Varia.

Hommage à Constantin-Th. Dimaras.

Cotisations et abonnements.

N° 96 — OCTOBRE 1992

Veillez prendre bonne note !

Antje Roggenkamp-Kaufmann : La « mise en abyme » et l'« examen de conscience » réformé.

Pascal Dethurens : L'ironi(que) mise en abyme dans *Paludes*, ou le réapprentissage de la respiration.

Walter Putnam : *Isabelle* : les chemins qui mènent au château, ou l'art de brouiller les pistes.

Documents

Claude Foucart : Un épisode de l'émigration allemande : André Gide et Valeriu Marcu.

Marcel Tournier : André Gide en Tunisie. Souvenirs.

Maurice Delarue : Pierre Herbart, « pseudo » Le Vigan, à Rennes, été 44.

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XXI).

Lectures : André Gide, *Gesammelte Werke* [Jean Lefebvre]. — P. et R. Wald Lasowski, *André Gide, vendredi 16 octobre 1908* [Pierre Masson]. — P. Pollard, *André Gide, homosexual moralist* [Daniel Durosay].

Claude Martin : Chronique bibliographique.

Varia.

Cotisations et abonnements.

N° 97 — JANVIER 1993

André Gide et ses amis belges

I. *Les amitiés symbolistes 1891-1914*

P. M. : Avant-propos.

Pierre Masson : De la Belgique aux Belges.

1. *Les premiers contacts*

Pierre Masson : Albert Mockel, l'initiateur.

Jacques Detemmerman : Charles Van Lerberghe.

Yun Sun Limet : André Fontainas.

2. *Le temps des confrères*

Victor Martin-Schmets : Paul Grosfils.

Pierre Masson : Christian Beck.

Mirande Lucien : Georges Eekhoud.

Claude De Grève : La réception critique des œuvres d'André Gide en Belgique francophone.

3. *La famille belge*

Maria Van Rysselberghe : Gide en 1908-09 (Texte inédit présenté par P. M.).

Fabrice Van de Kerckhove : La Correspondance André Gide—Marthe Verhaeren.

Varia.

Avis important.

Cotisations et abonnements 1993.

N° 98 — AVRIL 1993

Martine Sagaert : *Les Faux-Monnayeurs* : l'Écrivain, la Mère et le Malin.

David Steel : George Bernard Shaw lecteur de *Retour de l'URSS*.

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XXI).

Sur Les Nourritures terrestres

Daniel Durosay : Ménélaque à

Marseille.

Marie-Claude Hubert : Y a-t-il une théâtralité des *Nourritures terrestres* ?

Michael Tilby : *Les Nourritures terrestres et La Symphonie pastorale*.

Marc Allégret,
cinéaste et critique

Daniel Durosay : Le Démon de la nuit.

Marcel Oms : Une calligraphie discrète.

Marc Allégret : Deux articles présentés par Daniel Durosay.

Marc Allégret : Mémoire sur le « Film Parlant Français », présenté par Daniel Durosay.

Daniel Durosay : Le Document contesté : *Avec André Gide*. Sa réception, hier et aujourd'hui.

D. D. : Généalogie : le déracinement.

Philippe Ancelin-Malaussena : Filmographie.

Lectures gidiennes : J. Claude, *André Gide et le théâtre* [Daniel Moutote]. — J. Copeau, *Journal* [Jean Claude]. — F. Ghlamallah, *Pierre Louÿs, arabe et amoureux* [Guy Dugas].

Chronique bibliographique.

Pierre Bassigny : Gide en pays d'Auge.

Hommage à deux amis d'André Gide : Maurice Ohana et Jean Loisy.

Les comptes 1992 de l'AAAG.

Varia.

Cotisations et abonnements 1993.

N° 99 — JUILLET 1993

Hommage à Marcel Drouin
(1871-1943)

David Roe : Marcel Drouin, « Mi-

chel Arnauld » et Charles-Louis Philippe.

F. L'Huillier : Marcel Drouin et Maurice Barrès.

Éric Marty : Michel Arnauld, lecteur de *L'Immoraliste*. Fragment.

Marcel Drouin et le groupe de la NRF à Pontigny (1912) : la *décade dévoilée*, présenté par Pascal Mercier.

Marc Soriano : Souvenirs concernant Marcel Drouin.

Claude Foucart : *La Sagesse de Goethe*, « lumineux mystère ».

Patrick Pollard : Marcel Drouin et André Gide : à propos d'Oscar Wilde.

François Walter : Gide et la peinture.

Hilary Hutchinson : L'œuvre rétroagissante d'André Gide.

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XXII).

Lectures gidiennes : W. Geerts, *Le Silence sonore* [Pierre Masson].

Chronique bibliographique.

Varia.

L'Assemblée générale 1993 de l'AAAG.

Cotisations et abonnements.

N° 100 — OCTOBRE 1993

Autour de Typhon

Daniel Durosay : Une ténébreuse affaire : la première traduction de *Typhon*, par Joseph de Smet.

Sylvère Monod : Deux traductions du *Typhoon* de Conrad.

Russell West : Gide traduit (par) Conrad.

Walter Putnam : Marlow, Michel et le silence des sirènes.

François Mouret : Note bibliographique sur les traductions françaises du *Typhoon* de Conrad.

Michel Drouin : Marcel Drouin (Michel Arnauld), 1871-1943.

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XXII).

Lectures gidiennes : A. Gide - J. Schlumberger, *Correspondance* [Jacqueline Levaillant]. — *André Gide und Deutschland* [Jean Lefebvre]. — *André Gide et ses peintres* [David Steel].

Chronique bibliographique.

Pierre Bassigny : « Gide, Proust, Martin du Gard... ». Journal de bord d'une excursion (Samedi 19 juin).

Associations amies : Centenaire Lili Boulanger, par Bernard Métayer.

Varia.

Cotisations et abonnements.

N° 101 — JANVIER 1994

André Gide — Jean Loisy : *Correspondance* (1922-1934), présentée et annotée par Pierre Masson.

Autour du Congo

Daniel Durosay : Les « cartons » retrouvés du *Voyage au Congo*.

Daniel Durosay : Analyse synoptique du *Voyage au Congo* de Marc Allégret.

Anny Wynchank : Fantômes et fantômes. André Gide et Michel Leiris en Afrique.

Paul d'Hers : Quiz Gide.

Yaffa Wolfman : L'écriture face à la dictature et au racisme dans l'œuvre d'André Gide.

Harald Emeis : André Gide et *Un Taciturne*.

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XXIII).

Lectures gidiennes : D. Moutote, *André Gide, Esthétique de la création*

littéraire [Pierre Masson].

Chronique bibliographique.

Varia.

Les Cahiers et Bulletins de l'AAAG.

Le Cahier 1995.

Cotisations et abonnements 1994.

N° 102 — AVRIL 1994

André Gide et l'Algérie

I

Actes du Colloque d'Alger
(16-18 mars 1993)

Présentation, par Martine Sagaert et Marc Sagaert.

Martine Sagaert : Exotisme, métissage et écriture.

Pierre Masson : L'Algérie d'André Gide : de l'indicible à l'ineffable.

Naget Khadda : André Gide et Mohammed Dib : un texte et son double.

Éric Marty : Le Poète sans livre.

Saïd Bénmerad et Simone Rezoug : Le Désert inversé.

Mohamed Lakhdar Maougal : « Mens sana in corpore sano », ou l'engendrement du nouvel être.

Guy Dugas : André Gide en Algérie. Les écrivains d'Algérie face à la morale gidiennne.

II

Documents annexes

Sur quelques lettres d'Athman, présentées par Pierre Masson.

Les Algérianistes et Gide, dossier rassemblé par Guy Dugas.

Une lettre de Paul-Albert Laurens à sa tante.

Robert Levesque : Journal inédit (Carnet XXIII).

Lectures gidiennes : A. Gide, *Le Grincheux* [Pierre Masson]. — S. Gät-

jens, *Die Umdeutung biblischer und antiker Stoffe im dramatischen Werk von André Gide* [Jean Lefebvre]. — S. Ausseil, *Madeleine Gide* [Bernard Métaeyer, Catherine Gide, Sylvestre Gilloire].

Cl. M. : Chronique bibliographique.

Les Comptes de l'AAAG.

Varia

Cotisations et abonnements.

N° 103/104 — JUILLET-OCTOBRE 1994

Lettres inédites

André Gide — André Fontainas : Correspondance (1893-1938). Une amitié bien tempérée, présentée par Henry de Paysac.

Une lettre inédite d'André Gide à Paul Souday, présentée par Philippe Brin.

Françoise Cotton : André Gide et son oncle Charles Gide dans des lettres inédites.

Claude Foucart : Autour de Thea Sternheim (Lettres échangées avec Jean Lambert).

Rudolf Jakob Humm : Lettre à André Gide, 1937, présentée par Claude Foucart.

II
Robert Levesque : Journal inédit (Carnets XXIII et XXIV).

Georgette Chevallier : En feuilletant *L'Arcade*.

Paul d'Hers : Quiz Gide (Réponses).

Lectures gidiennes : R. Martin du Gard, *Journal* [Ph. Brin]. — H. Bachelin, *Correspondances avec André Gide et Romain Rolland* [P. Masson].

Cl. M. : Chronique bibliographique.

Les Nouveaux Membres de l'A.
A.A.G.
Assemblée générale 1994 de l'A.
A.A.G.

Varia.
Tables et index 1992-1994 (Vol.
XX à XXII, n^{os} 93 à 104).
Cotisations et abonnements.

TEXTES INÉDITS D'ANDRÉ GIDE

Une carte postale à André Breton (1918). (N^o 95, p. 308).
Lettres à Jean-Paul Trystram (1934-1946). (N^o 95, pp. 311-31).
Lettres à Valeriu Marcu (1940-1941). (N^o 96, pp. 443-51).
Lettres à Charles Van Lerberghe (1891-1898). (N^o 97, pp. 21-34).
Lettre à Georges Eekhoud (1900). (N^o 97, p. 72).
Lettres à Marthe Verhaeren (1916-1920). (N^o 97, pp. 119-49).
Lettres à Jean Loisy (1922-1933). (N^o 101, pp. 7-64).
Lettres à André Fontainas (1894-1938). (N^o 103/104, pp. 377-442).
Lettre à Paul Souday (1928). (N^o 103/104, pp. 443-5).
Lettre à Michel Alexandre (1932). (N^o 103/104, p. 450).
« Je garde le souvenir... » [d'Annecy]. (N^o 103/104, pp. 495-9).

ARTICLES ORIGINAUX, TEXTES INÉDITS D'AUTEURS DIVERS

ALLÉGRET (Marc)
Deux articles (1928, *Close Up* et *La Revue européenne*), présentés par Daniel Durosay. (N^o 98, pp. 247-62).
Mémoire sur le « Film Parlant Français », présenté par Daniel Durosay. (N^o 98, pp. 263-85).

ANCELIN-MALAUSSENA (Philippe)
Filmographie chronologique de Marc Allégret. (N^o 98, 308-44).

ATHMAN
Quelques lettres [à André Gide, Madeleine Gide et Eugène Rouart], présentées par Pierre Masson. (N^o 102, pp. 269-86).

BABCOCK (Arthur E.)
George Eliot et *Les Faux-Monnayeurs*. (N^o 93, pp. 19-24).

BASSIGNY (Pierre)

André Gide en pays d'Auge. (N° 98, pp. 363-5).

« Gide, Proust, Martin du Gard... ». Journal de bord d'une excursion (Samedi 19 juin 1993). (N° 100, pp. 700-5).

BENMERAD (Saïd)

[En collab. avec Simone REZZOUG] Le Désert inversé. (N° 102, pp. 227-33).

BRIN (Philippe)

Présentation d'une lettre inédite d'André Gide à Paul Souday. (N° 103/104, pp. 443-5).

BROSMAN (Catharine Savage)

Les « Salons » d'André Gide : l'objet et l'œil. (N° 93, pp. 51-60).

CHEVALLIER (Georgette)

En feuilletant *L'Arcade*. (N° 103/104, pp. 495-9).

COTTON (Françoise)

André Gide et son oncle Charles Gide dans des lettres inédites. (N° 103/104, pp. 447-50).

DE GRÈVE (Claude)

La réception critique des œuvres d'André Gide en Belgique francophone (1891-1911). (N° 97, pp. 79-102).

DELARUE (Maurice)

Pierre Herbart, « pseudo » Le Vigan, à Rennes, été 44. (N° 96, pp. 469-80).

DELICHEVALERIE (Charles)

Lettres inédites à André Gide (1892). (N° 97, pp. 17-8).

DETEMMERMAN (Jacques)

Charles Van Lerberghe. (N° 97, pp. 21-34).

DETHURENS (Pascal)

L'ironi(qu)e mise en abyme dans *Paludes*, ou le réapprentissage de la respiration. (N° 96, pp. 411-24).

DROUIN (Michel)

Marcel Drouin (Michel Arnauld) (1871-1943). (N° 100, pp. 645-60).

DUGAS (Guy)

André Gide en Algérie. Les écrivains d'Algérie face à la morale gidienne.

(N° 102, pp. 249-68).

Présentation du dossier « Les Algérienistes et Gide ». (N° 102, pp. 287-311).

DUROSAY (Daniel)

Les Faux-Monnayeurs (suites) : de l'« érosion des contours ». (N° 93, pp. 93-7).

L'Afrique de Martin du Gard et celle de Gide. Réponse à David Steel sur l'influence de *La Belle Saison* dans les motivations du voyage au Congo. (N° 94, pp. 151-75).

Ménalque à Marseille. (N° 98, pp. 216-20).

Le démon de la nuit. (N° 98, pp. 239-44).

Marc Allégret critique : exercices de formation [Présentation de deux articles de 1928]. (N° 98, pp. 247-62).

Le Film Parlant Français. F.P.F. et N.R.F. : l'Eldorado du cinéma [Présentation du mémoire de Marc Allégret]. (N° 98, pp. 263-85).

Le document contesté : *Avec André Gide*. Sa réception, hier et aujourd'hui. (N° 98, pp. 287-92).

Généalogie [de Marc Allégret] : le déracinement. (N° 98, pp. 293-9).

Une ténébreuse affaire : la première traduction de *Typhon*, par Joseph de Smet. (N° 100, pp. 551-75).

Les « cartons » retrouvés du *Voyage au Congo*. (N° 101, pp. 65-70).

Analyse synoptique du *Voyage au Congo* de Marc Allégret, avec l'intégralité des inter-titres. (N° 101, pp. 71-85).

EKKHOUD (Georges)

Deux lettres inédites à André Gide (1897, 1909). (N° 97, pp. 77-8).

EMEIS (Harald)

André Gide et *Un Taciturne*. (N° 101, pp. 113-25).

FONTAINAS (André)

Lettres inédites à André Gide (1893-1937), présentées par Henry de Paysac. (N° 103/104, pp. 387-441).

FOUCART (Claude)

Le jeu du maître et du disciple : André Gide et Klaus Mann. (N° 94, pp. 177-86).

Un épisode de l'émigration allemande : André Gide et Valeriu Marcu. (N° 96, pp. 443-51).

La Sagesse de Goethe : « lumineux mystère ». (N° 99, pp. 449-62).

Autour de Thea Sternheim (Lettres échangées avec Jean Lambert). (N° 103/104, pp. 451-9).

Rudolf Jakob Humm : 1937 (une lettre à André Gide). (N° 103/104, pp. 461-74).

GÉRARDY (Paul)

Lettre inédite à André Gide (1894). (N° 97, pp. 19-20).

GIDE (Charles)

Extraits de lettres inédites à Claude Gignoux (1915-1931), *présentés par Françoise Cotton*. (N° 103/104, pp. 447-50).

GUINEY (M. Martin)

Gide, Rilke, et l'exil de l'Enfant prodigue. (N° 93, pp. 25-36).

HERS (Paul d')

Quiz Gide. (N° 101, pp. 101-2).

Quiz Gide (Réponses). (N° 103/104, p. 500).

HUBERT (Marie-Claude)

Y a-t-il une théâtralité des *Nourritures terrestres* ? (N° 98, pp. 221-3).

HUMM (Rudolf Jakob)

Lettre inédite à André Gide (1937), *présentée par Claude Foucart*. (N° 103/104, pp. 461-74).

HUTCHINSON (Hilary)

André Gide et Oscar Wilde : une nouvelle perspective. (N° 94, pp. 135-42).

L'Œuvre rétroagissante d'André Gide. (N° 99, pp. 491-502).

JACKSON (Elizabeth R.)

André Gide et les faits divers : un rapport préliminaire. (N° 93, pp. 83-91).

JURT (Joseph)

« Les deux plus grands écrivains engagés que je connaisse... : Gide et Bernanos ». (N° 94, pp. 187-207).

KEMPF (Roger)

Présentation d'une lettre inédite de Roger Martin du Gard à André Gide. (N° 95, p. 303).

KHADDA (Naget)

André Gide et Mohammed Dib : un texte et son double. (N° 102, pp. 203-17).

KOURIBA (Nahbani)

Une rencontre d'André Gide à Biskra (avril 1945), *texte présenté par Guy Dugas*. (N° 93, pp. 101-3).

LAMBERT (Jean)

Lettres inédites à Thea Sternheim, *présentées par Claude Foucart*. (N° 103/104, pp. 451-9).

LARIVIÈRE (Michel)

Une tranche de vie. (N° 95, pp. 283-94).

LAURENS (Paul-Albert)

Lettre inédite à sa tante (fac-similé). (N° 102, pp. 313-6).

LEROY (Claude)

Édouard le sans nom. (N° 93, pp. 98-100).

LEVESQUE (Robert)

Journal inédit : carnet XIX (septembre-novembre 1936). (N° 94, pp. 209-34).

Journal inédit : carnet XX (décembre 1936 - février 1937). (N° 95, pp. 333-64).

Journal inédit : carnet XXI (mars-avril 1937). (N° 96, pp. 481-502).

Journal inédit : carnet XXI (avril-mai 1937). (N° 98, pp. 195-213).

Journal inédit : carnet XXII (mai-juin 1937). (N° 99, pp. 503-21).

Journal inédit : carnet XXII (juin-septembre 1937). (N° 100, pp. 661-79).

Journal inédit : carnet XXIII (septembre-novembre 1937). (N° 101, pp. 127-51).

Journal inédit : carnet XXIII (novembre-décembre 1937). (N° 102, pp. 317-30).

Journal inédit : carnets XXIII et XXIV (janvier-mars 1938). (N° 103/104, pp. 475-94).

L'HUILLIER (Fernand)

Marcel Drouin et Maurice Barrès. (N° 99, pp. 409-17).

LIMET (Yun Sun)

André Fontainas. (N° 97, pp. 35-42).

LOISY (Jean)

Lettres inédites à André Gide (1922-1934), *présentées par Pierre Masson*. (N° 101, pp. 13-62).

LUCIEN (Mirande)

Georges Eekhoud. (N° 97, pp. 65-78).

LUNGSTRUM (Janet)

L'Autre autobiographique chez Gide et Nietzsche. (N° 93, pp. 37-50).

MAOUGAL (Mohamed Lakhdar)
« Mens sana in corpore sano » ou l'engendrement du nouvel être. (N° 102, pp. 235-48).

MARTIN (Claude)
La quatrième dimension. (N° 93, pp. 5-8).

MARTIN DU GARD (Roger)
Lettre inédite à André Gide. (N° 95, pp. 303-5).

MARTIN-SCHMETS (Victor)
Sur les traces... perdues de Paul Grosfils. (N° 97, pp. 43-55).

MARTY (Éric)
Michel Arnauld, lecteur de *L'Immoraliste* (Fragments). (N° 99, pp. 419-22).
Le Poète sans livre. (N° 102, pp. 219-26).

MASSARDIER-KENNEY (Françoise)
Isabelle ou l'enjeu du féminin. (N° 95, pp. 295-302).

MASSON (Pierre)
Avant-propos à « André Gide et ses amis belges ». (N° 97, p. 7).
De la Belgique aux Belges. (N° 97, pp. 9-14).
Albert Mockel, l'initiateur. (N° 97, pp. 15-20).
Christian Beck. (N° 97, pp. 57-64).
Gide et les Van Rysselberghe. Fragments inédits des Cahiers de la petite Dame. (N° 97, pp. 103-17).
Présentation et annotation de la Correspondance André Gide - Jean Loisy (1922-1934). (N° 101, pp. 7-64).
L'Algérie d'André Gide, de l'indicible à l'ineffable. (N° 102, pp. 191-202).
Sur quelques lettres d'Athman. (N° 102, pp. 269-86).

MERCIER (Pascal)
Marcel Drouin et le groupe de la NRF à Pontigny (1912) : la décade dévoilée [Présentation du compte rendu de la Décade]. (N° 99, pp. 423-44).

MÉTAYER (Bernard)
Associations amies : Centenaire Lili Boulanger (1893-1918). (N° 100, pp. 706-7).

MONOD (Sylvère)
Deux traductions du *Typhoon* de Conrad. (N° 100, pp. 577-92).

MOURET (François)
Note bibliographique sur les traductions françaises du *Typhoon* de Conrad

(avec la collaboration de Daniel Durosay). (N° 100, pp. 631-44).

MULLER-SCHIDUN (Jacqueline)

Une date mémorable. (N° 94, pp. 235-7).

OMS (Marcel)

Une calligraphie discrète. (N° 98, pp. 245-6).

PALOMBA-GARNIER (Nicole)

De l'ambiguïté dans *Les Faux-Monnayeurs*. (N° 95, pp. 265-82).

PAYSAC (Henry de)

Une amitié bien tempérée [Présentation de la Correspondance André Gide - André Fontainas (1893-1938)]. (N° 103/104, pp. 377-86).

POLLARD (Patrick)

Marcel Drouin et André Gide : à propos d'Oscar Wilde. (N° 99, pp. 463-71).

PUTNAM (Walter)

Isabelle : les chemins qui mènent au château ou l'art de brouiller les pistes. (N° 96, pp. 425-41).

Marlow, Michel et le silence des sirènes. (N° 100, pp. 613-29).

ROE (David)

Marcel Drouin, « Michel Arnauld » et Charles-Louis Philippe. (N° 99, pp. 383-408).

REZZOUG (Simone)

[En collab. avec Saïd BENMERAD] *Le Désert inversé*. (N° 102, pp. 227-33).

ROGGENKAMP-KAUFMANN (Antje)

La « mise en abyme » et l'« examen de conscience » réformé. (N° 96, pp. 399-410).

SAGAERT (Marc)

[En collab. avec Martine SAGAERT] Présentation des « Actes du Colloque d'Alger ». (N° 102, pp. 171-2).

SAGAERT (Martine)

Les Faux-Monnayeurs : l'Écrivain, la Mère et le Malin. (N° 98, pp. 163-88).

[En collab. avec Marc SAGAERT] Présentation des « Actes du Colloque d'Alger ». (N° 102, pp. 171-2).

Exotisme, métissage et écriture. (N° 102, pp. 173-89).

SORIANO (Marc)

Souvenirs concernant Marcel Drouin. (N° 99, pp. 445-7).

SPURR (David)

Lire le Congo. (N° 93, pp. 73-81).

STEEL (David)

Coincidences africaines. *La Belle Saison des Thibault* et le *Voyage au Congo* : d'un film à l'autre. (N° 94, pp. 143-9).

« Pour Lafcadio ». Brumes autour d'une carte postale masquée. (N° 95, pp. 307-9).

George Bernard Shaw lecteur de *Retour de l'URSS*. (N° 98, pp. 189-93).

STERNHEIM (Thea)

Lettres inédites à Jean Lambert, *présentées par Claude Foucart*. (N° 103/104, pp. 451-9).

TILBY (Michael)

Un livre de David Walker : *Gide, "Les Nourritures terrestres" and "La Symphonie pastorale"*. (N° 98, pp. 225-35).

TOLTON (C. D. E.)

Réflexions d'André Gide sur le Cinéma. (N° 93, pp. 61-71).

TOURNIER (Marcel)

André Gide en Tunisie. Souvenirs, *présentés par ses fils Paul et Robert Tournier*. (N° 96, pp. 452-68).

TRYSTRAM (Jean-Paul)

Souvenirs sur André Gide. (N° 95, pp. 311-31).

VAN DE KERCKHOVE (Fabrice)

Présentation de la Correspondance André Gide - Marthe Verhaeren. (N° 97, pp. 119-49).

VAN LERBERGHE (Charles)

Lettres inédites à André Gide (1891-1906). (N° 97, pp. 21-34).

VAN RYSSELBERGHE (Maria)

Fragments inédits des Cahiers de la petite Dame, *présentés par Pierre Masson*. (N° 97, pp. 103-17).

VERHAEREN (Marthe)

Lettres inédites à André Gide (1917-1918), *présentées par Fabrice Van De Kerckhove*. (N° 97, pp. 119-49).

WALTER (François)

Gide et la peinture. (N° 99, pp. 473-89).

WÉGIMONT (Marie A.)

Gide et les *Essais* de Montaigne : deux lectures divergentes. (N° 93, pp. 9-17).

WEST (Russell)

Gide traduit (par) Conrad. (N° 100, pp. 593-611).

WOLFMAN (Yaffa)

L'Écriture face à la dictature et au racisme dans l'œuvre d'André Gide. (N° 101, pp. 103-12).

WYNCHANK (Amy)

Fantasmes et fantômes : André Gide et Michel Leiris en Afrique. (N° 101, pp. 87-99).

INDEX DES ARTICLES PAR SUJETS TRAITÉS

ALGÉRIE (v. aussi : ATHMAN)

Saïd Benmerad et Simone Rezzoug : Le Désert inversé. (N° 102, pp. 227-33).

Guy Dugas : André Gide en Algérie. (N° 102, pp. 249-68).

Guy Dugas : Les Algérienistes et Gide. (N° 102, pp. 287-311).

Naget Khadda : André Gide et Mohammed Dib : un texte et son double. (N° 102, pp. 203-17).

Nabhani Kouriba : Une rencontre d'André Gide à Biskra. (N° 93, pp. 101-3).

Mohammed L. Maougal : « Mens sana in corpore sano » ou l'engendrement du nouvel être. (N° 102, pp. 235-48).

Pierre Masson : L'Algérie d'André Gide, de l'indicible à l'ineffable. (N° 102, pp. 191-202).

Martine Sagaert : Exotisme, métissage et écriture. (N° 102, pp. 173-89).

ALLEMAGNE (Gide et l')

Claude Foucart : André Gide et Klaus Mann. (N° 94, pp. 177-86).

Claude Foucart : André Gide et Valeriu Marcu. (N° 96, pp. 443-51).

Claude Foucart : Autour de Thea Sternheim. (N° 103/104, pp. 451-9).

Martin Guiney : Gide, Rilke et l'exil de l'Enfant prodigue. (N° 93, pp. 25-36).

Rudolf Jakob Humm : *Lettre à André Gide*, 1937. (N° 103/104, pp. 461-74).

ALLÉGRET (Marc)

Philippe Ancelin-Malausséna : *Filmographie chronologique de Marc Allégret*. (N° 98, pp. 308-44).

Daniel Durosay : *Marc Allégret critique*. (N° 98, pp. 247-62).

Daniel Durosay : *Mémoire sur le « Film Parlant Français »*. (N° 98, pp. 263-85).

Daniel Durosay : *Le Démon de la nuit*. (N° 98, pp. 239-44).

Daniel Durosay : *Le Document contesté : Avec André Gide*. (N° 98, pp. 287-92).

Daniel Durosay : *Généalogie de Marc Allégret*. (N° 98, pp. 293-9).

Daniel Durosay : *Les « cartons » retrouvés du Voyage au Congo*. (N° 101, pp. 65-70).

Daniel Durosay : *Analyse synoptique du Voyage au Congo de Marc Allégret*. (N° 101, pp. 71-85).

Marcel Oms : *Une calligraphie discrète*. (N° 98, pp. 245-6).

ATHMAN

Éric Marty : *Le Poète sans livre*. (N° 102, pp. 219-26).

Pierre Masson : *Sur quelques lettres d'Athman*. (N° 102, pp. 269-86).

BELGIQUE (Gide et la)

Claude De Grève : *La Réception critique des œuvres de Gide en Belgique francophone (1891-1911)*. (N° 97, pp. 79-102).

Charles Delchevalerie : *Lettres inédites à André Gide*. (N° 97, pp. 17-8).

Jacques Detemmerman : *Charles Van Lerberghe*. (N° 97, pp. 21-34).

Georges Eekhoud : *Deux lettres inédites à André Gide*. (N° 97, pp. 77-8).

Paul Gérardy : *Lettre inédite à André Gide (1894)*. (N° 97, pp. 19-20).

Yun Sun Limet : *André Fontainas*. (N° 97, pp. 35-42).

Mirande Lucie : *Georges Eekhoud*. (N° 97, pp. 65-78).

Victor Martin-Schmets : *Sur les traces perdues de Paul Grosfills*. (N° 97, pp. 43-55).

Pierre Masson : *De la Belgique aux Belges*. (N° 97, pp. 9-14).

Pierre Masson : *Albert Mockel l'initiateur*. (N° 97, pp. 15-20).

Pierre Masson : *Christian Beck*. (N° 97, pp. 57-64).

Henry de Paysac : *Correspondance André Gide—André Fontainas*. (N° 103/104, pp. 377-86).

Fabrice Van de Kerckhove : *Correspondance André Gide—Marthe Verhaeren*. (N° 97, pp. 119-49).

BIOGRAPHIE DE GIDE

Robert Levesque : *Journal inédit*. (N° 94, pp. 209-34 ; n° 95, pp. 333-64 ; n° 96, pp. 481-502 ; n° 98, pp. 195-213 ; n° 99, pp. 503-21 ; n° 100, pp. 661-79 ; n° 101, pp. 127-51 ; n° 102, pp. 317-30 ; n° 103/104, pp. 475-94).

- Jacqueline Muller-Schidun : Une date mémorable. (N° 94, pp. 235-7).
 Marcel Tournier : André Gide en Tunisie. (N° 96, pp. 452-68).
 Jean-Paul Trystram : Souvenirs sur André Gide. (N° 95, pp. 311-31).
 Maria Van Rysselberghe : Fragments inédits des *Cahiers de la petite Dame*. (N° 97, pp. 103-17).

CINÉMA (v. aussi : ALLÉGRET)

- C. D. E. Tolton : Réflexions d'André Gide sur le cinéma. (N° 93, pp. 61-71).

CONGO (v. aussi : ALLÉGRET)

- David Spurr : Lire le Congo. (N° 93, pp. 73-81).
 David Steel : Coïncidences africaines : *Les Thibault* et le *Voyage au Congo* : d'un film à l'autre. (N° 94, pp. 143-9).
 Anny Wynchank : Fantasmies et fantômes : André Gide et Michel Leiris en Afrique. (N° 101, pp. 87-99).

CONRAD (Joseph)

- Daniel Durosay : La première traduction de *Typhon*. (N° 100, pp. 551-75).
 Sylvère Monod : Deux traductions du *Typhoon* de Conrad. (N° 100, pp. 572-92).
 François Mouret : Note bibliographique sur les traductions françaises du *Typhoon* de Conrad. (N° 100, pp. 631-44).
 Russell West : Gide traduit (par) Conrad. (N° 100, pp. 593-611).

CORRESPONDANCE (v. aussi : ATHMAN et BELGIQUE)

- Philippe Brin : Une lettre inédite d'André Gide à Paul Souday. (N° 103/104, pp. 443-5).
 Françoise Cotton : André Gide et son oncle Charles Gide. (N° 103/104, pp. 447-50).
 Charles Delchevalerie : Lettres inédites à André Gide. (N° 97, pp. 17-8).
 Georges Eekhoud : Deux lettres inédites à André Gide. (N° 97, pp. 77-8).
 Claude Foucart : Une lettre de Rudolf Jakob Humm (1937). (N° 103/104, pp. 461-74).
 Paul Gérardy : Lettre inédite à André Gide (1894). (N° 97, pp. 19-20).
 Roger Kempf : Une lettre inédite de Martin du Gard à Gide. (N° 95, p. 303).
 Pierre Masson : Correspondance André Gide—Jean Loisy. (N° 101, pp. 13-62).
 Henry de Paysac : Correspondance André Gide—André Fontainas. (N° 103/104, pp. 387-441).

DROUIN (Marcel)

- Michel Drouin : Marcel Drouin (Michel Arnauld), 1871-1943. (N° 100, pp. 645-60).
 Claude Foucart : *La Sagesse de Gæthe*, lumineux mystère. (N° 99, pp. 449-62)

- Fernand L'Huillier : Marcel Drouin et Maurice Barrès. (N° 99, pp. 409-17).
Éric Marty : Michel Arnauld, lecteur de *L'Immoraliste*. (N° 99, pp. 419-22).
Pascal Mercier : Marcel Drouin et le groupe de la NRF à Pontigny. (N° 99, pp. 423-44).
Patrick Pollard : Marcel Drouin et André Gide, à propos d'Oscar Wilde. (N° 99, pp. 463-71).
David Roe : Marcel Drouin, « Michel Arnauld » et Charles-Louis Philippe. (N° 99, pp. 383-408).
Marc Soriano : Souvenirs concernant Marcel Drouin. (N° 99, pp. 445-7).

ENGAGEMENT

- Joseph Jurt : Les deux plus grands écrivains engagés que je connaisse... Gide et Bermanos. (N° 94, pp. 187-207).
David Steel : George Bernard Shaw lecteur de *Retour de l'URSS*. (N° 98, pp. 189-93).
Yaffa Wolfman : L'Écriture face à la dictature et au racisme dans l'œuvre d'André Gide. (N° 101, pp. 103-12).

FAUX-MONNAYEURS (LES)

- Arthur Babcock : George Eliot et *Les Faux-Monnayeurs*. (N° 93, pp. 19-24).
Daniel Durosay : De l'« érosion des contours ». (N° 93, pp. 93-7).
Michel Larivière : Une tranche de vie. (N° 95, pp. 283-94).
Claude Leroy : Édouard le sans-nom. (N° 93, pp. 98-100).
Nicole Palomba-Garnier : De l'ambiguïté dans *Les Faux-Monnayeurs*. (N° 95, pp. 265-82).
Martine Sagaert : L'Écrivain, la Mère et le Malin. (N° 98, pp. 163-88).

HERBART (Pierre)

- Maurice Delarue : Pierre Herbart, « pseudo » Le Vigan, à Rennes, été 44. (N° 96, pp. 469-80).

IMMORALISTE (L')

- Éric Marty : Michel Arnauld, lecteur de *L'Immoraliste*. (N° 99, pp. 419-22).
Walter Putnam : Marlow, Michel et le silence des sirènes. (N° 100, pp. 613-29).

ISABELLE

- Françoise Massardier-Kenney : *Isabelle* ou l'enjeu au féminin. (N° 95, pp. 295-302).
Walter Putnam : Les Chemins qui mènent au château. (N° 96, pp. 425-41).

MARTIN DU GARD (Roger)

- Daniel Durosay : L'Afrique de Martin du Gard et celle de Gide. (N° 94, pp. 151-75).
Harald Emeis : André Gide et *Un Taciturne*. (N° 101, pp. 113-25).

- Roger Kempf : Une lettre inédite de Martin du Gard à Gide. (N° 95, p. 303).
 David Steel : Coïncidences africaines : *Les Thibault* et le *Voyage au Congo*. (N° 94, pp. 143-9).

NOURRITURES TERRESTRES (LES)

- Daniel Durosay : Ménalque à Marseille. (N° 98, pp. 216-20).
 Marie-Claude Hubert : Y a-t-il une théâtralité des *Nourritures terrestres* ? (N° 98, pp. 221-3).
 Michael Tilby : Un livre de David Walker : *Gide, "Les Nourritures terrestres" and "La Symphonie pastorale"*. (N° 98, pp. 225-35).

PALUDES

- Pascal Dethurens : L'ironi(qu)e mise en abyme dans *Paludes*. (N° 96, pp. 411-24).

PEINTURE (Gide et la)

- Catharine S. Brosman : Les « Salons » d'André Gide. (N° 93, pp. 51-60).
 François Walter : Gide et la peinture. (N° 99, pp. 473-89).

PORTÉE GÉNÉRALE de l'œuvre de Gide

- Hilary Hutchinson : L'Œuvre rétroagissante de Gide. (N° 99, pp. 491-502).
 Elizabeth Jackson : André Gide et les faits divers. (N° 93, pp. 83-91).
 Janet Lungstrum : L'autre autobiographique chez Gide et Nietzsche. (N° 93, pp. 37-50).
 Antje Roggenkamp-Kaufmann : La « mise en abyme » et l'« examen de conscience » réformé. (N° 96, pp. 399-410).
 Marie Wégimont : Gide et les *Essais* de Montaigne : deux lectures divergentes. (N° 93, pp. 9-17).

VIE DE L'ASSOCIATION

- Pierre Bassigny : André Gide en pays d'Auge. (N° 98, pp. 363-5).
 Pierre Bassigny : Journal de bord d'une excursion. (N° 100, pp. 700-5).
 Claude Martin : La quatrième dimension. (N° 93, pp. 5-8).
 Bernard Métayer : Associations amies : Centenaire Lili Boulanger. (N° 100, pp. 706-7).

WILDE (Oscar)

- Hilary Hutchinson : André Gide et Oscar Wilde, une nouvelle perspective. (N° 94, pp. 135-42).
 Patrick Pollard : Marcel Drouin et André Gide, à propos d'Oscar Wilde. (N° 99, pp. 463-71).

LECTURES GIDIENNES (comptes rendus critiques)

- André Gide et ses peintres, exposition au Musée d'Uzès* [par David STEEL].
N° 100, pp. 692-6.
- AUSSEIL (Sarah), *Madeleine Gide, ou De quel amour blessée* [par Bernard MÉTAYER, Catherine GIDE et Sylvestre GILLOIRE]. N° 102, pp. 337-61.
- BACHELIN (Henri), *Correspondances avec André Gide et Romain Rolland* [par Pierre MASSON]. N° 103/104, pp. 505-7.
- CHARTIER (Pierre), *"Les Faux-Monnayeurs" d'André Gide* [par Pierre MASSON]. N° 94, pp. 239-41.
- CLAUDE (Jean), *André Gide et le Théâtre* [par Daniel MOUTOTE].
N° 98, pp. 347-9.
- COPEAU (Jacques), *Journal 1901-1948* [par Jean CLAUDE].
N° 98, pp. 349-55.
- DAMBRE (Marc), *"La Symphonie pastorale" d'André Gide* [par Pierre MASSON]. N° 95, pp. 374-5.
- DESCHODT (Éric), *Gide, le "contemporain capital"* [par Alain GOULET].
N° 95, pp. 367-73.
- GÄTJENS (Sigrid), *Die Umdeutung biblischer und antiker Stoffe im dramatischen Werk von André Gide* [par Jean LEFEBVRE]. N° 102, pp. 334-7.
- GEERTS (Walter), *Le Silence sonore. La poétique du premier Gide* [par Pierre MASSON]. N° 99, pp. 523-6.
- GHLAMALLAH (Fathi), *Pierre Louÿs, arabe et amoureux* [par Guy DUGAS]. N° 98, pp. 356-7.
- GIDE (André), *Gesammelte Werke*, tomes I à IV, VII et VIII [par Jean LEFEBVRE]. N° 96, pp. 503-8.
- GIDE (André), *Le Grincheux* [par Pierre MASSON]. N° 102, pp. 331-4.
- GIDE (André) — SCHLUMBERGER (Jean), *Correspondance (1901-1950)* [par Jacqueline LEVAILLANT]. N° 100, pp. 681-8.
- HEBEY (Pierre), *L'Esprit NRF* [par David STEEL]. N° 94, pp. 242-5.
- HOTAKI (Sigrid), *Der Bovist* [par Harald EMEIS]. N° 94, p. 242.
- MARTIN DU GARD (Roger), *Journal* [par Philippe BRIN]. N° 103/104, pp. 501-5.
- MOUTOTE (Daniel), *André Gide : l'engagement (1926-1939)* [par Mechthilde FUHRER]. N° 95, pp. 365-7.
- MOUTOTE (Daniel), *André Gide : esthétique de la création littéraire* [par Pierre MASSON]. N° 101, pp. 153-4.
- PISTORIUS (George), *André Gide und Deutschland, eine internationale Bibliographie* (par Alain GOULET). N° 93, pp. 104-6.
- POLLARD (Patrick), *André Gide, Homosexual Moralist* [par Daniel DUROSAY]. N° 96, pp. 510-6.
- PUTNAM (Walter C.), *L'Aventure littéraire de Joseph Conrad et d'André*

- Gide* [par Pierre MASSON]. N° 93, pp. 106-9.
 SIEPE (Hans T.) et THEIS (Raimund), *André Gide et l'Allemagne* [par Jean LEFEBVRE]. N° 100, pp. 688-92.
 SUARÈS (André), *Âmes et visages* [par Alain GOULET]. N° 95, pp. 375-7.
 WALD LASOWSKI (Patrick et Roman), *André Gide, vendredi 16 octobre 1908* [par Pierre MASSON]. N° 96, pp. 508-10.
 WALKER (David H.), *Gide : "Les Nourritures terrestres" et "La Symphonie pastorale"* [par Michael TILBY]. N° 98, pp. 225-35.
Zoum Walter (1902-1974) [par Daniel DUROSAY]. N° 93, pp. 109-13.

REVUE DES AUTOGRAPHES

LETTRES

- | | |
|--|-----------------|
| 10 lettres à Maurice Barrès, 1891-1906. | 99/529. |
| À Jean Jacob Beucken, 27 nov. 1936. | 98/359. |
| À Joe Bousquet, s.d. | 98/358-9. |
| À Édouard Ducoté, 25 sept. 1910. | 96/517-8. |
| À Louis Ducreux, 12 juin 1933. | 98/358. |
| À Louis Fabulet, 3 janv. 1918. | 99/528. |
| Lettre et 3 cartes à Louis Fabulet, 1913-14 et s.d. | 99/528. |
| À Jacques des Gachons, août 1899. | 98/360. |
| À Bernard Grasset, 2 mars 1937. | 103-4/506. |
| À Henri Guillemin, 1 ^{er} août 1939. | 99/527. |
| À Madeleine de Harting, 28 oct. 1924. | 102/362. |
| 43 lettres à A.-F. Hérold, 1891-1901. | 94/246-8. |
| 10 lettres à Marcel Herrand, 1928-1939. | 95/378. |
| À Lugné-Poe, 23 janv. 1937. | 95/380. |
| Carte postale à Maurice Martin du Gard, 30 janv. 1925. | 96/518. |
| 4 lettres à Octave Maus, 1900-1904. | 101/155-6. |
| À Francis de Miomandre, s.d. | 96/518. |
| À Eugène Montfort, 10 mars 1904. | 100/697. |
| À Eugène Montfort, 7 févr. 1908. | 98/358. |
| À Gabriel Mourey, s.d. (1911 ?). | 103-4/506. |
| À Marianne Oswald, s.d. | 99/528. |
| À Jean Royère, s.d. (1906-14). | 99/528. |
| À Jean Royère, 1930. | 103-4/506-7. |
| À André Ruyters, 7 déc. 1949. | 102/362. |
| À Alfred Vallette, 23 nov. 1909. | 98/360. |
| À Henri Vandeputte, 2 oct. 1910. | 95/379, 96/517. |
| À Maurice Verne, 3 mars 1916. | 101/156. |
| À X..., 7 juill. 1900. | 103-4/507. |

À X..., 4 janv. 1931.	95/380.
À X..., 10 déc. 1933.	99/527-8.

AUTRES MANUSCRITS

Ms. d'une première ébauche de <i>Thésée</i> (1912 ?).	95/379.
Ms. de la traduction de huit poèmes de Whitman.	96/517.
Ms. d'« André Malraux » (1945).	98/359.
Ms. d'un fragment de <i>Paludes</i> (?).	101/156.
Ms. partiel du <i>Voyage d'Urien</i> .	101/156.
Copie ms. d'un poème de Baudelaire.	102/362.

RECHERCHE UNIVERSITAIRE

- DELACOUR (Béatrice) : *André Gide et la famille Laurens* (Thèse en prép., Univ. de Caen). 99/534-5.
- DUBOILE (Christophe) : *André Gide — André Ruyters : écriture et mimétisme* (Thèse en prép., Univ. de Picardie, Amiens). 93/118.
- FOSTIER (Pascale) : *"El Hadj ou le Traité du faux Prophète" d'André Gide : un essai d'interprétation* (Mém. Maîtrise, Sorbonne). 93/118.
- GATJENS (Sigrid) : *Die Umdeutung biblischer und antiker Stoffe im dramatischen Werk von André Gide* (Thèse, Univ. de Hambourg). 100/699.
- GENOVA (Pamela A.) : « A Crossroad of Modernity : André Gide's *Le Traité du Narcisse*, 1891 » (Comm.). 94/250.
- GENOVESI (Nathalie) : [Sur la *Correspondance André Gide—Dorothy Busby*] (Thèse en prép.). 103-4/512.
- GUÉNÉE (Dominique) : *La Maladie et la mort dans "L'Immoraliste" de Gide* (Mém. Maîtrise, Univ. de Caen). 100/699.
- HUTCHINSON (Hilary) : *La Part de l'influence dans la vie et l'œuvre immoraliste d'André Gide* (Thèse, Univ. of New England, Armidale, Australie). 95/383.
- JAYED (Abdelkhalq) : *Représentation et fonctions de l'Espace dans l'œuvre romanesque d'André Gide* (Thèse en prép., Univ. Lumière, Lyon). 96/521.
- JUND (Paul) : *André Gide et la question de la Femme* (Mém. DEA, Univ. Strasbourg II). 93/118.
- KADI (Zoubéida) : *La critique littéraire d'André Gide jusqu'en 1914* (Thèse, Univ. Lumière, Lyon). 96/521, 97/155.
- KAMOOHZE (Marceline) : *Le Rapport entre l'autobiographie et la création romanesque dans l'œuvre d'André Gide* (Mém. DEA, Univ. Lumière, Lyon). 100/699.
- LEVORIN (Lorena) : [Sur *Les Caves du Vatican*] (Thèse en prép., Univ. de

- Padoue). 95/383.
 MAILLARD (Julie) : *André Gide préfacier. Sur treize préfaces de Gide* (Mém. Maîtrise, Institut Catholique, Paris). 99/534.
 MONDINO (Elena) : *André Gide et Dostoïevski* (Thèse, Univ. de Turin). 95/383, 99/534.
 MOTTINO (Susana) : *La Musique dans l'œuvre de Gide et dans celle de Marcel Proust* (Thèse, Univ. Paris III). 100/699.
 MOUTRAJI (Hanan Zreik) : *André Gide devant la science* (Thèse, Univ. Stendhal, Grenoble). 95/383.
 PRIGENT (Jérôme-François) : *La réécriture d'un mythe au XX^e siècle : le "Thésée" d'André Gide* (Mém. Maîtrise en prép., Univ. de Haute-Bretagne, Rennes). 96/520.
 PUTNAM (Walter) : « Listeners and Readers in *Heart of Darkness* and *L'Immoraliste* » (Comm.). 94/250.
 RICHARD (Nathalie) : *L'Aboutissement d'une vie : modernité et classicisme dans "Thésée" d'André Gide* (Mém. Maîtrise, Univ. de Nice). 95/382-3.
 ROGGENKAMP-KAUFMANN (Antje) : *Le Protestant André Gide et la Bible* (Thèse). 93/118.
 SAGAERT (Martine) : *L'Image de la Mère dans la prose narrative* (Thèse, Sorbonne). 97/155.
 SAVAGE (Sophie) : *Les Techniques narratives dans "Paludes" et "Les Faux-Monnayeurs"* (Mém. DEA, Univ. Paris VII). 93/118-9.
 VICINANZA (Emilia) : [Sur *Les Caves du Vatican*] (Thèse en prép., Univ. de Naples). 95/383.
 ZATULI (Pierre Franck) : *La Genèse du problème moral dans "Les Cahiers d'André Walter" et "L'Immoraliste" d'André Gide* (Mém. Licence, Univ. du Latran, Rome). 95/383.
 ZATULI (Pierre Franck) : *De la pédagogie morale au problème moral. Actualité et enjeu de la problématique morale gidienne* (Thèse, Univ. du Latran, Rome). 95/383, 99/534.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

INDEX DES SUJETS TRAITÉS

- | | |
|-------------------------------|---|
| À Naples : 98/360. | Beck (Enrique) : 99/530. |
| Allégret (Marc) : 98/362. | Bibliographie : 99/534. |
| Allemagne : 96/520, 98/360-1. | Biographie : 93/115, 95/382. |
| <i>Amyntas</i> : 103-4/514. | Blanche (Jacques-Émile) : 100/698. |
| Bachelin : 103-4/509. | <i>Cahiers d'André Walter (Les)</i> : 98/ |
| Beck (Christian) : 103-4/509. | 361, 101/158. |

- Challes-les-Eaux (Gide à) : 103-4/513-4.
 Chaplin (Charles) : 103-4/513.
 Chopin : 95/382.
 Cinéma : 98/362, 99/533.
Coq Rouge (Le) : 99/534.
 Communisme : 95/383-4, 98/361, 99/533.
 Congo : 98/362.
 Conrad : 95/382, 100/699.
Conseils au jeune écrivain : 96/519, 96/520.
 Correspondances de Gide : 93/114, 95/380, 96/518, 99/529-30, 101/157, 103-4/509.
Corydon : 93/116.
 Crime : 93/117.
 Criticisme : 103-4/510.
De l'Influence en littérature : 96/519.
 Dostoïevski : 93/116.
 Drieu La Rochelle : 96/518.
École des femmes (L') : 95/380-1.
 Engagement : 93/115.
Ermitage (L') : 95/382.
 Esthétique : 96/520, 100/698.
 Étienne : 98/361.
Faux-Mondayeurs (Les) : 93/116, 96/520, 98/362, 99/532, 100/699, 102/363, 103-4/511, 103-4/512, 103-4/513.
 Genet (Jean) : 101/157-8.
Geneviève : 96/520.
 Green : 99/533.
 Guéhenno : 99/532.
 Grèce : 95/382.
Grincheux (Le) : 99/529, 101/157.
 Homosexualité : 93/116, 95/382, 98/361, 98/362, 103-4/512.
Immoraliste (L') : 95/382, 96/520, 98/362, 102/363.
 Inquiétude : 95/382.
Isabelle : 98/361, 98/362.
 Jardins : 103-4/513.
 Louÿs : 99/530, 99/534.
 Madeleine Gide : 99/532-3, 100/698.
 Martin du Gard : 96/521.
 Mauriac (François) : 98/361.
Montaigne : 93/115, 95/381.
 Musique : 102/363.
 Nietzsche : 102/363.
Numquid et tu...? : 93/116.
Œuvres complètes : 93/114, 95/381.
 Peintres (Gide et les) : 93/119, 99/533.
 Philippe (Charles-Louis) : 96/520.
Porte étroite (La) : 93/117, 96/520, 103-4/512.
 Proust : 99/529-30.
 Psychanalyse : 103-4/513.
 Religion : 102/363, 103-4/510-1.
Retour (Le) : 99/534.
Retour de l'Enfant prodigue (Le) : 95/381.
 Rivière (Jacques) : 97/154.
Robert : 99/533.
 Rolland (Romain) : 95/383-4.
 Roman : 102/363.
 Ruyters : 96/520.
 Schlumberger : 99/529, 100/699, 101/158.
Séquestrée de Poitiers (La) : 93/114.
Si le grain ne meurt : 93/116.
 Simenon : 95/382, 96/518-9.
 Souvenirs sur Gide : 103-4/514.
 Suarès : 103-4/511.
 Symbolisme : 95/382.
Symphonie pastorale (La) : 93/115, 96/520, 99/532.
 Théâtre : 99/534, 102/363, 103-4/513.
Thésée : 96/520, 98/361.
 Tolstoï : 99/534.
 Traductions d'œuvres de Gide : 93/114-5, 95/380-1, 96/519, 99/531-2, 100/697-8, 101/157, 103-4/509-10.
 Valéry : 102/363.
Voyages : 98/360, 98/362, 99/533.
 Whitman (traduit par Gide) : 96/519.
 Wilde : 98/361.

INDEX DES NOMS CITÉS

- AHLSTEDT (Eva) : 103-4/512.
 ALAIN-FOURNIER : 93/116.
 ANGELET (Christian) : 93/116.
 ARAGON (Louis) : 103-4/510.
 ASSOULINE (Pierre) : 96/518-9.
 ASSUS (Armand) : 93/119.
 AURY (Dominique) : 95/380.
 AUSSEIL (Sarah) : 99/532-3.
 AUTRAND (Michel) : 103-4/513.
 BACKÈS (Jean-Louis) : 93/116.
 BARTOLI (Gisèle) : 93/114.
 BASTIDE (Roger) : 102/363-4.
 BECK (Béatrix) : 103-4/509, 103-4/514.
 BEGIC (Midhat) : 103-4/510.
 BLATTMANN (Ekkehard) : 98/361.
 BLOCH (Peter André) : 95/381.
 BOCK (Hans Manfred) : 98/361.
 BONNETAIN (Nicole) : 93/115.
 BOREK (Johanna) : 98/361.
 BORMANN (Élisabeth) : 96/520.
 BÖSCHENSTEIN (Bernhard) : 98/361.
 BOURG (Tony) : 98/361, 103-4/512.
 BRANDYS (Kazimierz) : 96/519.
 BRAUDEAU (Michel) : 98/362.
 BROCHIER (Jean-Jacques) : 93/117, 97/153.
 BROSMAN (Catharine S.) : 93/116.
 BUCH (Hans Christoph) : 98/361.
 BUISINE (Alain) : 97/153.
 CABANIS (José) : 97/154, 100/698, 101/158, 103-4/510-1.
 CALIN (Françoise) : 93/116.
 CHAPON (François) : 103-4/511.
 CHEVALLIER (Georgette) : 103-4/513.
 CLAUDE (Jean) : 97/153.
 COPEAU (Jacques) : 93/116.
 COURNOT (Michel) : 96/520, 98/362.
 CURTABBI (Carla) : 93/118.
 CURTIS (Jean-Louis) : 93/116.
 DAGEN (Philippe) : 99/533.
 DAMBRE (Marc) : 93/115.
 DANIEL (Jean) : 103-4/513-4.
 DAVIES (John C.) : 99/533.
 DEBREUILLE (Jean-Yves) : 103-4/513.
 DELORT (Janine) : 102/363.
 DELVAILLE (Bernard) : 97/153, 101/158.
 DESCHODT (Éric) : 93/115, 117-8.
 DETHURENS (Pascal) : 93/118.
 DIRICK (Claude) : 95/382.
 DOBBERKAU (Thomas) : 95/381.
 DRÔGE (Christoph) : 98/361.
 DROUIN (Jacques) : 93/116, 99/532-3.
 DUCHATELET (Bernard) : 95/383-4, 98/361, 103-4/509.
 DURAND (Gilbert) : 102/364.
 DUROSAY (Daniel) : 97/153, 98/362.
 EZINE (Jean-Louis) : 98/361.
 FAUCONNIER (Bernard) : 97/153.
 FAWCETT (Peter) : 95/382, 99/529.
 FERRAZ (Luiz) : 102/364.
 FOUcart (Claude) : 93/117, 96/520.
 FRANK (Bernard) : 93/117, 99/533.
 FUHRER (Mechthilde) : 98/361.
 GARAVINI (Fausta) : 95/381.
 GAY-CROSIER (Raymond) : 93/116.
 GEERTS (Walter) : 98/361.
 GIROUD (Françoise) : 97/153.
 GOT (Maurice) : 99/532.
 GOULET (Alain) : 93/116, 96/520, 97/153, 98/360, 102/363, 103-4/511.
 GUYAUX (Jacques) : 95/382.
 GUYON (André) : 93/116.
 HAMON (Philippe) : 93/118.
 HEINEMANN (Henri) : 98/361.
 HELLEBOIS (Philippe) : 95/382.
 HELLERSTEIN (Nina S.) : 96/520.
 HOEGES (Dirk) : 98/361.
 HUAS (Jeanine) : 98/361.
 HUTCHINSON (Hilary) : 98/361.
 IHRING (Peter) : 98/361.

- KANCEFF (Emanuele) : 96/520, 99/533, 101/158.
 KAPLAN (Carol L.) : 95/382, 103-4/512.
 KARAFIATH (Judith) : 99/533.
 KÉCHICHIAN (Patrick) : 96/520.
 KESTING (Marianne) : 95/381, 98/361.
 KOLB (Philip) : 99/529-30.
 KORTLÄNDER (Bernd) : 98/361.
 KYRIA (Pierre) : 96/520.
 LACHASSE (Pierre) : 100/698, 103-4/513.
 LACOUTURE (Jean) : 99/533.
 LEFEBVRE (Jean) : 95/381.
 LEGGEWIE (Claus) : 98/361.
 LEJEUNE (Philippe) : 99/532.
 LEROY (Gilles) : 98/360.
 LEUILLOT (Bernard) : 95/380.
 LEVY (Zvi H.) : 93/117.
 LIOURE (Michel) : 102/363.
 LUCET (Sophie) : 95/382.
 LUCIEN (Mirande) : 99/534.
 LÜSBERG (Wilhelm Maria) : 93/114.
 LÜSEBRINK (Hans-Jürgen) : 98/361.
 MALLET (Robert) : 97/153.
 MARCHAND (Jean José) : 96/518.
 MARGERIE (Diane de) : 97/153.
 MARTIN (Claude) : 93/116, 97/153, 98/360, 98/361, 100/699, 101/157.
 MARTY (Éric) : 93/117, 97/153.
 MASSON (Pierre) : 98/360, 98/362, 101/158, 103-4/509.
 MEDER (Cornel) : 98/361.
 MERCIER (Alain) : 103-4/509.
 MERCIER (Pascal) : 93/114, 99/529.
 MERTENS (Pierre) : 99/533.
 MONOD (Sylvère) : 95/382.
 MONTAIGNE (Michel de) : 93/115.
 MOOG-GRÜNEWALD (Maria) : 98/361.
 MOTOYUKI (Uchida) : 98/361.
 MOURET (François) : 99/532.
 MOUTOTE (Daniel) : 93/115, 93/118, 98/360, 100/698.
 MULLER (Jean-Claude) : 98/361.
 NETTELBECK (Colin W.) : 98/362.
 NEYS (Christian) : 95/382.
 NOGUEZ (Dominique) : 93/116, 96/519, 96/520.
 PAGÈS (Pierre-Étienne) : 93/117.
 PARFENOV (Michel) : 98/362.
 PAULHAN (Claire) : 99/534, 100/699.
 PAULHAN (Jean) : 95/380.
 PHOCAS (Paul) : 99/532.
 PIATTI (Celestino) : 95/381.
 PINELLI (Pier Luigi) : 101/158, 103-4/513.
 PISTORIUS (George) : 96/520, 98/361.
 PLATHE (Axel) : 98/361.
 PLOOG (Erich) : 95/381.
 POLLARD (Patrick) : 93/116, 98/361, 103-4/513.
 RENARD (Paul) : 99/533.
 RICHARD (Lionel) : 98/362.
 ROBLÈS (Emmanuel) : 93/119.
 ROE (David) : 96/520.
 ROGGENKAMP - KAUFMANN (Antje) : 102/363.
 ROLLIN (André) : 103-4/513.
 ROSENBERG (Käthe) : 95/381.
 ROUSSEL (Bernard) : 95/382.
 RUDIN-BÜHLMANN (Sibylle) : 99/530.
 RUSCONI (Marisa) : 101/158.
 SÄNDIG (Brigitte) : 98/361.
 SAUERESSIG (Heinz) : 98/361-2.
 SCHÄFER-RÜMELIN (Maria) : 93/114.
 SCHLUMBERGER (Jean) : 93/114.
 SCHMIDT (Joël) : 93/117.
 SCHNYDER (Peter) : 95/381, 96/520, 98/361, 102/363.
 SCIASCIA (Leonardo) : 93/115, 95/381.
 SICARD (Claude) : 93/116, 96/521, 97/153.
 SIEPE (Hans T.) : 98/360-1.

- SISTIG (Joachim) : 102/363.
 SOLDATI (Mario) : 99/533.
 SPINGLER (Andrea) : 95/381.
 SUARÈS (André) : 103-4/511.
 TATEKAWA (Nobuko) : 96/520, 102/
 363.
 THEIS (Raimund) : 93/114, 98/360-1.
 TILBY (Michael) : 93/118, 100/699.
 TOLTON (C. D. E.) : 98/362.
 TOWARNICKI (Frédéric de) : 98/362.
 WALD LASOWSKI (Patrick et Ro-
 man) : 95/381, 96/520, 97/153,
 98/361.
 WALTER (François) : 93/119.
 WALTER (Zoum) : 93/119.
 WÉGIMONT (Marie A.) : 103-4/512.
 WELTMAN-ARON (Brigitte) : 102/
 363.
 WHITE (Edmund) : 101/157-8.
 YOSHII (Akio) : 95/381, 99/534.
 ZUROWSKA (Joanna) : 95/382.
 ZYLBERSTEIN (Jean-Claude) : 95/
 380.

INDEX DES PÉRIODIQUES CITÉS

- André Gide (Lettres Modernes)* : 93/116.
Ariane : 93/117.
Australian Journal of French Studies : 96/520, 98/361, 98/362, 99/533.
Bulletin des Amis de Ch.-L. Philippe : 96/520.
Cahiers du CERF XX : 98/361.
Cahiers François Mauriac : 95/382.
Cahiers Gai-Kitsch-Camp : 98/362.
Cahiers Romain Rolland : 95/383-4.
Canard enchaîné (Le) : 103-4/513.
Che vuoi ? : 95/382.
Corriere della Sera (Il) : 99/533.
Courrier picard (Le) : 98/361.
Decision : 98/361-2.
École des Lettres (L') : 96/520.
Espresso (L') : 101/158.
Figaro littéraire (Le) : 98/362, 100/698, 101/158.
French Review (The) : 95/382, 102/363, 103-4/512.
Gallia : 96/520, 98/361.
Histoire en Savoie (L') : 103-4/513.
Littérature et Nation : 95/382.
Littératures : 98/362, 101/158, 102/363.
Magazine littéraire : 93/117, 95/382, 97/153, 98/362, 101/158, 103-4/514.
Modern Language Review (The) : 98/362, 100/699.
Monde (Le) : 96/520, 98/362, 99/533, 99/534, 100/699.
Neue Zürcher Zeitung : 96/520.
Nouvel Observateur (Le) : 93/117, 96/520, 98/361, 98/362, 99/533, 103-4/ 513.
Nouvelle Revue Française (La) : 97/154.
Œuvres et critiques : 96/520.

- Quinzaine littéraire (La)* : 98/362, 100/699.
Réforme : 93/117.
Revue d'Histoire Littéraire de la France : 93/118, 100/698, 103-4/513.
Revue des revues (La) : 99/534.
Revue Générale (La) : 95/382.
Roman 20150 : 99/533.
Romance Studies : 103-4/513.
Romanische Forschungen : 102/363.
Soir (Le) : 99/533.
Spectacle du Monde (Le) : 93/117.
Studi Francesi : 93/118, 96/520, 99/533, 101/158, 103-4/513.
Times Literary Supplement : 95/382.
Traces : 95/382.
Zeit (Die) : 98/361.
Zeitschrift für französische Sprache und Literatur : 102/363.

VARIA

INDEX DES NOMS CITÉS

- | | |
|---|---|
| ADAMI (Valerio) : 95/386. | CARRELET (Pierre) : 97/153. |
| ALLÉGRET (Marc) : 96/523, 100/708,
103-4/520, 103-4/522. | CELEYRETTE-PIETRI (Nicole) : 101/
159-60. |
| ALPHEN (Famille) : 101/159. | CHARLES-ROUX (Edmonde) : 95/386. |
| ANDRAU (Frédéric) : 97/153, 98/371. | CHASSANG (Arsène) et SENNINGER
(Charles) : 94/255-6. |
| ANDRÉ (Robert) : 103-4/521. | CHASSÉ (Bernard) : 96/522. |
| AUSSEL (Roberto) : 93/121. | CHEVALIER (Emmanuel) : 100/711. |
| BACHELIN (Henri) : 94/257. | CHEVALLIER (Georgette) : 101/160. |
| BARRUCAND (Victor) : 95/386. | CLAUDE (Jean) : 103-4/520. |
| BECK (Béatrix) : 96/523. | CONNER (Thomas) : 100/709. |
| BENMÉRAD (Saïd) : 98/371. | CONTER (Claude) : 94/256. |
| BÉRÉNICE : 93/122. | COPEAU (Jacques) : 93/123-4, 99/537. |
| BERLIOZ (Mme Charles) : 94/255. | CURTIS (Jean-Louis) : 96/523-4. |
| BERTOZZI (Gabriele-Aldo) : 93/122. | DARBOIS (Roland) : 97/153. |
| BEUCLER (André) : 98/371, 99/538. | DASPRE (André) : 93/123. |
| BOISDEFFRE (Pierre) : 96/522. | DASTÉ (Catherine) : 93/124. |
| BONSTETTEN (Irène de) : 103-4/522. | DELAGE (Roger) : 96/523. |
| BOROS AZZI (Marie-Denise) : 100/709. | DEZALAY (Auguste) : 96/522. |
| BOULANGER (Nadia et Lili) : 93/121-2. | DHOOP (Pascale) : 100/708. |
| BURNAT-PROVINS (Marguerite) : 97/155. | DOCKENDORF (Guy) : 98/372. |
| BUSSY (Simon) : 96/525. | DROUIN (Jacques) : 96/523. |
| CAMUS (Albert) : 97/154, 102/367-8. | DROUIN (Marcel) : 100/708. |
| CANCALON (Elaine D.) : 100/709. | DROUIN (Michel) : 96/523, 100/708, 100/ |
| CANÉROT (Marie-Françoise) : 102/369. | |

- 709, 101/160.
 DUCHATELET (Bernard) : 94/255, 94/257.
 DUGAS (Guy) : 98/371, 99/536, 101/160.
 DUGAS (Marcel) : 96/522.
 DURAS (Marguerite) : 94/255.
 DUROSAY (Daniel) : 103-4/520, 103-4/522.
 DURVILLE (Martine) : 97/153.
 EBERHARDT (Isabelle) : 95/386.
 ÉTTEMBLE (René) : 98/372-3.
 FOUcart (Claude) : 96/522, 103-4/522.
 FREYMOND (Jacques) : 100/709.
 FRIEDMAN (Peggy) : 100/709.
 FUHRER (Mechthilde) : 96/523.
 GARCISANZ (Isabel) : 93/121.
 GAY-CROSIER (Raymond) : 97/154.
 GENOVA (Pamela) : 100/709.
 GHÉON (Henri) : 100/709, 101/160.
 GIDE (Catherine) : 96/523, 99/537, 102/367.
 GIDE (Charles) : 100/708.
 GIMMI (Wilhelm) : 96/523.
 GËTZINGER (Germaine) : 96/523.
 GOULET (Alain) : 98/371, 101/160.
 GRANDBOIS (Alain) : 96/522.
 GRAY (Margaret E.) : 100/709.
 GRECO (Juliette) : 103-4/522.
 GREEN (Julien) : 102/369.
 GUINEY (Mortimer) : 94/257, 100/708.
 GUTH (Paul) : 100/709.
 HAMADOUCHE (Hakim) : 97/153.
 HEINEMANN (Henri) : 96/523, 100/709, 101/159.
 HÉRAL (Robert) : 100/711.
 HOFFMAN (Gary) : 93/122.
 HOLL (Patricia) : 93/124.
 HOUSSIAU (Bernard J.) : 103-4/520.
 JAMMES (Francis) : 97/155.
 KHADDA (Nadjet) : 98/371.
 KHORIBAA (Nabani) : 98/371.
 KUNTZ (Monique) : 96/522.
 LAMBERT (Jean) : 95/387, 98/373.
 LANTIER (Paulette) : 94/257.
 LARBAUD (Valery) : 96/522-3.
 LAUDELOUT (Marc) : 99/538.
 LAURENS (Paul-Albert) : 93/123.
 LEMOINE (Michel) : 94/257.
 LÉVI-VALENSI (Jacqueline) : 97/154.
 LIOURE (Françoise) : 96/522.
 LOISEL (Philippe) : 96/523.
 LOTI (Pierre) : 103-4/521.
 MAGNAN (André) : 98/373.
 MAOUGAL (Mohammed L.) : 98/371.
 MARMIN (Lionel) : 93/125.
 MARTIN (Claude) : 93/125, 95/386, 95/387, 101/159, 102/368.
 MARTIN DU GARD (Roger) : 93/123.
 MARTIN-SCHMETS (Victor) : 95/387.
 MARTY (Éric) : 93/125, 98/371.
 MASSON (Pierre) : 95/387, 98/371, 103-4/520.
 MATISSE (Henri) : 96/525.
 MAURIAC (François) : 96/522, 103-4/522.
 MAYRISCH (Famille) : 93/121, 96/523, 98/372, 100/710.
 MEDER (Cornel) : 93/121, 94/256, 96/523.
 MERCIER (Pascal) : 93/123, 95/386.
 MEYER (Jean) : 93/125.
 MILECKI (Aleksander) : 96/522.
 MISTACCO (Vicki) : 100/709.
 MONTHERLANT (Henri de) : 101/160.
 NAOUMOFF (Émile) : 93/122.
 NOGUEZ (Dominique) : 96/523, 97/153.
 OTTEN (Michel) : 93/122.
 PANTHOU (Christiane de) : 96/525.
 PAQUOT (Michel) : 103-4/522.
 PEYROCHE d'ARNAUD (Martine) : 96/525.
 PEYROU (Catherine) : 103-4/521.
 PIVOT (Bernard) : 95/385.
 POCKNELL (Brian S.) : 93/123.
 POIROT-DELPECH (Bertrand) : 99/536.
 POTTECHER (Maurice) : 100/711.
 RABILLER (Jean) : 94/258.
 REZZOUG (Simone) : 98/371.
 RIVIÈRE (Alain) : 96/522.
 ROE (David) : 96/522.
 ROUART (Eugène) : 93/124.
 ROY (Bruno) : 95/386, 103-4/522.
 RUYTERS (André) : 95/387.
 SAGAERT (Martine) : 98/371, 99/536.
 SARTRE (Jean-Paul) : 103-4/522.
 SCHERMANN (Raphaël) : 99/539.
 SCHLUMBERGER (Jean) : 93/123, 95/386-7.
 SEYLAZ-DUBUIS (Catherine) : 97/155.
 SICARD (Claude) : 93/123.
 SIMENON (Georges) : 94/257-8.
 STÉPHANE (Roger) : 97/153.
 STOLTZFUS (Ben) : 100/709.

- TARIEL (Francis) : 98/371-2.
 THOMAS (Henri) : 100/711.
 TOUCHARD (Pierre-Aimé) : 93/125.
 VALÉRY (Paul) : 101/159-60.
 VALLÉ (France) : 101/159.
 VAN RYSSELBERGHE (Théo) : 98/372.
 VAN TUYL (Jocelyna) : 100/709.
 VAUQUELIN-KLINCKESIECK (Marie-Françoise) : 93/121.
 VIÉNOT (Rémy) : 100/710.
 VINÇON (Maurice) : 97/153, 102/368.
 WALKER (David) : 97/154, 102/367-8.
 WALTER (François) : 93/125, 98/373.
 WALTER (Zoum) : 93/125, 94/257.

INDEX DES SUJETS TRAITÉS

- À Naples : 95/385-6.
 Affranchissements : 95/385.
 Algérie : 98/536.
 Allégret (Marc) : 100/708, 103-4/520.
 Allemagne : 93/121.
 Anecdotes : v. Varia.
 Associations : 94/257, 98/371, 98/373, 98/538, 100/710, 100/711, 102/369, 103-4/521.
 Audience de Gide : 94/255-6, 95/387.
 Avant-garde : 93/122.
 Bachelin : 94/257.
 Belgique : 93/122.
 Beucler (André) : 98/371, 98/538.
 Bibliophilie : 93/124, 98/371-2, 103-4/521-2.
 Bouquinerie : 94/258.
 Burnat-Provins (Marguerite) : 97/155.
 Camus : 97/154, 102/367-8.
Caves du Vatican (Les) : 93/125.
 Centre d'études gidiennes : 103-4/519.
 Cinéma : 100/708, 103-4/522.
 Colloques : 93/121, 93/123-4, 94/256-7, 95/387, 96/522-3, 97/154, 98/371, 98/372, 100/708, 100/708-9, 101/160, 102/367-8, 103-4/520.
 Conférences sur Gide : 94/256, 98/536, 101/159, 101/159-60, 101/160, 103-4/522.
 Copeau : 93/123-4, 98/537.
 Correspondance de Gide : 93/124-5, 95/386-7.
 Cuverville (Tombe de) : 102/367.
 Demande d'emploi : 93/124.
 Distinctions, décorations : 96/523, 98/372-3, 100/709.
 Drouin (Jacques) : 96/523.
 Drouin (Marcel) : 100/708.
 Eberhardt (Isabelle) : 95/386.
 Épistolaire : 98/373.
 Expositions : 98/371, 98/372, 98/536.
 Ghéon : 100/709, 101/160.
 Gide (Charles) : 100/708.
 Graphologie : 98/538-9.
 Green : 102/369.
 Histoire (Gide et l') : 94/256-7.
 Jersey (Gide à) : 102/368.
Journal de Gide : 93/125.
 Langue française (Défense de la) : 96/523.
 Larbaud : 96/522-3.
 Loti : 103-4/521.
 Lupin (Arsène) : 90/710.
 Martin du Gard : 93/123.
 Mauriac : 96/522.
 Mayrisch : 96/523, 98/372, 100/710.
 Musée Gide d'Uzès : 94/255, 96/525, 103-4/522.
 Musique : 93/121-2.
Nourritures terrestres (Les) : 97/153, 102/368.
Nouvelle Revue Française (La) : 97/154.
 Peintres (Gide et ses) : 96/523, 96/525, 98/373.
 Pontigny : 103-4/521.
 Pottecher (Maurice) : 100/711.
 Québec (Gide et les écrivains du) : 96/522.
 Rencontre-débat de l'AAAG : 103-4/

- 519-20.
 Roman contemporain : 94/255.
 Ruyters : 95/387.
 Schlumberger : 93/123, 95/386-7.
 Simenon : 94/257-8.
 Témoignages et souvenirs : 96/523-4.
 Théâtre : 97/153, 100/711, 102/368.
- Thésée* : 100/709.
 Thomas (Henri) : 100/711.
 Uzès : v. Musée Gide.
 Van Rysselberghe (Théo) : 98/372.
 Varia (anecdotes) : 98/537, 103-4/
 522.
 Walter (Zoum) : 93/125, 94/257.

NOS AMIS PUBLIENT...

- ANDRÉ (Robert), *Les Vertes Feuillantes*. 96/524.
 BOURGUIGNON (Jean) et HOUIN (Charles), *Vie d'Arthur Rimbaud* (préf. Michel DROUIN). 93/122-3.
 DARIEN (Georges), *Le Voleur* (préf. Pierre MASSON). 102/367.
 DUGAS (Guy), *La Littérature judéo-maghrébine d'expression française*. 94/258, 96/524.
 EEKHOUD (Georges), *Lettres à Sander Pierron* (préface de Mirande LUCIEN). 100/710.
 EMEIS (Harald), « La mère Ury ». 97/156.
 FOUCART (Claude), « L'impressionnisme critique de France ». 98/538.
 GOULET (Alain) et ALLEMAND (R.-M.), *Imaginaires, écritures, lectures de Robbe-Grillet*. 97/156.
 HEINEMANN (Henri), *Le Moulin-Vert*. 94/258.
 HEINEMANN (Henri), *Le Blé, l'ivraie*. 100/710.
 HEYMANN (Lucie), *Histoire des États-Unis*. 96/524.
 JURT (Joseph), *La Présence française dans le pays de Bade de 1945 à nos jours*. 96/524.
 JURT (Joseph), « Flaubert, l'homme-plume ». 97/156.
 JURT (Joseph), « The Reception of Naturalism in Germany ». 97/156.
 JURT (Joseph), « L'Identité allemande et ses symboles ». 97/156.
 LOISEL (Philippe), « Henri Matisse — Simon Bussy : soixante ans d'amitié ». 103-4/521.
 LOUÏS (Pierre) et HEROLD (André-Ferdinand), *Journal de Meryem* (préf. Jean-Paul GOUJON). 97/156.
 MALLET (Robert), *Semer l'arbre*. 96/524.
 MALLET (Robert), *Les Rives incertaines*. 100/710.
 MARTIN-SCHMETS (Victor), *Index de la Correspondance de Guillaume Apollinaire*. 95/387.
 MOORE (Diane), *Sanctuaires, croix et fontaines*. 102/367.
 MOORE (Diane), *The Lilac Cellar*. 103-4/521.
 NOGUEZ (Dominique), *La Colonisation douce (Feu la langue française ?)*.

	96/524.
NOGUEZ (Dominique), <i>Derniers Voyages en France.</i>	103-4/521.
PÉNARD (Jean), <i>Parlers de ma famille.</i>	102/367.
RENAN (Noémi) et LE FEBVRE (Yves), <i>Correspondance</i> (préf. Bernard DUCHATELET).	97/156.
ROLLAND (Romain) et BOUILLÉ (Lucien et Viviane), <i>Correspondance</i> (préf. Bernard DUCHATELET).	97/156.
ROMAINS (Jules) et APOLLINAIRE (Guillaume), <i>Correspondance</i> (préf. Claude MARTIN).	102/367.
RONY (Olivier), <i>Jules Romains ou l'appel au monde.</i>	97/156.
ROSSETTI (Dante Gabriel), <i>La Damaïsselle élue</i> (préf. Henry de PAYSAC).	98/372.
SUARÈS (André), <i>Le Livre de l'Émeraude</i> (préf. Bernard DUCHATELET).	94/258.
THORN-PETTT (Liliane), <i>Portraits d'artistes.</i>	98/538.
TOMAN (Georges), <i>En quelques traits les cigognes.</i>	96/524-5.
WHISTLER (James), <i>Ten o'clock</i> (préf. Henry de PAYSAC).	98/372.
ZOLA (Émile), <i>Écrits sur l'Art</i> (préf. Jean-Pierre LEDUC-ADINE).	96/524.

NOTICES NÉCROLOGIQUES

BIRMELÉ (Alexandre) : 93/121.	GUILLEMIN (Henri) : 95/387.
BONNARDOT (Jacques) : 97/154.	HOY (Peter) : 99/539-40.
BONSTETTEN (Irène de) : 102/368-9.	JOURDAN (Henri) : 101/159.
BOURG (Tony) : 93/120-1.	LELIÈVRE (Philippe) : 99/538.
CATHERINE (Robert) : 97/154.	LOISY (Jean) : 97/154-5, 98/367-9.
CORRE (Andrée) : 98/372.	MAC AVOY (Édouard) : 93/123.
CURVERS (Alexis) : 94/255.	MADAULE (Jacques) : 99/539.
DASTÉ-COPEAU (Marie-Hélène) : 103-4/522.	MILECKI (Aleksander) : 99/540.
DIMARAS (Constantin Th.) : 95/388- 90.	MOUTOTE (Jeanne) : 102/369.
DUCREUX (Louis) : 97/154.	MOUZET (Claude) : 93/120.
GAUTIER (Charles) : 99/537.	NAVILLE (Pierre) : 99/536-7.
GONDOUIN (André) : 102/369.	OHANA (Maurice) : 98/366-7.
GROSSOUVRE (François de) : 103-4/ 520.	POULET (Georges) : 94/256.
GRUNER-SCHLUMBERGER (Anne) : 99/537-8.	RICHER (Jean) : 95/385.
	THOMAS (Henri) : 100/710-1.
	TRYSTRAM (Jean-Paul) : 98/371.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

<i>André Gide à vingt-quatre ans, en costume de voyage.</i> Photographie.	93/92.
<i>Essai de couverture pour L'Immoraliste (Mercure de France, 1902).</i> Fac-similé.	93/126.
<i>Tunis, septembre 1926 : Me Pietri et sa femme, les Drs Renard, Burnet et Chioselli, Marcel Tournier et André Gide.</i> Photographie Marc Allégret.	96/452.
<i>Frédéric Andrau et Maurice Vinçon dans Les Nourritures terrestres (Théâtre de Lenche, Marseille, 1992-93).</i> Photographie.	98/216.
<i>Marc Allégret, 1937.</i> Photographie.	98/301.
<i>Sous les yeux d'Occident, 1936.</i> Photographie Raymond Voinquel.	98/302.
<i>Marc Allégret avec Gaby Morlay et Marcel Achard, 1942. Avec Brigitte Bardot et Roger Vadim, 1954.</i> Photographies.	98/303.
<i>Marc Allégret avec Simone Signoret, Blanche Fury, 1948.</i> Photogr.	98/304.
<i>Marc Allégret avec Michèle Morgan, Maria Chapdelaine, 1949.</i> Photographie.	98/305.
<i>Marc Allégret avec Brigitte Bardot, En effeuillant la marguerite, 1956.</i> Photographie.	98/306.
<i>Marc Allégret, Carnets du Congo (1993).</i> Couverture.	98/345.
<i>Lettre de la S.D.R.M. à Mme Catherine Gide.</i> Fac-similé.	99/540.
<i>Marc Allégret, Carnets du Congo (1993).</i> Couverture.	99/541.
<i>Marcel Drouin à Fontenay, en 1913.</i> Photographie.	100/655.
<i>L'AAAG en excursion, 19 juin 1993.</i> Dessin d'Hélène Novel.	100/703.
<i>L'AAAG en excursion, 19 juin 1993.</i> Photographie.	100/705.
<i>André Gide.</i> Photographie dédiée à Jean Loisy.	101/63.
<i>Madame Gide à Biskra (février-mars 1894).</i> Photographie.	102/190.
<i>Paul-Albert Laurens et Athman (Biskra, 1893).</i> Photographie.	102/218.
<i>Dans la palmeraie de Biskra : Athman.</i> Photographie.	102/270.
<i>Athman.</i> Photographie.	102/283.
<i>Fragment d'une lettre inédite d'André Gide à Paul-Albert Laurens (Biskra, février 1895).</i> Fac-similé.	102/312.
<i>Lettre inédite de Paul-Albert Laurens à sa tante.</i> Fac-similé.	102/313-6.
<i>André Fontainas.</i> Photographie.	103-4/376.
<i>Auguste Rodin : Le Monument de Balzac (1891-1897), bronze.</i> Photographie.	103-4/402.

*Le prochain Cahier (1995)
de l'AAAG
paraîtra prochainement :*

ANDRÉ GIDE — ROBERT LEVESQUE

Correspondance

(1926-1950)

ÉDITION ÉTABLIE, PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR

PIERRE MASSON

Presses Universitaires de Lyon

Rappelons que les deux tomes de l'ouvrage de Jean Claude, *André Gide et le théâtre (Cahiers André Gide 15 et 16)* ont constitué, respectivement, notre « cahier double » pour 1992-93 et notre cahier 1994.

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1994

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	160 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	210 F

Règlements :

par virement ou versement au

CCP PARIS 25.172.76 A

(30041.00001.2517276A.020.81)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

B. P. 3741

54098 Nancy Cédex

(Compte 14707.00020.00319747077.97, Banque Populaire de Lorraine,
54000 Nancy)

Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133

Imprimerie de l'Université Lumière (Lyon II) — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon

Composition et mise en page : Claude Martin

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Octobre 1994

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

FACULTÉ DES LETTRES

Chemin de la Censive du Tertre
F 44036 NANTES CÉDEX